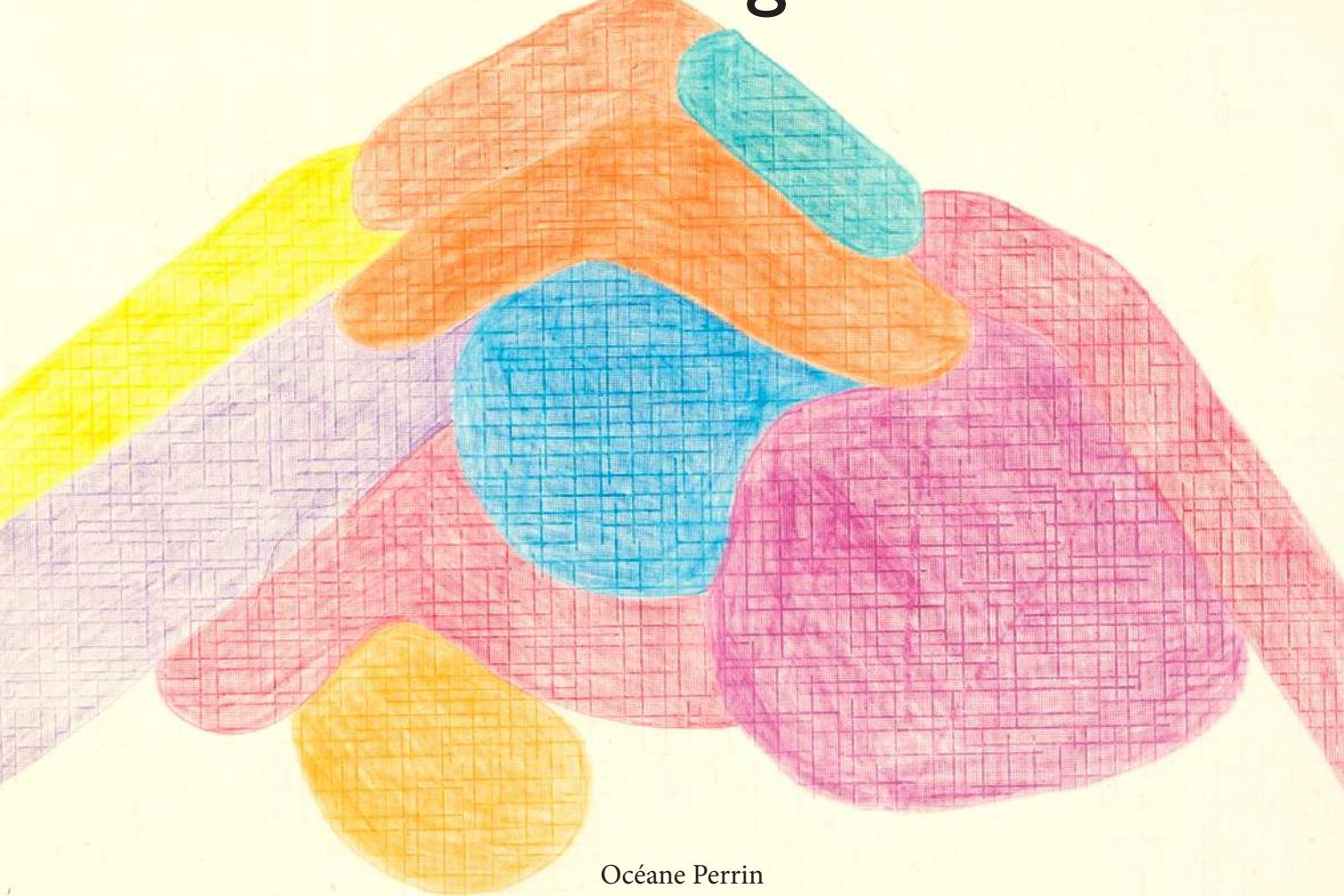


La communauté de communes Neste-Barousse et la Maison du
Savoir de Saint Laurent de Neste présentent

Dans les premiers creux des géantes



Océane Perrin





Avec le soutien de



*Liberté
Égalité
Fraternité*



Dans les premiers creux des géantes

Océane Perrin

Ce livre a été réalisé dans le cadre de la première action du contrat territoire lecture de la DRAC Occitanie et de la communauté de communes Neste-Barousse. La résidence de territoire en Neste-Barousse à l'hiver 2023 est le point de départ de ce recueil d'histoire en lien avec la Maison du Savoir du village de Saint Laurent de Neste. Vous tenez dans les mains les contes contemporains de la montagne écrits et mis en page par l'artiste Océane Perrin. Dans la première partie vous trouverez l'écosystème pyrénéen, dans la deuxième partie les récits qui y poussent.

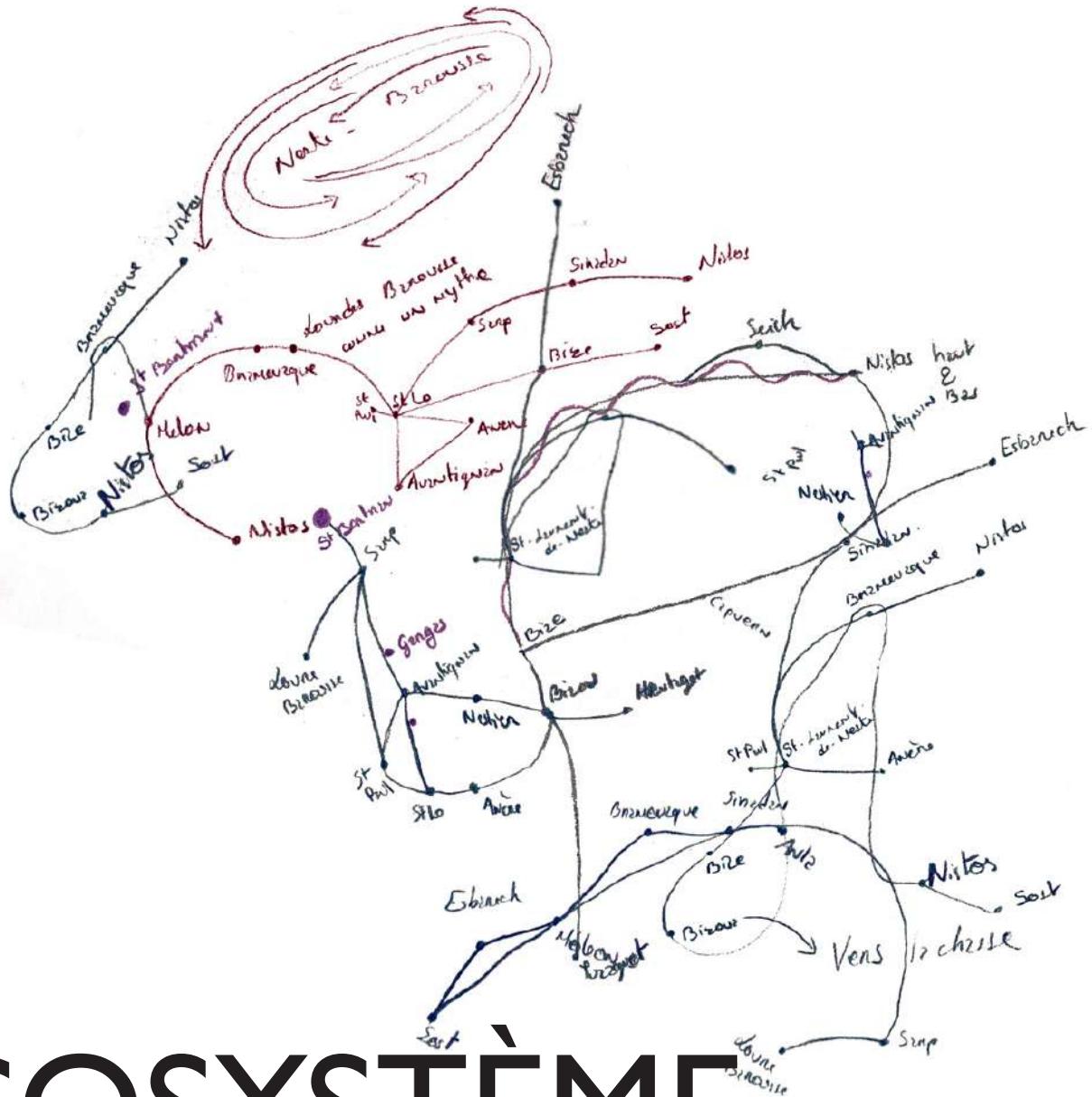
Note de l'autrice

Iels : mélange de «elles» et de «ils», car le masculin ne l'emporte pas sur le féminin, les deux genres sont égaux! Pas de crispation, cela va bien se passer. Quand l'histoire suit un groupe d'humain nous auront donc «iels» au lieu de «ils» car il y a beaucoup de elles dans ce ils.

Le féminin ou le masculin l'emporte dans les textes en fonction du nombre d'individus de chaque sexe qui composent le groupe, s'il y a plus d'hommes cela sera «ils», s'il y a plus de femmes cela sera «elles». Le singulier prend la forme «iel».

Les femmes représentent 52% de la population mondiale.

ÉCOSYSTÈME



Il y a des histoires que l'on peut écrire sur le papier et d'autres histoires qui doivent être racontées. Il faut que le narrateur incarne son récit ! Que l'on ait les intonations, les regards, les mimiques de la personne qui nous raconte cette histoire, de la personne qui détient le savoir, le récit.

On m'a beaucoup raconté de ces histoires quand j'étais dans les Pyrénées, de ces histoires qui oscillent entre l'intime et le public, entre le récit unique anecdotique et la légende qui se forge dans la répétition. La voix incarne le récit, l'oralité fait retentir l'aventure, la péripetie s'incarne dans l'air, le temps lui-même s'arrête pour que l'histoire vibre de toute sa vivacité.

Il faut un lieu, une vallée, un paysage, une identité qui colle aux personnages comme aux montagnes, des protagonistes qui arpencent les flans du décor et... une personne qui détient l'histoire... Qui la connaît dans ses moindres recoins, qui l'a déjà racontée et qui sait comment on la fait vivre, où mettre l'accent, où il faut accompagner le récit de gestes pour le rendre plus réel, où il faut faire une pause pour le suspense...

Quand détourner l'attention du ou des humains en face de lui, devenus spectateurs nous sommes au théâtre, le réel, le fantasmé, le « un petit tout petit peu plus que réel» nous enchanter. L'histoire, la très bonne histoire, celle qui peut devenir un mythe à l'image de la toison d'or naît là, autour d'une table et de quelques verres après un bon repas. Près d'un poêle à bois.

Une conteuse qui s'ignore prend la parole et on assiste à la naissance d'un mythe en devenir. L'histoire tremble devant nos yeux à chaque geste de notre interlocuteur, le récit s'épaissit. Pendus à ses lèvres c'est la vie et la mort du mythe qui se joue entre ses mains. Un dérapage et il peut perdre le public, et l'anecdote sombrerait alors dans le néant de l'ignorance.

Les conteuses et les conteurs ne savent pas ce qu'ils sont en train de faire.

Elles parcourent les chemins, récoltent des récits et les brandissent dans les souffles ascendants aux coeurs des vallées... mais leur implication dans la vie du mythe leur échappe.

Pour l'anecdote du quotidien, devenir légende est un avenir radieux. De nombreuses étapes sont nécessaires pour qu'une anecdote devienne une légende ; pour que d'un récit, au-delà de son existence plus ou moins réelle, plus ou moins forgée dans les faits, on en sorte un récit mystique. Des fées des montagnes aux ogresses dans les châteaux du Moyen Âge, jusqu'aux chevalières croisées et aux nobles dames gravées dans les pierres, en passant par les empreintes de mains de nos ancêtres de Gargas, partout le territoire Pyrénéen regorge d'histoires endémiques, nées sur ses pentes. Répétées dans les plis de la roche aux coeurs des grottes et des ruines, dans le calme de la forêt ou dans la fureur de la chasse, répétées aux dîners, dans les voitures, lors des balades ou d'une simple rencontre, répétées aux voyageurs de passage, aux amies de toujours. Dans la bouche des pyrénéens, les mythes de demain.

Alors comment naissent ces mythes ? Et par où passent-ils pour arriver jusqu'à nos oreilles ? Par de bons conteurs et de bonnes conteuses. Par leurs récits des faits, l'histoire de comment on vit ici se répand, s'incarne dans la gestuelle complète du bon conteur d'histoires, dans l'intonation et les grimaces de la bonne conteuse. On les croise dans les cafés, après des dîners en bonne compagnie, sur les routes, dans les refuges en haut des sentiers, souvent autour d'un feu et toujours autour d'un verre.

L'illustration parfaite de ce mécanisme de création/d'existence des mythes s'observe dans la Grèce Antique. Il était une pratique humaine bien connue des berger et des bergères de l'antiquité qui consistait à étendre des peaux de bêtes entre les pierres dans les torrents afin que se déposent dessus, et y restent accrochés, les fragments des paillettes d'or qui descendaient, charriées par le courant des cours d'eau de l'Anatolie, de la Grèce, de la Macédoine et de l'ensemble de ces régions. On en fait de même en différents endroits du monde, et depuis long-temps. Mais, pour que le fait anecdotique du quotidien devienne une légende (comme relaté ci-dessus), il faut un « endroit », un lieu unique... et des protagonistes. Un jour, une bergère, ou était-ce un berger ? – cela ça ne change rien à l'histoire, mais vous m'aviez vue venir, ce sera une

bergère – ... une bergère donc sort du ruisseau une peau de mouton particulièrement fournie en paillettes d'or. Voilà notre fait créateur, notre anecdote, elle mérite d'être racontée à d'autres humains, mais n'a encore rien d'une légende.

Par combien de conteuses et de conteurs est passée cette histoire pour que l'on en arrive au mythe de la Toison d'Or, mythe du glorieux passé antique de la civilisation occidentale ?

De vallée en vallée, la toison est de plus en plus pleine d'or, la bergère finit par lutter contre des renards qui en veulent à la toison d'or, ou était-ce des loups ? Mais était-ce vraiment une bergère ? Ne serait-ce pas plutôt une nymphe qui se promenait dans les ruisseaux de la montagne, et ne serait-ce pas ses cheveux qui s'agrippent dans la toison ? De vallée en vallée, l'histoire augmente. Chaque conteuse ajoutant de l'or, des renards... puis des loups, puis une nymphe, de nouveaux détails glanés de-ci de-là. Chaque narration augmentant la quantité d'or, celle-ci permet maintenant d'acheter un bœuf, puis non, un bateau, et même bien plus que cela.

Le conteur, de mimiques en ouvertures de bras et emphases verbales, nous joue la nymphe qui trouve la toison, ses cheveux qui s'y accrochent.

L'anecdote est devenue une légende qui arpente au plus près du sol les territoires de l'antiquité. La conteuse levant le bras nous signale un rebondissement quand les dieux se mêlent de cette histoire, par amour, une sorcière qui charme Le Jason (héros d'une guerre lointaine) se retrouve personnage principale de ce conte qui se raconte le soir dans les tavernes et les mondanités.

C'est là qu'il nous faut un nouveau protagoniste, pas dans l'histoire qui en produit spontanément, mais dans la vie du récit. Il faut qu'un scribe, qu'une écrivaine, qu'un auteur, qu'une autrice se fasse raconter cette histoire. Son travail à elle est d'inscrire sur le papyrus, la tablette, une version de cette anecdote qui dépassera sa prétention de petit récit local. Ça y est, cette anecdote n'en est plus une, elle est devenue une histoire. Le scribe va prendre l'anecdote, la malaxer, la mélanger avec d'autres, le conte qui en découle s'inscrit dans le réel, mais échappe par ce biais à toute forme de vérité.



La bergère n'est plus une artisanne tranquille les pieds dans la rivière, le dos cassé sur les peaux de bêtes qu'elle accroche dans les veines d'eau de surface, en haut de la montagne, au-dessus de chez elle. Tous les dix jours elle monte avec son mari et ses deux filles pour récolter les pépites d'or coincées dans les toisons. Non, elle est désormais une déesse descendue du ciel. La toison n'est plus une simple étoffe de laine, mais bien de l'or sous forme de toison, un tel trésor fait naître des reines, des princes, des guerres...

C'est une Terre, considérée lointaine à l'époque, qui servira de décor à la légende, les exploits des bateaux grecs contemporains ajouteront à la grandeur de l'histoire... Mille ans plus tard l'anecdote est devenue légende pour les Grecs et les romains qui vont leur succéder, Le Récit de la Toison d'Or que l'on raconte aux enfants et aux jeunes adultes, qui partout chercheront le pelage mythique. Quatre mille ans après cette journée anodine où une bergère trouva une peau de bête particulièrement chargée en Or, le Mythe de la Toison d'Or est encore lu, raconté, romancé.

Il fallut que l'anecdote ait rencontré Homère pour commencer sa longue vie qui la mènera jusqu'au mythe. Que différentes anecdotes devenues histoires par la répétition des humains s'agglomèrent ensemble sous la plume ou le burin à gravure d'une scribe, pour que naisse un récit.

Il faut une personne qui détient l'histoire

On m'a raconté dans le calfeutré d'un salon près d'un feu, avec toute la gestuelle et les mimiques des grandes histoires, des épisodes de vie qui possèdent, je le décèle dès les premiers instants, tous les éléments de la légende. De ces histoires qui font tomber les clichés et remettent les pendules à l'heure de tout le monde. De ces histoires qui, puisées dans l'écosystème Pyrénéen, sont le portrait de ce lieu. Les histoires et les lieux vivent en symbiose. L'une apportant gloire et renommée, visiteurs et êtres en tout genre, l'autre la porte, l'ancre dans le réel et lui donne crédibilité et prestige.

Et mon travail de scribe me demande ici de préciser qu'il m'est impossible de raconter ces histoires telles qu'elles m'ont été comptées, c'est-à-dire dans leur forme originelle. Il me manque les mimiques et les intonations de la conteuse ou du conteur. Iel ignore jusqu'à son implication dans les récits qui vont suivre. Il me manque, à moi scribe, de connaître sur le bout des doigts ces anecdotes et leurs hôtes de naissance si j'ose dire, ces humains qui, vivant sur la montagne, créent autour d'eux de l'histoire.

Les pentes et rivières se servent de ces conteurs vagabonds, de ces conteuses du coin du feu pour nous transmettre leurs récits, les humains les écoutent avides.

Outils du récit iels parcourent les chemins, récoltent les récits et les brandissent dans les souffles ascendants aux coeurs des vallées... malheureusement pour ces artistes de l'anecdote, il arrive que les brises apportent jusqu'aux oreilles d'un narrateur, d'une faiseuse d'histoires, l'anecdote racontée dans le calfeutré d'un feu ou l'intimité d'une pinte de bière.

En remontant le sentier, elle me dit : « *Il y a à Bramevaque des sorcières...* ».

Tout dans le titre me plaît, avant même de connaître cette histoire je suis émoustillée. Au cœur des grottes dans l'atmosphère perpétuellement à onze degrés, dans l'intimité du noir et des esprits qui l'habitent, on m'a raconté que c'était il y a bien plus de vingt-quatre mille années. « *Ah oui ? raconte-moi tout !* ». Je demande : « *Mais comment fait-on si on veut de la viande de la chasse ? Moi j'adore le gibier !!* » Les yeux en face de moi s'écartent, l'air de me dire tu veux une bonne histoire ? Iel redresse la poitrine, l'air devient sérieux, iel attrape son verre... « *Tu veux savoir comment on fait à la Nistrosienne ?* »

Évidemment que je veux savoir !

L'artiste face à moi est une reine de la scène, le conteur face à moi est des meilleurs. Les lumières n'éclairent plus qu'eux, iels qui enchantent le quotidien pour le faire briller. Il y a une ogresse qui mange des enfants et parfois, dans le château qui fut sa dernière demeure, dansent des sorcières. Juste sous les sommets, un groupe d'enfants grimpe, c'est une chienne et ses petits qui me racontent cette histoire de « *comment on affronte la montagne* ». Assise au café, j'écoute la masculinité toxique m'expliquer que je ne peux pas être charpentière parce que je suis une femme...

« *Une fois on a fait un passage clouté pour poules...* ».

Je m'installe confortablement, attentive au moindre détail des anecdotes qui vont m'être contées, l'esprit aiguisé, j'écoute l'histoire me faire du gringue. On me raconte une vieille histoire de Nistos. Lors de la montée sur le trône du pays de je ne sais plus quel président, on a envoyé des missionnaires dans les villages pour expliquer les nouvelles mesures sociales et les aides auxquelles les habitantes et les habitants avaient droit dans les différentes régions. On a donc envoyé une jeune représentante de l'État à Nistos-Haut, avec la noble mission d'informer les humains de la montagne qu'ils avaient de nouveaux droits et potentiellement des aides financière de l'État. La femme mandatée pour ce travail fut accueillie à Nistos-Haut à coups de fusils. Il lui fallut se déguiser en prêtre pour pouvoir monter au village et ainsi expliquer aux nistosiens/nistosiennes qu'iels avaient droit à de l'argent, comme quoi, de tout temps, l'habit ne fait ni le moine, ni le prêtre... pas même le sexe de la personne sous la soutane.

Lors du carnaval, le président du comité des fêtes me raconte qu'il est de tradition de faire des blagues avant la fête du village, celle qui se déroule durant l'été. Leur fait d'arme le plus grandiose : le passage clouté pour poules au milieu du village, à l'endroit exact où les poules passent pour aller vivre leurs petites vies de poule, aux côtés des humains comme elles l'ont toujours fait. La pudeur m'empêche de raconter les autres méfaits du comité des fêtes qui, depuis des générations maintenant, transmet les coutumes et les multiples manières de célébrer Nistos et les nistosiennes/nistosiens.

Un village de montagne, au bout d'une longue route et ses habitants, avec leur pratique du territoire, qui y chasse et quand, qui y pêche et où, qui y cultive et quoi, qui entretient les bois, qui possède les forêts et ce que l'on en fait, qui élève des bêtes et où, comment on répartit les parcelles de bois, comment on les exploite. Ce vieux pan de mur dont il ne reste presque plus rien, qui s'étend au travers des arbres sur la pente, délimitant la propriété ancestrale des humains sur la montagne.

Toutes les histoires ne seront pas ici glorifiées, je vous le dis. Les mythes et les légendes portent en eux les paillettes et le sang, la mort et la vie, le pire et le meilleur, à nous de faire le tri.



Il faut un lieu, une vallée, un paysage

Cette histoire, c'est un peu un mariage entre moi et la Neste-Barousse. Il fallait quelque chose de vieux, il y avait les ruines, des histoires ancestrales, des traces humaines datant de trente mille ans... quelque chose de neuf, un territoire entier plein à craquer de choses neuves, des associations, des habitantes et des habitants, des idées, des fromages hyper frais, et il fallait quelque chose de bleu. Rien n'est plus bleu que le ciel des Pyrénées quand il fait beau. Très vite, la montagne s'est couverte de blanc ; en me réveillant, quelle magie et quel spectacle, on est toujours un enfant quand le sol se couvre de blanc dans la nuit noire, sans que quiconque ne puisse le voir.

Comme un ultime présent, quelques jours avant mon départ, c'était le printemps et les arbres à leur tour se sont teintés de blanc, de rose pâle et de violet, les arbustes ont passé leurs chemises colorées : du rouge au jaune. Quelques jours avant mon départ, c'était le printemps. Deux jours avant mon départ, quel bonheur cela a été de toutes les voir. Dans le fourmillement de la vie de ses habitants, j'ai découvert une mariée à l'identité bien trempée, une femme à qui on ne peut pas en raconter, farouchement camouflée, mais la Neste m'a guidée.

Traverse une forêt sous la neige... le bruit des pas bien sûr, les traces, les contrastes entre les sapins et le blanc, la glace qui fond sous le soleil et fait pleuvoir dans le vent des gouttelettes par centaines, des nuages d'argent. Elles aussi retournent dans la rivière. Comme les arbres le long de la berge, à deux doigts de tomber, d'être à leur tour emportés. Tout retourne à la rivière. Aux rivières. La Neste, les Nestes, l'Ours, là-bas, plus loin, ils disent le Gave.

Je demande « *il s'appelle comment le gave là ?* », pointant du doigt une des Nestes sur la droite de la voiture.

« *le quoi ?* »

« *le gave là ?* »

« *ah la Neste !* »

« *Ok la Neste... mais vous ne dîtes pas un gave, genre ruisseau ou rivière de montagne ?* »

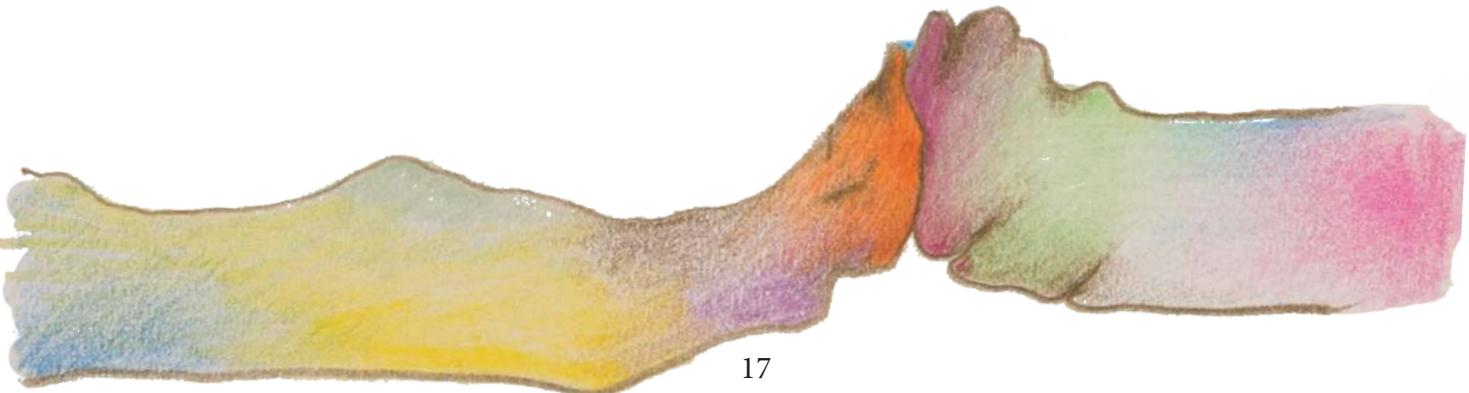
« *Non c'est les Nestes, ici la vallée des Nestes !* »

« *et en Barousse aussi c'est la Neste ?* »

« *Ahh Non ! Non en Barousse c'est l'Ours...* »

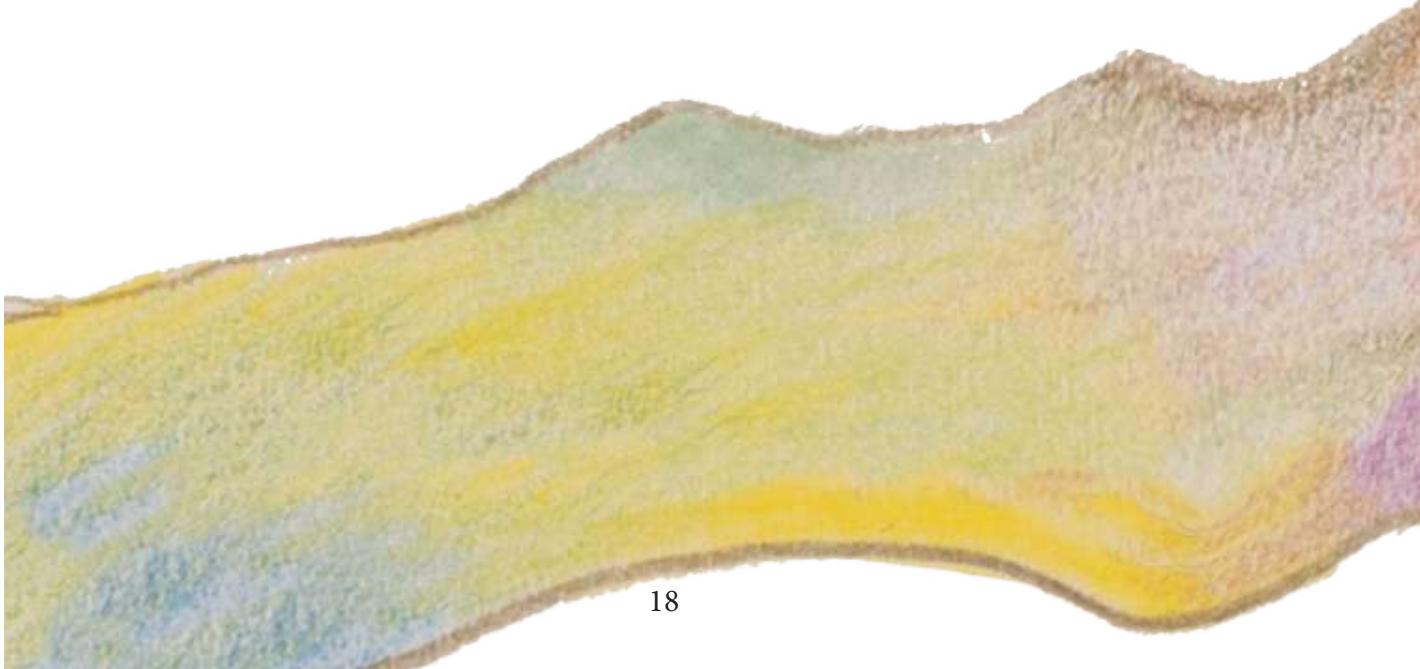
L'Ours, La Neste.

L'histoire s'inscrit sur leurs deux paysages. Dans ces vallées sauvages, entre les montagnes et les nuages, quelques flocons recouvrent les ruines d'un vieux château qui, jadis, au temps jadis, était bien beau. Les ruisseaux et rivières de montagne serpentent jusqu'au plateau. Toute cette eau ira jusqu'à Auch, les territoires comme les histoires dépassent ce que les humains appellent vallée.



Il faut des protagonistes qui arpencent les flans du décor...

Elle a toujours vécu là et quand on croise quelqu'un sur les chemins entre les villages, elle le connaît toujours, une nièce, un cousin, d'elle ou de son mari. C'est comme ça ici, on se connaît. Ils vivent là depuis toujours, partis pour les études, revenus parce qu'il n'y a qu'ici qu'ils veulent être. Avec son gars et leurs filles, elles vivent au fond du village. Elles sont deux amoureuses fraîchement débarquées dans la vallée, elle a décidé de faire pousser du safran devant le terrain. Elle est venue pour son amoureux, mais une fois ici, elle a trouvé un autre amoureux et eux ils ont ouvert une petite bibliothèque. Elles veulent une vie d'entraide, des rapports francs, une vie sociale avec leurs voisins, le grand air, la montagne, manger local et vivre pleinement leur territoire. Il y a des familles qui portent les noms des villages, ou est-ce l'inverse ? Ils partent le samedi matin très tôt à l'entraînement des chiens de chasse en famille, on rejoint des copains. Des gens déguisés pour Carnaval, des gens qui coupent du bois, des cueillettes dans la forêt, des gens qui chassent, des gens qui arpencent toute la montagne en courant d'un sommet à un autre, des êtres qui descendent sous terre et d'autres – ou est-ce les mêmes – qui volent dans le ciel.



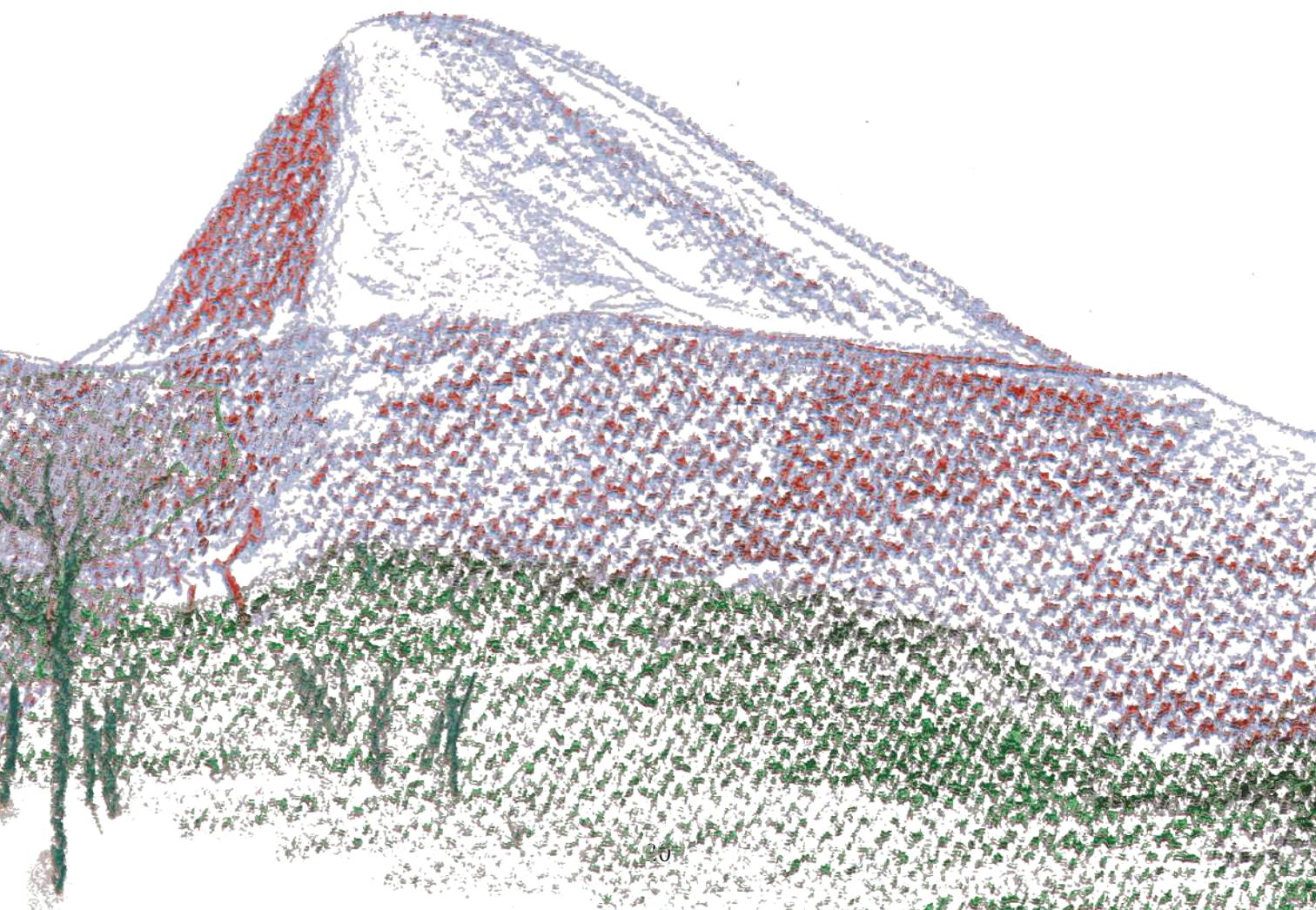
Posée au bar, mangeant du saucisson j'écoute mes nouveaux amis raconter leur enfance sur les pentes de La Barousse.

« *Ah mais nous on a le FBI, Front de Barousse Indépendant.* »

Je me remémore sur le plan que je regarde constamment, parce que je n'y comprends rien, je n'ai pas de voiture. Je sais me repérer dans une ville comme personne, mais laissez-moi entre Saint-Laurent et Saint-Paul et je suis capable de me perdre. Il me semble bien que la Barousse ne peut prétendre à aucune autonomie. On peut manger le fromage de Denis toute sa vie, mais ça cela ne suffit pas à se maintenir en vie ? Si ?

Peut-être bien finalement.





Dans la forêt

C'est l'histoire de deux vallées aux histoires communes mouvementées. Aux pieds des montagnes dans les premiers creux des géantes, au croisement des racines et du tronc des Pyrénées voilà la Neste et la Barousse assemblées. On se regarde, on se connaît et, même si depuis toujours on se marie, nos rivières n'ont pas le même lit. L'Ours et les Nestes. Et pourtant on est voisins, on se croise et on s'arrange, on s'échange et on se rappelle, voilà l'histoire des vallées jumelles. La montagne s'est couverte de blanc ; quelle magie et quel spectacle, on est toujours un enfant quand le sol se couvre de blanc dans la nuit noire sans que quiconque ne puisse le voir. Comme un ultime présent, arrive tous les ans le printemps. Et les arbres à leur tour se teintent de blanc, de rose pâle et de violet, les arbustes passent leurs chemises colorées : du rouge du jaune.

Passage entre la Neste et la Barousse.

Les ruines, des fermes, des étables, les petites cabanes d'altitude, encore refuges avec un toit ou pan de mur amoché, lieu de vie des fougères et du lierre. D'une myriade d'insectes et de mousses qui, une fois le lieu délaissé par les hommes, une fois les histoires oubliées, peuplent les murs de nos maisons et de nos constructions de ces marques que nous laissons sur la montagne, elles en feront un élément à part entière du décor, et racine après racine et, nid après nid, les pierres retourneront à la rivière. C'est ainsi que l'écosystème pyrénéen réintègre ce que nous y construisons centimètre par centimètre, les plantes grimpantes envahiront les façades, le toit tombera et les arbres perceront le sol, au cœur de l'espace au-trefois savamment délimité, quatre murs et un toit, une place en sécurité.

Par un bout de mur qui semblait être une fenêtre, une fougère a élu domicile. Elle vit ici comme les géraniums sur nos balcons mais, à même la pierre, elle n'a besoin ni du sol ni de nos bons soins. Elle travaille inlassablement produisant de l'air, pénétrant la pierre, cassant au après au des petits morceaux qui retourneront à la rivière. Il faut dire qu'en certains endroits, ces ruines sont à flanc de montagne, le sol pourrait à tout moment se dérober, précipitant les pierres où on les avait trouvées. La Neste. Les pierres n'ont qu'à retourner à la Neste réduites par le travail des hommes et des fougères en de petits cailloux fort faciles à charrier par la mère des eaux de cette contrée. Les bouts de la grange partent voir d'autres horizons, alors que les lierres emprisonnent d'autres pans de la construction, modification dans une enveloppe de feuilles et de lianes qui se collent à ce qu'il reste de nos drames.

Quelques ruines y échappent ou sont rattrapées par les humains, ici le passé ne doit pas être oublié, ici il faut restaurer, dés-ensauvager. Alors se dressent, magnifiques, des ruines de toutes les époques, ici romaines, ici moins vieilles, ici du thermalisme ou de l'empire, ici des seigneuries, ici des mansardes pour les bêtes, ici des refuges sans âge reconstruits, abandonnés, repris aux ronces et à la forêt, ici une étable... Regarde en son cœur pousser depuis plus de cent ans déjà, un hêtre, regarde comme il est gros au travers, détruisant en son centre le mur. Le tas de pierre à ses pieds lui fait comme une vomissure, une coulure se dirigeant toujours plus bas vers la rivière. Voilà ce qu'il fait, majestueux au milieu des ruines, il transforme, il réintègre, il avale toutes les traces humaines pour les rendre à la montagne. Une forêt sous la neige, les contrastes entre les sapins et le blanc, la glace qui fond sous le soleil et fait pleuvoir dans le vent une buée d'argent, des gouttelettes par centaines. Elles aussi retournent dans la rivière. Comme les arbres le long de la berge, à deux doigts de tomber, d'être à leur tour emportés car...

Tout retourne à la rivière.

Les arbres qui poussent en face de nous sont une forêt sauvage où tous se bousculent et se poussent dessus avant d'être emportés comme le reste, mais tous les bouts de la montagne ne sont pas sauvages, aucun ne l'est vraiment. Tout ici porte des traces de la vie qui s'active sur le territoire des sommets.

Il y a les habitants des Pyrénées qui vivent de la montagne et de ses ressources, de sa beauté, qui en arpencent les façades, qui grimpent ses flancs ou qui pénètrent en son cœur par des entrées savamment camouflées. Les endémiques sont de toutes formes. Humains, sangliers, insectes, champignons, la myriade d'êtres qui de leur vie modifient la montagne, tous dépendants de cette superbe maison. Une montagne c'est une co-construction, une perpétuelle invention entre ses habitants. Les forces géologiques de notre monde qui soulèvent hors de terre lesdites montagnes donnent un nouveau terrain de jeu aux êtres malicieux qui conquièrent le territoire.

L'histoire s'inscrit sur leurs deux paysages. Dans ces vallées sauvages les arbres colonisent de nouveau les pentes et les ruines, la vie s'affaire. Un petit Desman des Pyrénées se faufile le long de l'Ours à la recherche d'un gland laissé par les sangliers. Les buses dessinent dans le ciel des courbes impossibles, le souriceau se réfugie sous les grandes fougères qui bordent la source de vie. Entre les montagnes et les nuages, quelques flocons qui recouvrent les ruines d'un vieux château qui, jadis, au temps jadis, était bien beau. Et il a plu à Dieu et à nous tous que la chapelle ne s'effrite qu'en un endroit, dévoilant aux manants la sublime falaise qui lui fait face, la falaise de Troubat, formant une couronne autour d'elle, voilà ce qu'il reste de la chapelle. Remplaçant le cœur et les vitraux, c'est le paysage qui se colle à cette architecture plus vieille que toutes les routes en asphalte. Les ruines de ce château médiéval marquent le paysage, s'inscrivent dans l'écosystème et viennent s'accumuler avec la masse de la montagne, avec l'histoire de la montagne et avec la vie de la montagne. Il paraît qu'un arbre poussait à son sommet, qu'un jour des hommes sont venus le couper, le château va être fouillé, retapé, rénové, depuis les fenêtres du village on se désespère ; qu'il était beau à défier, dix mètres au-dessus de la Terre, toute la vallée cet arbre qui nous surveillait. Mais la chapelle par les hasards du temps souligne le paysage avec délicatesse, de sous son arche on peut regarder les toits des maisons qui se confondent avec les branches des arbres, les routes tortueuses disparaissent sous la couche désorganisée des branchages. Les chapeaux de neige sur les sommets encadrent cet écosystème qui, ralenti par l'hiver, palpite doucement en attendant le printemps.

Sur les pentes de la montagne

Les arbres qui poussent là sont bien plus vieux que nous, ces arbres sont là depuis deux cents ans, ils sont énormes. On nous amène sur les chemins de la montagne, on remonte des prairies que les sangliers ont entièrement retournées, et ça va gueuler dans les chaumières. Le partage des territoires de montagne c'est toute une affaire : il y a bien sûr les villages, les hameaux, les maison isolées en haut des serres où les parisiens rêvent le temps d'un week-end qu'ils vivent dans ce lieu insolite pour de vrai, qu'ils se chauffent au bois, qu'ils affrontent l'hiver comme des vrais Pyrénéens. Évidemment, il n'en est rien, cela n'est que fantasme et rêverie de néophyte. Qui croit encore qu'il existe une nature indomptée et sauvage parfaitement sauvage, intacte, vierge, etc.

On entend la chasse en-dessous de nous, dans le creux de la vallée, « *C'est n'importe quoi cette chasse, ils ont encore changé de sens* ». Ne suivez jamais Gi-sèle en randonnée, c'est un piège pour que vous assistiez à une chasse improvisée. « *Si on pouvait voir une bête sortir du sous-bois avec les chiens aux trousses...* ». Elle parle des postés, de comment on fait démarrer les sangliers, des chiens... On entend qui montent en-dessous de nos pieds, les encouragements des chasseurs, les aboiement des chiens, toute la fureur qui se déchaîne et se répercute partout sur les flancs de la montagne. Son gilet jaune passe entre les troncs, ses pas font un



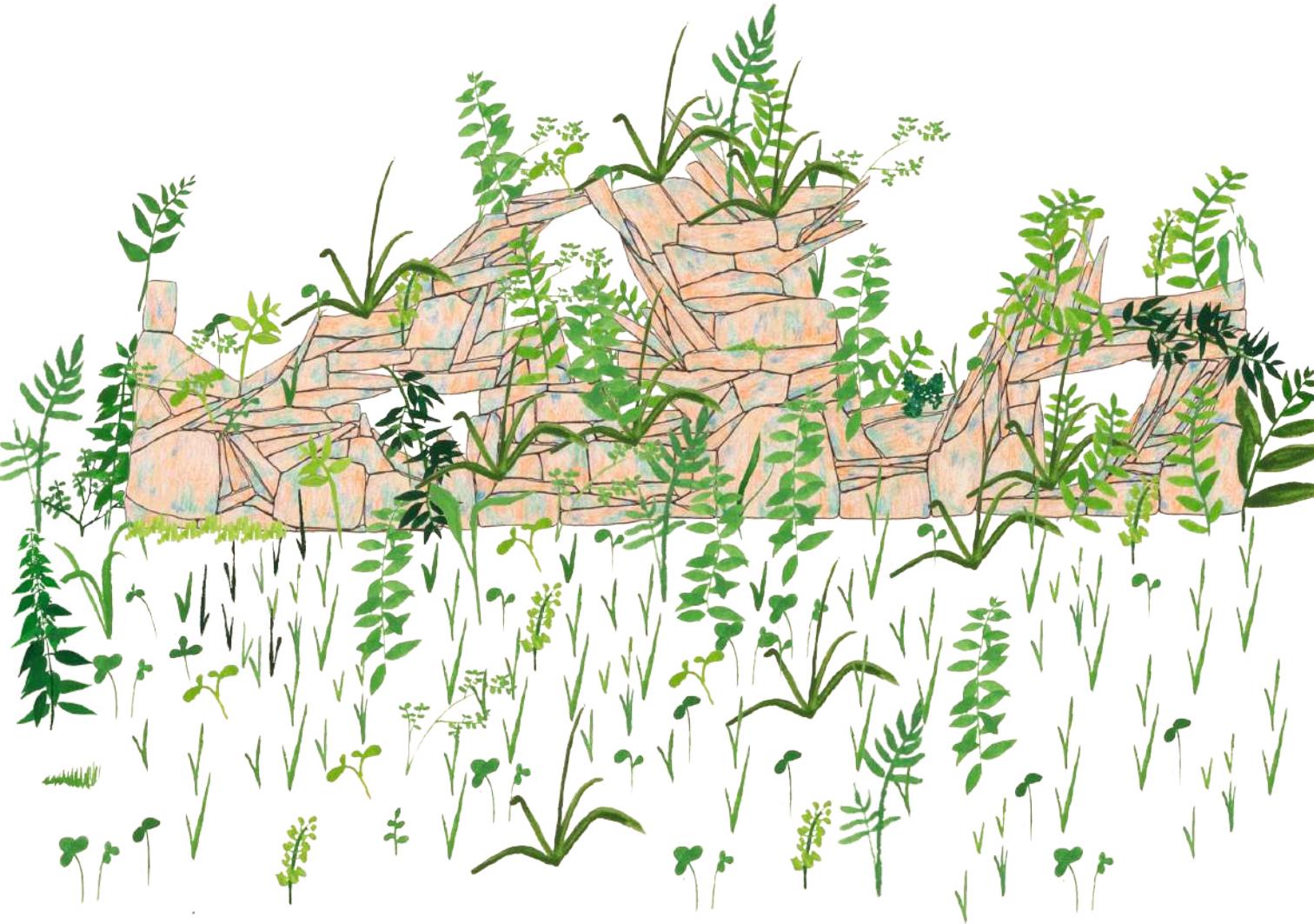
bruit de craquement dans la neige. Les arbres qui poussent en face de nous sont une forêt on ne peut plus artificielle, là pour produire du bois, c'est un terrain de l'État géré par un gars qui décide de où et de quoi et de comment on coupe ça, les pistes de ski et la route forestière rappellent aussi qu'il n'y a rien ici de purement naturel. On nous raconte la montagne, comment on aurait pu perdre tous les arbres si l'État n'avait pas dit stop, de quand a-t-on planté ces Douglas, là c'est pour les bêtes, partout dans ces herbes vivent des tiques. Rien de vierge de la main de l'homme, non, tout ici est modifié depuis des milliers d'années. Il y a les habitants des Pyrénées qui vivent de la montagne et de ses ressources, de sa beauté, qui en arpencent les façades, qui grimpent ses flancs ou qui pénètrent en son cœur par des entrées savamment camouflées. Une montagne c'est une co-construction, une perpétuelle invention. C'est comme ça que l'on a du bon fromage, des bonnes viandes, que l'on nourrit brebis et vaches, que l'on peut skier, avoir du bois pour se chauffer ou pour construire nos maisons. Et nous ne sommes pas seuls à modifier le paysage. Devant nos yeux, centimètre par centimètre, les racines des arbres et des champignons brisent la roche, s'ancrent dans le paysage, les crottes de chauves-souris attaquent les parois de la grotte, l'eau sort de son lit et inonde la plaine alentour, les vers de terre ont produit de l'humus et les oiseaux partout des nids sous lesquels les chats attendent patiemment. Partout les rapaces chassent les insectes et les petites souris. Mais, s'il y a bien quelque chose de commun qui nous lie...

Tous nous attendons la pluie.

En le croisant sur la place du village, il nous dit : quand il voit comment est bas le lit, les vaches, déjà l'année passée, il avait fallu quotidiennement les déplacer, elles s'épuisent et produisent moins de lait, elles sont assoiffées, pas sûr qu'on puisse rembobiner. Il dit qu'elles aiment être là-haut, mais cette année encore peut-être qu'il fera trop beau et que nous manquerons d'eau. L'Ours est si précieux à chacun de nous. La Neste est si précieuse à chacun de nous, c'est le plus important des biens communs du coin. Les habitants d'ici savent qu'il faut la partager, là repose notre humanité. Mais il existe maintenant un nouveau mot d'ordre, notre humanité mérite de la protéger, de la préserver.

Protéger Préserver

l'Ours et la Neste



Dans les villages

Le maire du village leur a dit « *Bah en haut de la mairie là, il y a de la place* », sans vraiment y croire. Mais c’était sans compter sur Béatrice et Geneviève, qui ont transformé une partie de la salle des archives en bibliothèque, avec une grande étagère pour les polars. Leurs adhérents adorent les polars. Elles ouvrent la bibliothèque pour les trente habitantes et habitants du village tous les mois. Elles entretiennent aussi l’église du village. Elles ont tant travaillé sur cette église, comme sur leur bibliothèque. Ce sont les seuls lieux de convivialité qui restent : à la bibliothèque comme sur les bancs de l’église, quand Geneviève les ouvre, on peut croiser les autres, partager un moment improvisé. Elles ont sorti des placards les tenues traditionnelles des représentants de Dieu qui, cachées dans le noir, ne servaient vraiment à rien. Ici, elles ont décoré l’église, mis des objets récupérés de-ci de-là pour donner de la vie et rendre à la maison de Dieu un peu de sa grandeur. Tout le village est heureux de leur investissement dans ces espaces du commun. La bibliothèque, comme l’église sont des réussites.



En arrivant ici, Maya et Nicolas ont tout de suite su ce qu’ils allaient faire. Trouver une maison à retaper, après cinq ans sur les routes de l’Amérique du Sud, ils voulaient un lieu à eux. Trouver un lieu pour réaliser leur rêve : une bibliothèque/ épicerie locale, avec pleins de produits locaux. Il n’y a plus dans le village qu’ils ont choisi ni boulangerie, ni épicerie, ni marché. Maya répète tout le temps avec son

accent chaud et vibrant « dès qu'on aura l'espace pour le marché, ça sera vraiment plus pratique pour tout le monde. Aller faire les courses en bas, quel enfer ». Ici, au bout de la route qui s'arrête avant les sommets et le domaine des bouquetins, il ne faut avoir oublié ni le pain, ni rien. La première étape : trouver un local pour la bibliothèque. Aidés par la fondation Cultura et son programme de micro-bibliothèques, Nicolas et Maya ont reçu un fonds pour commencer : des centaines de livres. Programme des bibliothèques sans frontières. Dans l'ancienne école du village collée au club de chasse, iels ont installé une pièce pour les livres d'enfants. La grande pièce des romans se partage entre les étagères et des portants pour la zone friperie, alors que dans une pièce à côté, les balbutiements de leur épicerie comprennent les produits aux safrans qu'une habitante cultive au pied de chez elle sur une grande parcelle, et les confitures et coulis du couple installé un peu plus bas dans le village en agriculture bio. Leurs produits sont si délicieux.



Monique et Amandine attendent que Mirelle ouvre la porte de la bibliothèque : des tas de livres sur une grande table, et partout dans les meubles qui calfeutrent la pièce. Pas un espace de mur n'est visible. Elles ont pas mal de boulot aujourd'hui, il faut trier tous les livres qu'on renvoie à la médiathèque de Tarbes, avant qu'iels nous envoient ceux commandés. Elles sont une dizaine de femmes qui côtoient cette bibliothèque, elles se racontent les romans, elles échangent sur leurs vies, boivent du café en rigolant. Monsieur Jorique passe une tête par la porte :

- Bonjour Mesdames, puis-je me joindre à vous ?
- Avec plaisir Maurice, ne fais pas tant de manières.
- Aide-nous pour le tri, regarde cette liste-là qu'a faite Mirelle, tous les livres qui doivent repartir sont sur cette table. Il faut les trouver, les cocher, et les mettre dans les caisses ici. Comme ça la médiathèque les récupère, et nous on en a de nouveaux.



Tout cela avait commencé dans un débarras. Elles avaient rangé un maximum de livres dans le mini-espace qu'elles avaient récupéré. Mais c'est beaucoup trop petit un casier pour ranger les ballons quand on veut faire une bibliothèque. Heureusement, le mari d'Annette était le postier et le maire du village, on trouva donc un arrangement. Et le bureau de poste du hameau se dota d'une bibliothèque. Annette et Agnès étaient aux anges. Leur petite bibliothèque avait un vrai lieu pour exister pleinement. Les livres tournent, Agnès et Annette les commandent en fonction des goûts de leur lectorat. Elles connaissent les préférences de tous les habitants qui côtoient la bibliothèque, ouverte les mercredis matins et aussi les vendredis après-midi. Les gens ont pris l'habitude, et les deux femmes sont raves de voir que même les enfants de l'école viennent chercher chez elles des univers imaginaires pour enrichir leurs esprits jeunes et vifs.

Tao, huit ans, tend à Annette *Harry Potter et la Coupe de Feu*, affirmant comme un adulte :

- On veut regarder le film avec les copains mais moi je veux le lire avant, sinon, sinon bah, ça m'aide pas à imaginer, je vois les personnages du film et pas ceux que je veux.
- Tu as bien raison Tao, et les livres sont bien plus complets que les films tu sais, l'histoire est plus riche.
- Bah oui !
- Quand vous aurez fini Harry Potter, vous viendrez me voir. Je vous donnerai Artemis Fowl.
- C'est quoi ?
- C'est l'histoire d'un jeune homme qui découvre le monde des fées, mais au début, il veut extorquer leur or.
- Hmm, on verra ... Pour l'instant, j'aime Ron !
- Bien jeune homme. C'est bon, j'ai enregistré ton emprunt.

Alors que Tao et sa maman sortent de la poste/bibliothèque, Martin entre en saluant tout le monde. Il est auteur et travaille sur un roman, il s'est installé au village pour quelques mois, histoire d'être tranquille et de ne se consacrer qu'à son œuvre. Il vient dès que la bibliothèque est ouverte, pour nourrir son écriture.

Comme tous les jours d'activité, Agnès et Annette ont fait chauffer de l'eau pour du thé ou du café, et sorti quelques chaises. Martin s'installe et raconte aux deux femmes la suite de son roman :

- J'ai jeté une énorme partie ! lâche-t-il enfin.
- Quoi ! s'exclame Annette
- Classique ! renchérit Agnès.

Elles font vraiment la paire ces deux-là, pense Martin. Assis sur une chaise en arrière-plan vers la table du café, Nils, le mari d'Annette, s'interroge presque pour lui-même.

- C'est comment, énorme ?
- Presque tout ! Mais c'est parce que j'ai atteint un point crucial. J'ai créé un personnage, il est... très juste, très intense. Du coup, je dois réécrire une grande partie du texte, vu que maintenant il faut que j'adapte tout mon roman à lui.
- Donc c'est une bonne chose, conclut Agnès. Tu veux un café ?

Elles sont très fières de leur bibliothèque que beaucoup d'habitantes du village fréquentent, les hommes se font plus discrets. En face du bâtiment, dont la façade reflète autant les nouvelles fonctions de l'espace que les anciennes, les biches descendent régulièrement, elles restent de l'autre côté du petit ruisseau qui rejoint plus loin l'Ours. Annette se targue que toute la montagne se retrouve à la petite bibliothèque de Siradan, animaux comme humains, enfants comme adultes. Elles fonctionnent avec la médiathèque de Tarbes afin d'avoir toujours de nouveaux livres à proposer à leur lectorat. L'été, lors du festival de création de court-métrages de Siradan (le kyno), elles accueillent les participants. Très investis tout au long de leur vie dans celle du village, Nils et Annette sont ravis de proposer de la culture à ses habitants. Comme le résume Nils : « *On peut vivre à Siradan à tous les âges de la vie : on a une école, un centre pour les personnes handicapées, un EHPAD, une bibliothèque et un petit festival* ». Mais comme partout, il manque un café de village. Heureusement, sur ses heures d'ouverture, nos deux bibliothécaires servent thés et cafés, créant dans la poste un lieu de rencontres.





Le café du village est ouvert à tous les vents. C'est simple, il lui manque un mur ! C'est un lieu qui n'est jamais fermé, vingt-quatre heures sur vingt-quatre accessible à tous et pour tous, tenu par les habitants et habitantes, c'est un lieu unique en France : on peut y dormir, y faire de la musique, y boire des coups, y lire des livres. L'association qui soutient le café organise concerts et soirées, les jams ont lieu une fois toutes les deux semaines. Tous les vingt-deux du mois en collectivité on fait un grand dîner, on tue des cochons, on fait une fête, il se passe toujours quelque chose le vingt-deux à Anères. À l'étage se trouve une grande salle-dortoir et, encore au-dessus, un grenier plein à craquer d'objets multiformes : des costumes, des tables, des antiquités, des déchets, des bouts de bois... la caverne d'Alibaba se trouve là. Le café, décoré de tirelire-cochons pour la participation des gens qui s'y arrêtent une heure, cinq jours ou toute une vie, compte aussi une grande salle à l'étage pour faire de la musique ou projeter des films. Une fois par an s'y déroule le festival du film muet d'Anères. Pendant plusieurs jours sont présentés des films muets avec accompagnement musical. C'est un événement unique et magique, qui voit le petit village d'Anères devenir un cinéma à ciel ouvert. Jacques regarde cette beauté de traviole, ce café c'est son bonheur. Derrière, un habitué retape une maison : de chantiers participatifs en nuits de travail, il va redonner vie à cette bâtie. Tous les gars du coin lui donnent des coups de mains.



La fête du Muguet hante la Neste-Barousse. Comme un beau fantôme, quelque peu délaissé par les humains qui de leur vie l'avaient investi. Les yeux brillants, Henriette revoit dans son esprit les danses, les décorations sur la place du village. Sa mémoire réécrit les histoires et les rencontres de sa jeunesse. Un large sourire se dessine, dans un tremblement elle me répète :

– Oui, la fête du Muguet, c'était bien.

Ça l'a sortie de sa torpeur, son sourire illumine toute la pièce, son voisin au regard d'un bleu qui me transperce hoche la tête, lui aussi se souvient de la fête du Muguet. Leurs esprits vieux et fatigués redessinent la place principale du village où se déroulait dans le temps cette soirée qui annonçait le printemps. La musique envahit leur esprit, je vois les mains qui voudraient s'agiter, taper le rythme que le souvenir fait résonner. La fête du Muguet était un événement qu'on ne pouvait pas louper, il semblerait. On y rencontrait son futur mari, on y découvrait ses voisins, tous les villages du coin se pressaient à Bize pour la fête. Je tente de demander comment on faisait, qu'est-ce qu'on dansait, mais l'esprit d'Henriette est tout à la danse, aux rires, elle tourbillonne sur la musique de son esprit. Elle ne me voit plus et n'écoute plus les questions que je lui pose. La fête du Muguet a encore fait une victime. Dans un bruit de couloir j'entends qu'avant c'était fête du Muguet, et que ce serait vraiment bien de la ressusciter. Une cueilleuse me propose une cueillette sauvage dans les espaces boisés derrière chez elle. Elle m'informe que c'était ici avant, la fête du Muguet, et que de tout temps sur ce sentier on cueillait les fleurs qui annoncent vraiment le printemps. On s'y rencontrait, on y tombait amoureux, on préparait longtemps à l'avance les festivités, et des semaines après résonnaient dans les montagnes les joies et les déboires de la fête du Muguet. De parts et d'autres de la vallée, c'est ici qu'on se mariait.

Chaque année à Siradan se déroule le festival Kinopyrénéus, durant trois jours le village paisible se transforme en laboratoire du cinéma. Les participants sont invités à réaliser des court-métrages, habitants et festivaliers s'unissent pour produire en soixante-douze heures un certain nombre de petits films et autres vidéos. Avec les moyens du bord les habitantes s'improvisent actrice, monteur, réalisatrice, caméraman, une cantine pour tous, des logements chez l'habitant ou en tente, c'est un grand moment de partage. Alors que certains immortalisent la fin du monde, d'autres chassent les traces paléolithiques en plâtre à peine sec. Soixante-douze heures c'est court, et on dort peu à Siradan durant le Kyno. Le village sert de décor pour les tournages, telle habitante prête jardin et grange, tel autre nourrit les participants, dans les espaces verts du centre de soin aux personnes en situation de handicap on tourne avec l'un des résidents un drame sur fond antique. Alors qu'une ribambelle d'enfants incarne des adultes très sérieux, une bande de parents rejoue la guerre des boutons. La projection finale des réalisations conclue les journées de travail acharné. On se dit à l'année prochaine, et on repart rempli de joie.



Une fois par an il y a le Bramadub, une journée de dub-step dans le village du Moyen Âge au pied du château. C'est une grosse journée de fête où ce petit village de moins de trente-cinq habitants accueille plusieurs milliers de personnes pour un mini-festival haut en couleurs. Les rues du village, rendues à la ferveur populaire de la fête, en résonnent parfois tout au long de l'année. Au pied du château, on trouve toujours de nouvelles manières d'être ensemble.



Il court avec un groupe d'amis, été comme hiver, ils courrent deux fois par semaine. Le reste du temps, il fait de la randonnée, du ski de rando, monte et descend la montagne si régulièrement qu'on n'est plus bien sûr de s'il vit là-haut ou avec nous, en bas.



De parts et d'autres des vallées existent des traditions de fêtes, en été comme en hiver, au printemps ou à l'automne, les saisons existent ici, même si elles se dérèglent et deviennent fluctuantes. Il y a les pommes, puis la chasse, puis la pêche entre les deux, les arbres en fleurs, la saison des fêtes et des festivités de la fin de l'hiver, parfois au milieu se glissent des traditions qu'on ne saurait oublier. Les humains des Pyrénées portent leur pratique culturelle jusqu'aux plus hautes instances du gouvernement mondial. Un long travail pour faire de la pratique du brandon une richesse immatérielle de l'humanité. Le brandon est maintenant au patrimoine mondial de l'Unesco. En amont dans l'année on choisit un grand arbre, on le coupe et on fait dans le cylindre de son tronc des entailles. Le bois se retrouve parsemé de petites cales plantées perpendiculairement dans son écorce, en séchant il s'éclate de part en part. Le tronc qui sera brûlé cette année attend au milieu du village, la tête en l'air, de devenir Brandon. C'était pour la Saint-Jean qu'on brûlait un brandon. Mais depuis peu par endroit on en brûle plusieurs pour le 14 juillet. Là où un seul brandon brûlait jusque-là dans les villages à la Saint-Jean, on multiplie maintenant cette pratique de fête pour se raccrocher fort à cette identité pyrénéenne. Illuminant la nuit en haut des crêtes comme un message pour les montagnes et l'univers, « nous sommes là, nous les Pyrénéens ! ».





Aux alentours

L'habitation d'un territoire comprend plusieurs éléments : l'installation physique des habitants sur le territoire, leur pratique, leurs allers et venues, leur action, leur comportement. Quand je parle des habitants, je parle au sens très large : les vaches et les brebis, les oiseaux, les chats, les insectes, les humains, les champignons, les bactéries, l'ensemble du vivant habite et modifie l'écosystème pyrénéen. Les modifications qui, au cours des temps, produisent un nouvel écosystème ou de nouvelles dynamiques sur le territoire.

Regarder les Pyrénées aujourd'hui, c'est voir comment se côtoient depuis plus de quarante mille ans les habitants du territoire. On a donc une co-création du paysage des Pyrénées actuelles au cours du temps sur différentes échelles : la montagne et, sous la montagne, les milliers de couches de roches et de sédiments pour créer le relief montagneux. Depuis la nuit des temps les équilibres des espaces de montagnes se dessinent lentement, en fonction des êtres qui y poussent, qui y chassent, qui y plantent, qui y broutent, et quoi.

Des humains vivent ici et participent à l'évolution de l'équilibre qui produit l'écosystème, prélevant telles espèces, en détruisant d'autres. Il n'existe pas un bout de cette montagne qui ne soit pas déjà une création, une co-construction entre nous, les autres mammifères, les insectes, les champignons... des forêts de jeunes douglas aux endroits délaissés après une exploitation par l'humain, partout le paysage est une co-construction, un état de fait qui n'existe que par notre existence et l'existence de nos voisins non humains.

La Neste-Barousse s'est entièrement verdie, la pluie tombe du ciel et emporte ma peur du soleil de la sécheresse ; et de toutes ces conneries, ces choses qui font peur. Le train ne démarre pas et j'aimerais qu'il ne démarre jamais, rester ici aux portes du territoire tapie dans l'ombre à regarder les montagnes immenses qui s'étalent devant nous. J'ai demandé plusieurs fois « et vous, vous pratiquez la montagne ? » Non. Il y a des gens qui vivent ici tous les jours et qui ne vont jamais en montagne, qui ne grimpent pas sur les pentes, qui ne regardent pas les oiseaux, ils et elles vivent ici, point, on va pas chercher midi à quatorze heures ! On vit ici, on se balade quand on est en vacances, quand on part pour l'aventure, mais la montagne n'est pas un terrain d'aventures c'est purement et simplement la maison, le lieu de vie, ni plus ni moins. Donc ça n'a rien d'extraordinaire. C'est pas moche c'est sûr, mais c'est pas Hawaï. Que des centaines de touristes se pressent contre la montagne l'hiver comme l'été ne fait qu'une vague qui oscille sur l'année, touristes pas touristes, touristes pas touristes. Le mieux c'est de rester calme en toute saison pour ne pas se faire prendre par leur passion, rester tranquille sur le pas de sa porte. Qu'il vente ou qu'il neige ou qu'il fasse grand soleil, être perpétuellement tranquille devant son chez soi ! Surtout ne pas vivre au rythme des fous qui descendent des villes en train ou en voiture pour parcourir le temps d'une semaine la campagne environnante, « la montagne » comme ils disent avec des étoiles dans les yeux. Je suis de ceux-là, de ceux qui s'exclament qu'elle est belle et immense, qui poussent des cris en haut des rochers, qui se réjouissent, qui s'exclament du bonheur et de la beauté de la montagne, mais que la montagne est belle ! Elle est nue et au travers des branches des arbres on voit le décor, le relief, on voit super bien les crêtes et les arêtes, on voit tout. Les animaux, les pentes, les courbures des arbres et bientôt quelques bourgeons, ça pointe, ça bourgeonne doucement, ça attend qu'il fasse plus chaud, mais le soleil assassin de cet hiver a fait sortir de terre toutes les belles du printemps et déjà la montagne se couvre de fleurs. Heureusement qu'il faisait froid la nuit pour retenir le plus longtemps possible les plantes dans le sol, les feuilles dans les branches, et les bourgeons aussi.

Avec Milo elle descend du village vers les gravières devenues de grands étangs. On peut aller d'un village à l'autre en suivant les nouvelles étendues d'eau entre le village de Saint-Laurent de Neste et Aventignan. En creusant pour produire des graviers, les humains ont produit des gros trous. Avec un peu d'aménagement, ils sont vite devenus des petits lacs une fois la dernière machine d'extraction remontée hors de la carrière. Sur le chemin de leur balade, Milo saute de bonheur, sent tout ce qui se présente sous son nez, hume l'air de la vallée. Sa maîtresse regarde les nids de cigognes tout en haut des poteaux téléphériques. Elle appelle Milo, il revient vers elle en courant, lui grimpe un peu sur les jambes de joie. En continuant leur balade, elle passe devant une vieille caravane abandonnée à la nature. En entrant dans l'habitacle, elle fait fuir un chat blanc qui semble marron tant son pelage est boueux. En détalant, il fait démarrer Milo que la voix de sa maîtresse rappelle à l'ordre. Elles repartent vers le village en longeant l'eau. Les gravières sont devenues un lieu de balade agréable tant que l'eau ne sort pas de son lit en inondant l'ensemble de la zone et se déversant dans les bassins où l'humain a tant creusé pour produire du gravier. Dans tous les champs sur le côté de la route, on peut voir des oiseaux qui, non contents de se nourrir, s'ébattent et groove sur une musique qu'eux seuls entendent. Le champ retourné est un garde-manger des plus prisés.



Dans le silence le plus total, elle entend soudain le bruit de la neige qui s'écrase sous des pas humains. Excitée comme une puce, elle se lève du grand fauteuil où elle a pris l'habitude d'installer sa solitude. Mais ce soir, c'est terminé, pense-t-elle avec bonheur. En effet, les pas se rapprochent du gîte, il est dix-neuf heures trente passées, et la nuit règne entre les sommets. Cela fait trois semaines qu'elle n'a pas vu âme humaine, mais comme chaque jour Amandine a fait à manger et chauffer de l'eau, entretenue le feu, inspecté les alentours de la cabane de montagne avant que la nuit ne la conduise près du feu, avec Ursula K. Le Guin dont elle a emporté la bibliographie quasi-complète. Le temps passe lentement dans le refuge, il faut prendre de quoi occuper le cerveau qui vite s'ennuie. Même si jour après jour, le spectacle de la montagne, des lumières, le ballet des nuages sous le spot du soleil

émerveillent la gardienne, le cerveau lui demande plus : la nature ne lui suffit pas, il faut des histoires, des récits, des pensées, il faut réfléchir, s'activer. Pour calmer l'organe impétueux elle médite dans l'air glacée sous le soleil exactement, elle respire et se concentre sur les bavardages du vent, mais le soir toujours le cerveau se réveille. D'ailleurs, au bout de vingt-quatre petites heures de solitude, celui-ci se parlait déjà à lui-même. Amandine rigole de ces monologues de l'esprit qui s'ennuie. Monter en raquettes jusqu'au refuge toute seule et y rester plusieurs mois, c'était son rêve. Le premier mois avait été plein de visiteurs et de rencontres dans la chaleur de l'âtre. Mais depuis vingt-un jours elle n'avait vu personne, la solitude commençait d'ailleurs à lui peser. Alors, entendre des pas dans la neige juste là, savoir que quelqu'un d'autre existe dans cette montagne ; elle n'est pas la dernière humaine de la planète, son cerveau frétille. Elle se dirige vers la porte pour accueillir le voyageur qui, frigorifié, lui sourit sur le pas de la porte en enlevant ses skis de fond. Derrière lui ses traces disparaissent dans le noir lumineux de la nuit. La lune baigne les montagnes d'une étrangeté à laquelle elle s'est habituée. Une fois le randonneur au chaud dans le refuge, elle ne peut s'empêcher : « Je peux te toucher ? ». Elle lui tâte le bras en le pinçant un peu fort. Quelle émotion de voir un humain ! Elle veut être sûre qu'il est réel et bien là, et c'est le cas. Elle se précipite vers le coin cuisine pour lui faire une boisson chaude alors qu'elle lui raconte sa montée à elle en raquettes pour arriver juste avant l'hélicoptère de ravitaillement, elle l'informe du repas de ce soir. Ils parleront, jusqu'à en tomber de fatigue, de la montagne des alentours, de la douleur dans les cuisses, des paysages, de la neige, et finalement du repas. C'est ce qui est bien quand on croise d'autres humains ; on peut parler festin.



Il connaît tous les oiseaux de la montagne, en voiture il me raconte les milans royaux et les oiseaux migrateurs, leurs os vides qui leur permettent de voler. Ils sont beaucoup de passionnés à regarder, à zieuter les oiseaux qui partagent avec eux l'écosystème des pyrénéens. Arpentant le territoire à la recherche de spécimens rares, ils sont des puits de science.



Allongés et immobiles dans la forêt glacée, ils attendent de voir passer des animaux. Un ami l'accompagne, la pisteuse voulait qu'il ressente lui aussi l'émotion unique de la rencontre avec un animal dans son milieu dit naturel. Elle l'a bien briefé sur son implication, sur le fait que s'il ne voit pas les animaux, les animaux eux l'entendent, le sentent, le voient potentiellement. Si on est sûr qu'on est sur le passage des animaux, il n'est pas sûr qu'on les voit. La plupart du temps même on ne les verra pas. Ce n'est qu'en repartant qu'on remarquera leurs traces, à dix mètres de là où on les attendait. Il leur faudra plusieurs jours pour voir passer un troupeau de cervidés qui, paisiblement, mangent et se baladent dans le sous-bois. Arthur retient sa respiration, il est émerveillé par ce spectacle. Les trois jours dans le froid ont porté leur fruit, il est là, face à la nature brute. Les animaux n'ont pas remarqué les traqueurs camouflés à douze mètres, collés si près du sol. Arthur se sent comme fondu dans le paysage, il respire au rythme des arbres, il inspire avec les mousses, il expire avec le vent. Il se concentre pour ne pas trembler, pour ne pas faire connaître sa présence dans la forêt. Ou plutôt, pour que sa présence se fonde tant et si bien dans l'écosystème qu'il lui appartient totalement, y vit en symbiose avec les êtres qui sont ici au quotidien. En rentrant le soir il lui dit :

– Je ne savais pas avant aujourd'hui que je faisais partie de cet écosystème.
C'est magique.

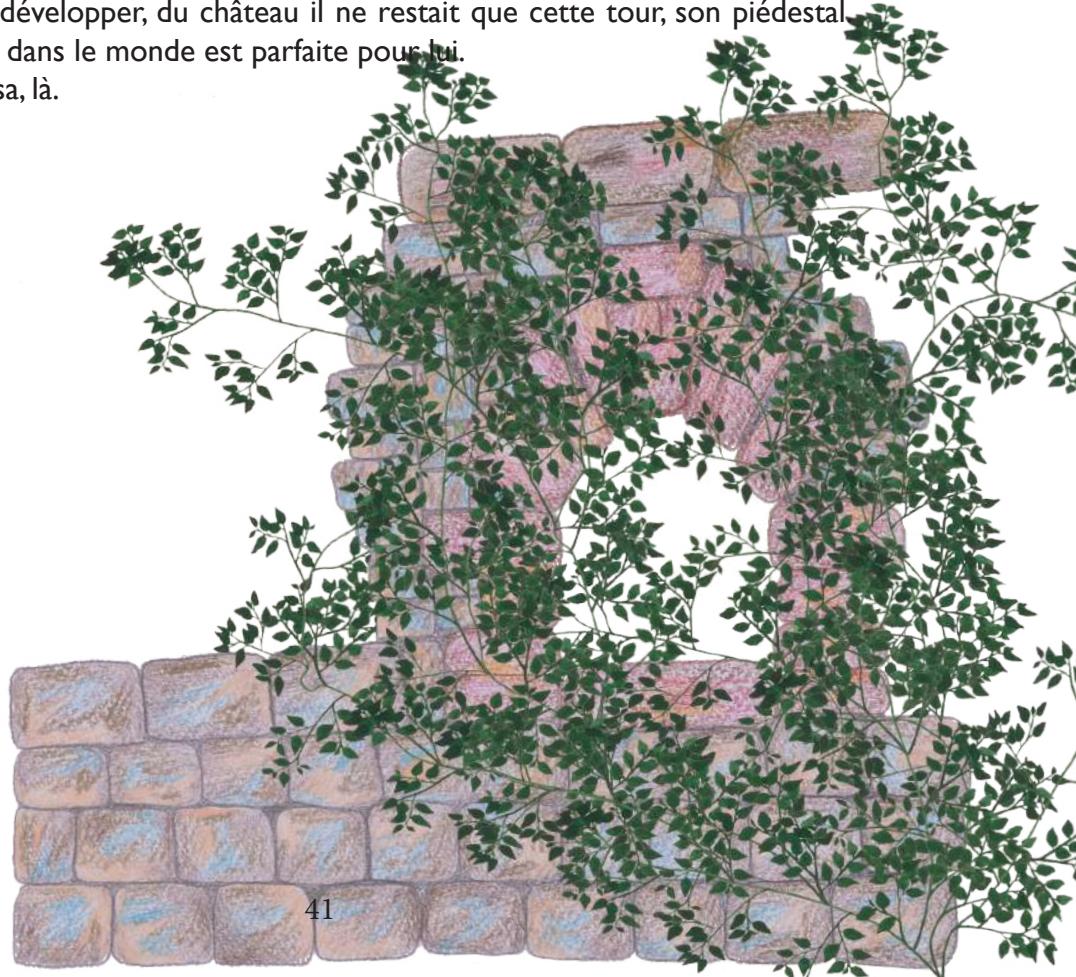


Il existe un chemin qui mène du château de Bramevaque à la Maison des Sources de Moléon. Arrivé là-bas, on trouve une immense maquette de la Neste-Barousse avec les cours d'eau, les localisations de certaines grottes préhistoriques, projetées sur la maquette les histoires de l'eau prennent vie. Une sculpture liquide traverse les deux étages de la Maison et fait résonner le bruit de l'Ours dans le musée. J'y découvre le souriceau endémique d'ici avec son nez allongé, l'histoire et la gestion de l'eau sur le territoire. Une reconstitution d'une grotte avec des artefacts à l'ancienneté insondable conclut notre visite. Mais l'eau continue sa route inlassable, elle part vers la mer. Les humains ont modifié son trajet, le temps a fait bouger son lit, mais toujours vers la mer elle se dirige avant que la chaleur de ce printemps ne l'évapore vers le ciel et que sous forme de pluie elle retombe sur la montagne.



Il se dresse bien haut au-dessus de la tour, il est content de cette place dans le monde. Seul au-dessus de tous, il domine la montagne. À ses pieds, le village de Bramevaque est tranquille. Depuis plus de cinquante ans qu'il vit ici il observe les humains qui s'agitent dans le hameau. Depuis son observatoire privilégié il voit les naissances, les fêtes, les enfants qui poussent en courant partout autour. Il ne les envie pas vraiment, quel tumulte de se déplacer partout quand on peut être bien ancré dans le sol tout en s'élevant vers les sommets, l'humidité maintenue par les pierres entre ses racines, et aucun voisin pour lui faire de l'ombre. Ce monticule sur lequel il croît depuis qu'il est né est une construction lointaine des humaines. Un château se dressait sous lui jadis. Quand, à l'état de petit graine, il avait trouvé ce lieu pour se développer, du château il ne restait que cette tour, son piédestal. Mais cette place dans le monde est parfaite pour lui.

Ainsi il poussa, là.



Sous la terre

Au détour d'un boyau, il aperçoit une lumière. D'abord il pense avoir rêvé. On ne croise personne sous Terre, c'est impossible. Et pourtant, une fois débouchés dans une grotte à moins quatre-cent mètres de l'entrée, ils se croisent. C'est la première fois pour chacun d'eux qu'ils rencontrent sous terre un autre groupe d'explorateurs du monde d'en dessous. Ils se tombent dans les bras et rigolent, quel incroyable hasard. Ils se connaissent bien, il n'y a pas tant de gens qui arpencent le monde souterrain de la montagne. Une fois l'émotion passée et quelques larmes de surprise et de joie retombées sur le sol de la cavité, on s'échange les infos sur les boyaux de cette immense structure, creusée sous les pentes qui déjà se réveillent de l'hiver.



L'humain serait-il sorti d'une grotte ?

On ne sait plus pourquoi... c'était il y a si longtemps. Mais... mais, il y a une vulve géante dans la grotte, une vulve peinte en rouge. Entièrement peinte en rouge. Peut-être la naissance du monde, de l'humanité, de l'espèce tout entière. C'est assez compliqué à expliquer mais, oui, ça ne peut être que là, et si cette grotte était réputée dans toute la préhistoire pyrénéenne comme notre lieu de naissance !!!! Comme le lieu où l'humaine est sorti du ventre de la terre, et a fait son apparition au monde. Nous voilà habitantes les grottes, nous sommes les enfants des grottes, elles sont nos matrices, nos maisons. On s'interroge et on s'interroge toujours, pourquoi aller au plus profond des grottes pour y faire des dessins ?

Pour y représenter le monde, pour y parler avec la terre-mère. Ça a toujours été elle, mère de tout et de tous : animaux, plantes, à l'époque on devait être frère et sœur des autres êtres... période bénie d'entente inter-espèce ! Mais un jour, c'est la fin. En arrivant devant la grotte, devant le lieu où l'on naît, où l'on vit, où l'on vient, les humaines trouvent un éboulis qui empêche toute possibilité d'accès à la vulve de la terre. Notre lieu de naissance n'est plus. Alors, que faire, trouver une autre grotte, un autre lieu de naissance ? Inventer une nouvelle histoire ? Il doit toujours y avoir une histoire. L'humain ne supporte pas le vide, s'il n'a pas un récit pour l'expliquer iel devient fou et iel en invente une. Jamais, jamais iel ne supporte le vide du récit : le récit doit exister coûte que coûte. C'est vital. S'il n'a pas l'histoire, iel meurt et avec lui l'humanité, donc il faut tout reprendre.

C'est l'histoire d'une tribu qui, comme chaque trois ou quatre ans, se dirige vers la grotte de Gargas, elle ne s'appelle pas Gargas, elle s'appelle le lieu où tout est né, c'est le centre de la Terre, l'utérus du monde, c'est de là qu'on vient, c'est là qu'on fait naître les enfants, le plus souvent c'est là qu'on célèbre la vie et la mort, c'est là qu'on laisse sa trace. On a le droit ici de témoigner de notre existence, des traces de mains, les empreintes des mains des 1ers des nôtres, iels étaient là et, année après année, chacun inscrit son être sur les murs, matrice de notre espèce et de tout ce qui est. On s'y réunit, on s'y croise et peut-être ici vivent un ou deux humains qui toujours demeurent, iels demeurent ici pour garder l'utérus de la terre, pour garder les récits, protéger les traces et initiés. Peut-être est-ce toujours eux qui marquent sur les murs les mains des autres, peut-être est-ce eux qui soufflent la peinture ultra toxique qui permet de peindre les murs, ou peut-être eux seuls ont laissé des traces de mains, les autres ont le droit de marquer l'argile du plafond, seulement, mais pas de mettre en couleurs leur mains sur le mur ! Non, ça c'est l'élite ! Est-ce qu'il y avait déjà une élite à l'époque ?

Je l'ignore, nous l'ignorons, mais il y avait déjà une organisation sociale qui fabriquait de la peinture, qui fabriquait des objets, qui se racontait déjà des histoires et quelle histoire... la naissance de l'espèce.

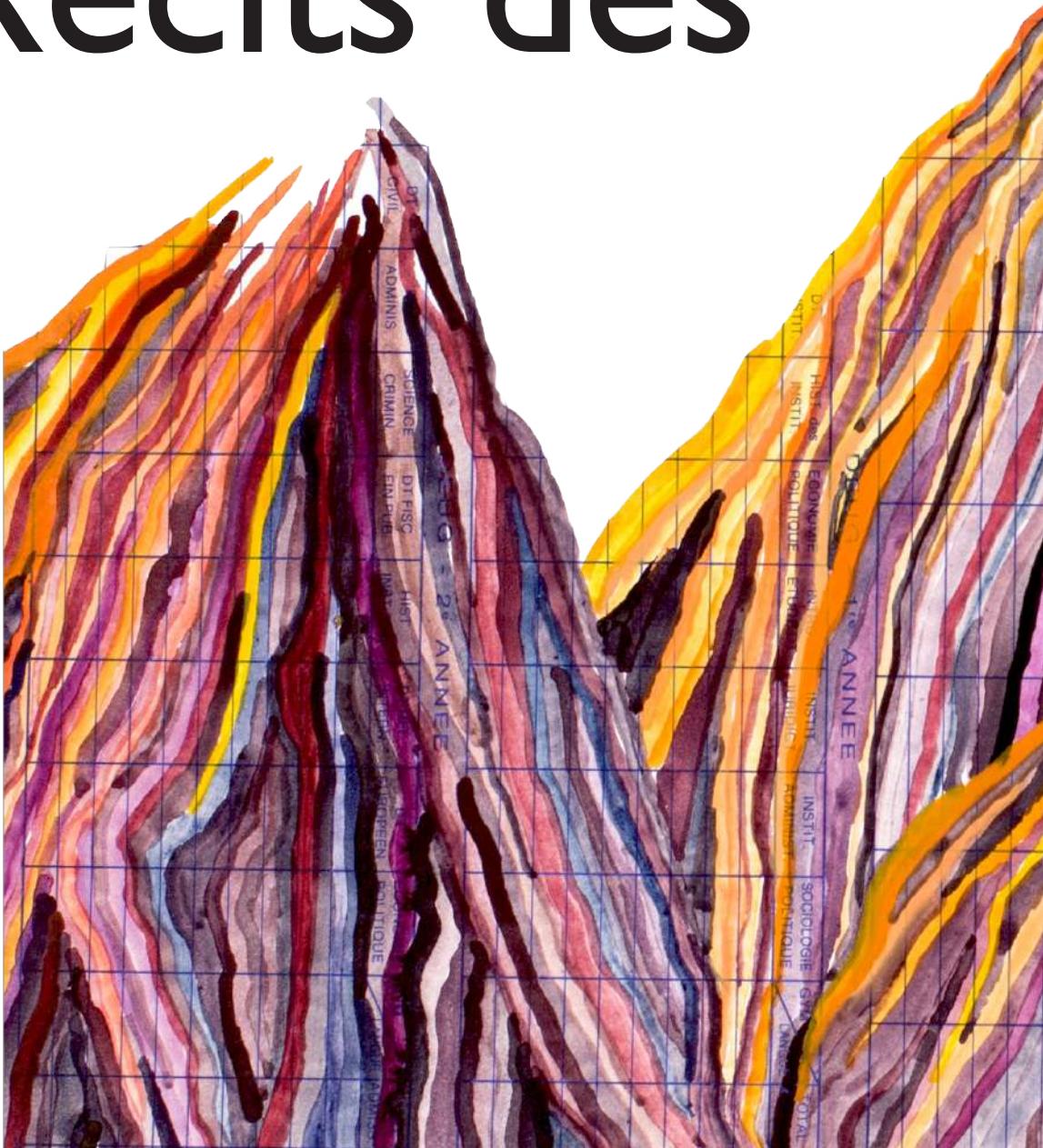
Il y a des points de couleur rouge et des motifs. C'est si mystérieux. On s'enfonce tout au fond de la grotte et là ils/elles dessinent et inscrivent dans la pierre, dans l'utérus même de leur mère la terre, au plus profond de ses entrailles ils/elles dessinent des animaux, leurs frères et sœurs ? Leur gibier ? Leur histoire. C'est si frustrant, mon dieu, si frustrant de ne pas comprendre, de ne pas savoir

Les 24 mille ans qui nous séparent sont insupportablement silencieux. Que faisaient-elles dans cette grotte, dans les grottes, quelles étaient leurs histoires, leur rêves, leur mythologie, leur organisation sociale ? Tous ces mystère s'accumulent entre ces murs et il est impossible de faire disparaître les 24 mille ans qui nous séparent ! Est ce un message pour les autres tribus, pour dieu, pour les dieux, une déesse pour les déesses, pour la terre, pour soi-même, pour une amie, un ami, pour les chevaux ou les abeilles ou l'ensemble de la vie. Impossible de savoir. Il faut toute suite arrêter de se prendre la tête parce que personne n'a la réponse et même si on peut se convaincre que c'était ainsi ou autrement jamais personne, jamais un humain préhistorique ne viendra nous le confirmer. Cela est une marque pour les autres, cela un cadeau de Ubou à Ira parce qu'il l'aime et qu'elle porte en ces entrailles comme la terre mère un nouvel humain, alors il peint pour lui raconte l'histoire de leur éternité. Ou peut être qu'elle ne l'aime pas mais lui il l'aime alors il dessine sur les parois des œuvres pour elle, des fresques pour elle, il grave pour sa dulcinée toute la cavité.

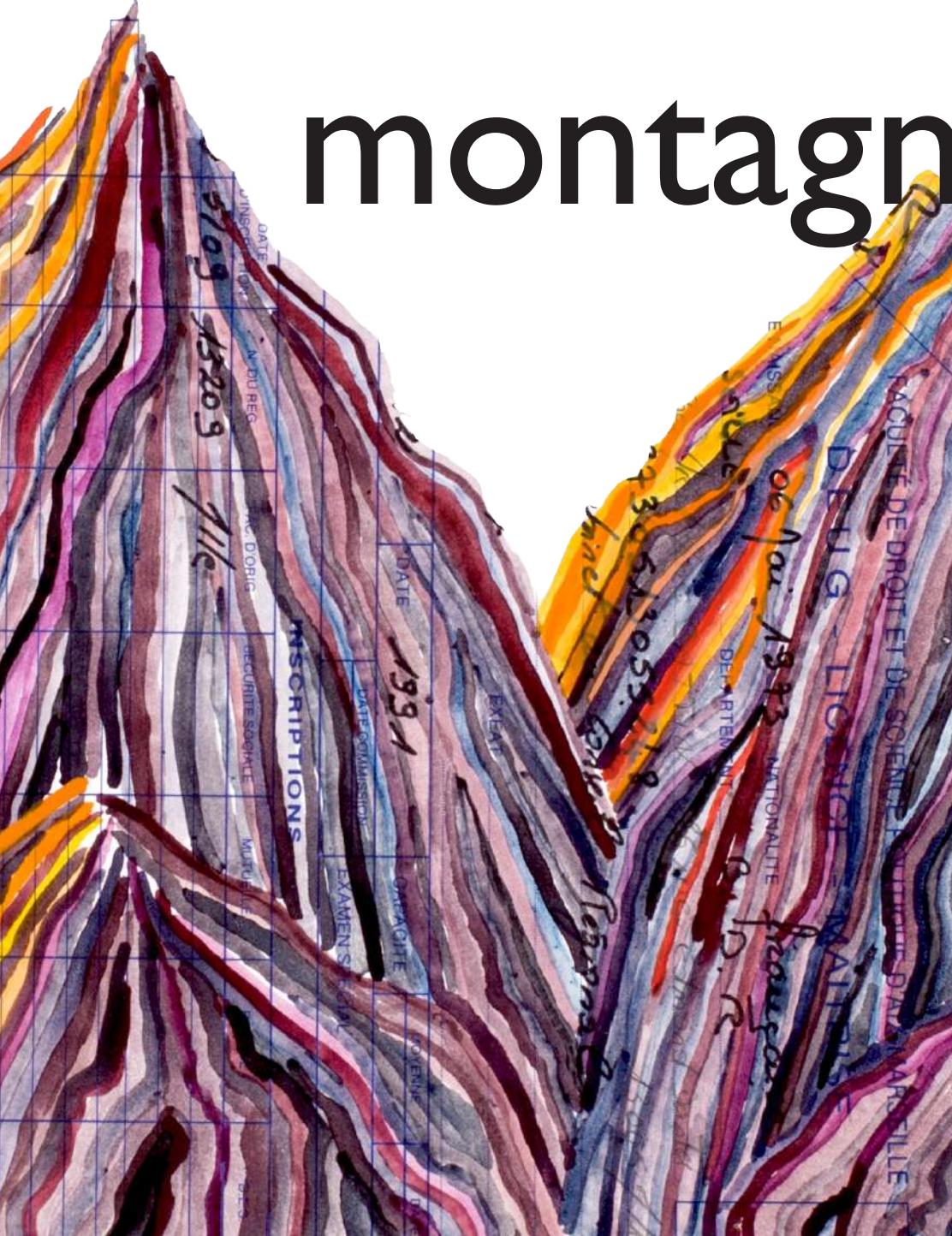
Les 24 mille ans qui me séparent de Ubou et Ira portent tant de récits qu'il m'est impossible de retrouver. De comprendre et de faire mienne leur réalité, je suis pétrie de leurs mythes mais transformés par les milliers d'années qui se sont écoulées. Nous ne pouvons que difficilement nous mettre à leur place pourtant iels sont nous. Les premières des nôtres avec les mêmes capacités sensorielles, sociales, culturelles, iels sont nous et nous sommes eux, eux avec un monde bien plus complexe mais on s'aime, on se jalousé, on a faim, on a peur et on rit comme eux, iels se racontaient des histoires et fabriquaient des objets comme nous et comme eux nous avons besoin de réponses aux mystères que nos prédécesseurs nous ont laissées quelle était la maraude des Humaines préhistoriques, quelle était leur explication pour cette énigme qu'est la vie ?



Récits des



montagnes





GARGAS



Création

Les forces tectoniques qui font sortir du sol et des mers des montagnes poussent les roches les unes contre les autres. Les nuages voient apparaître sur leur passage les caprices des couches inférieures. Poussant toujours plus haut les sommets envahissent le ciel Les montagnes se dressent au-dessus des plaines plus hautes que tout ce qu'on avait jamais vu

L'eau du ciel suinte
remonte les boyaux souterrains
et déborde
la roche se fissure de sa puissance.

Alors qu'au plafond des matrices du Tartare temps après temps elle produit inlassablement les œuvres d'art d'une exposition millénaire. L'eau s'immisce partout, perce et fracture s'exhibe, travaillant sous les champs Élysées des galeries pour les esprits qui vivront, la vie n'existe pas encore mais les Enfers...

Sous le plancher des mammifères existe un monde du silence... stable et immuable.

Il faut descendre au centre de la Terre, sous la surface du sol qui penche. Parfois un éboulis traverse le temps lent de la montagne et perturbant l'immensité du calme il comble un creux sur la face des géantes bloquant les passages vers le centre de la Terre.

Ouvrant des brèches sur le néant.

Au plafond du Tartare
des gouttelettes
temps après temps
inlassablement
creusent le purgatoire
sous les pentes qui déjà verdoyaient
des animaux s'installent.

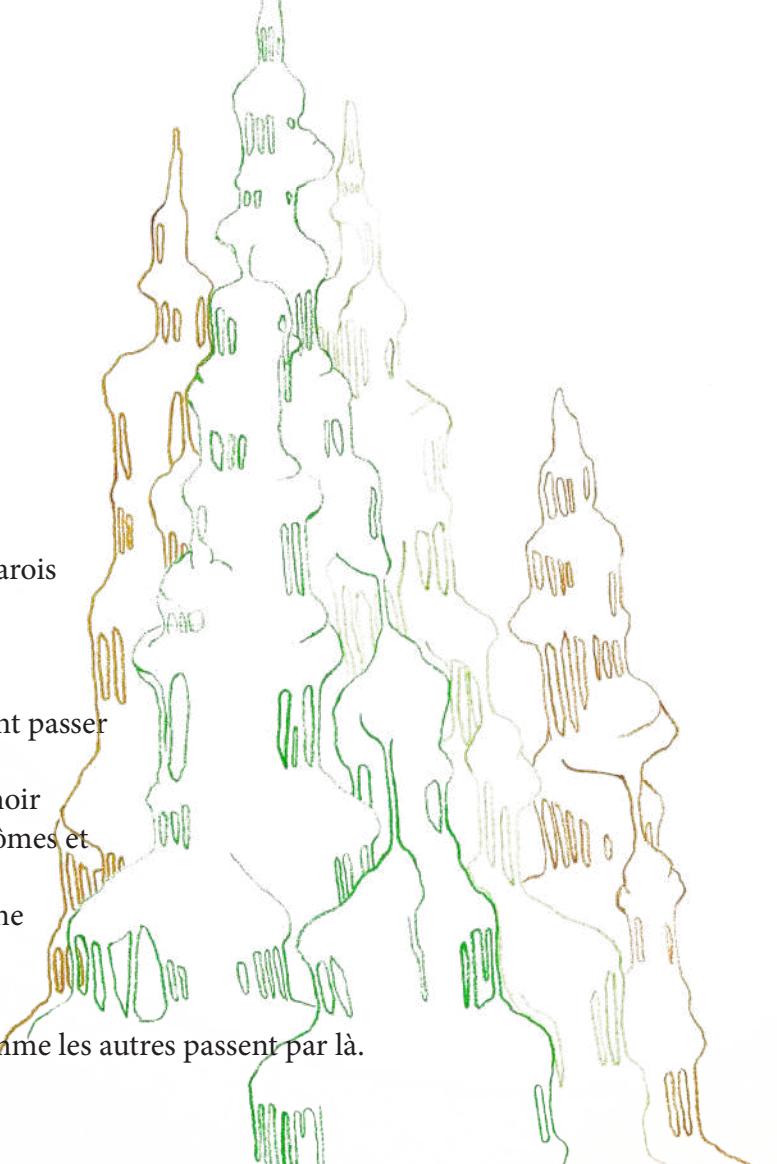
Aux pieds des montagnes dans les premiers creux de la muraille, au croisement des racines et du tronc l'eau compose le décor où leurs âmes bientôt finiront. Inadaptées sous le sol, peu de vies vivent en enfer. Des êtres y passent parfois activant autour d'eux l'air des grottes

produisant du mouvement,
du remous sur la scène.
Des animaux sont passés là,
visiteurs éphémères du spectacle
du roi des Enfers.

Ombres discrètes qui grimpent les parois
de l'exposition
cambriseurs en infraction dans les
installations extra-humaines
l'existence minérale regarde lentement passer
les animaux qui s'égarent ici.
Insectes minuscules perdus dans le noir
ours des contes et des légendes, fantômes et
divinités anciennes
la pierre tremble à un rythme qu'ils ne
peuvent percevoir.

Les humains comme les autres passent par là.

En certains endroits
quelque chose sur la pierre
quelque chose dans le dessin de l'éternité
attire leurs regards et bientôt leurs pas.



Hadès observe silencieux les êtres bipèdes qui
jouent les araignées
sur ces statues titaniques
produisant tels des vers de terre de nouveaux
parcours sous la couche d'où ils viennent.
Cachés aux Enfers, qui regarde la poussière ?

Sous la terre

Il existe des gens qui
rampent vers les tréfonds
des Enfers
passent leur vie sous
terre

Hadès garde toujours
l'œil sur ces fripons

qui envahissent les formations
qui s'immiscent jusqu'en son royaume
encore bien vivants
c'est parfaitement indécent.

C'est toujours une histoire de météo
et du niveau de l'eau
pour arpenter un fossé
créé par les divinités
qui n'aurait pas encore été
visité
que personne n'aurait foulé,
qui serait resté indompté,
inviolé, depuis la création
il existe sous la terre de
ces régions.

Alors ils arpencent les boyaux
poussent ici quelques pierres
et explorent l'atmosphère
visiteurs furtifs des temps géologiques

Ombre discrète qui grimpe les parois de
l'exposition.
Cambrioleuse en infraction dans les instal-
lations.
L'existence minérale regarde lentement pas-
ser les animaux qui s'aventurent ici.
Insectes minuscules perdus dans le noir
ours des contes et des légendes, fantômes et
divinités anciennes
profanateur de grottes et de cavités
le vivant manque de s'y faire tuer.

Hadès observe silencieux
les êtres bipèdes qui jouent les araignées sur
ces statues démesurées.
Produisant tels des vers de terre
de nouveaux parcours
sous la couche d'où ils viennent.
Cachés aux Enfers,
qui regarda donc la poussière ?

Sous la terre un monde parallèle
étrangement relié ;
on pourrait déraper
et tomber nez-à-nez avec les traces des anciens
ou est-ce peut être juste nos traces de ce matin
on perd la notion de temps
le sol n'est plus en dessous de nous mais sur le côté
une bifurcation nous entraîne par un passage dissimulé
au cœur de l'église perdue
qui y aurait cru
ce lieu qui est redevenu un sanctuaire
ne supportant plus ni le vivant, ni la lumière, ni
même l'air,
ni les infractions des ombres qui de tout temps
cherchent dans la peau de la terre des passages
passionnées par les cailloux peu leur importe
d'être au cœur du Shéol ou du paradis
mais c'est tout aussi excitant qu'il y a trois
cents ans
de trouver sous la terre
où rien ne vit
des traces amies.

Armé de cordes,
l'un des animaux du monde
descend dans le centre de la Terre
pourquoi rester à la surface
quand il existe des couches sous lesquelles
se glisser ?

Il faut déjà beaucoup de temps.

Il faut la lumière
car dans les ténèbres
inadaptées créatures

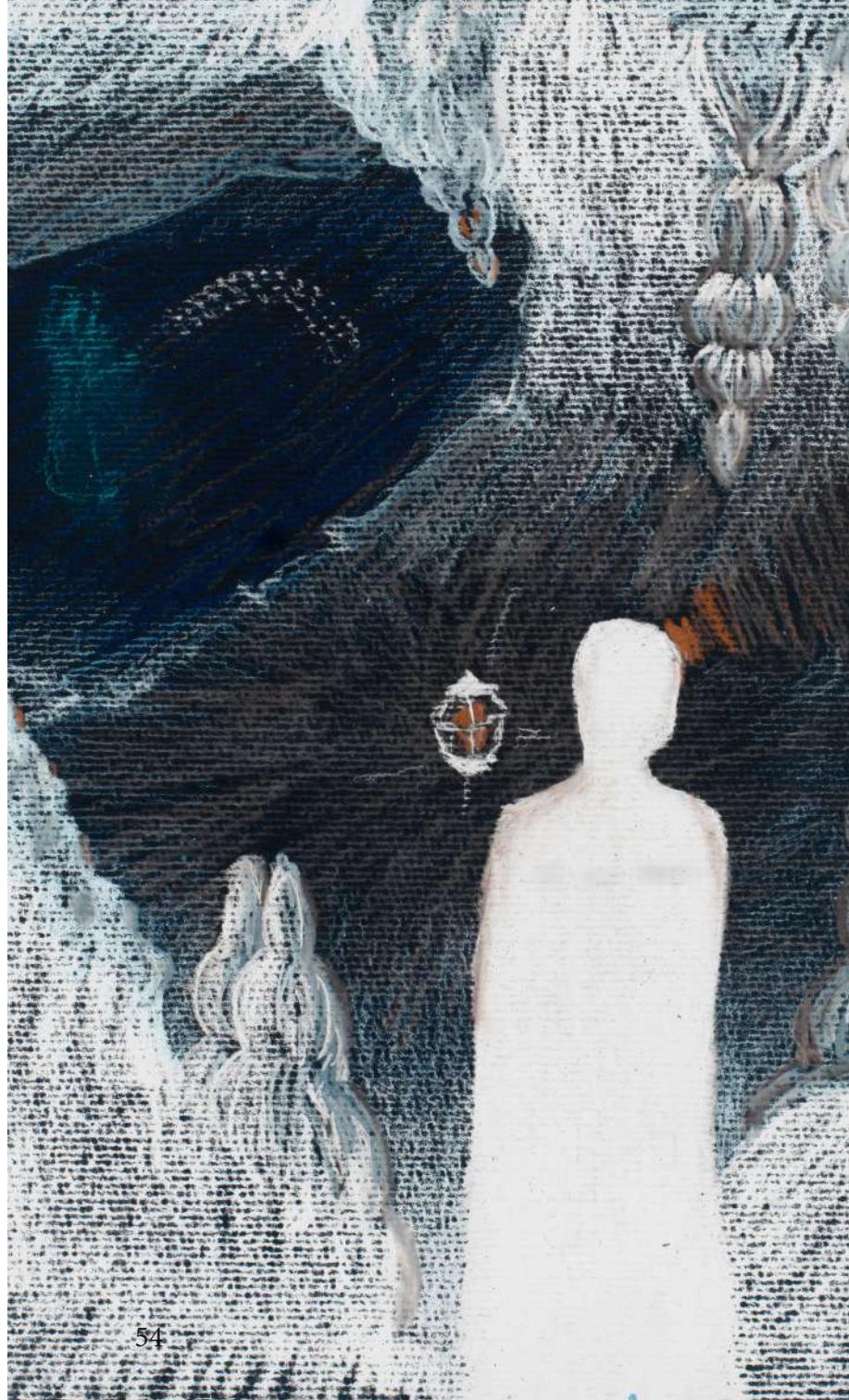
Il faut une intention première,
attiré par le noir
comme les papillons par la lumière.
Il faut descendre au centre de la Terre,
sous la surface du sol qui penche.

Il s'approche entre les concrétiions
les sculptures en cours d'élaboration
émettent un léger bruit,
Il entend les cliquetis des installations.

Il lève bien haut sa lampe pour voir
des merveilles chuchote-t-il
avant de crier au cœur de la montagne.

La lanterne éclaire des merveilles
mais plus que cela

les coeurs battent à l'unisson
plus un mot ne peut sortir
il ne reste que le bonheur et le plaisir
restons là un long moment

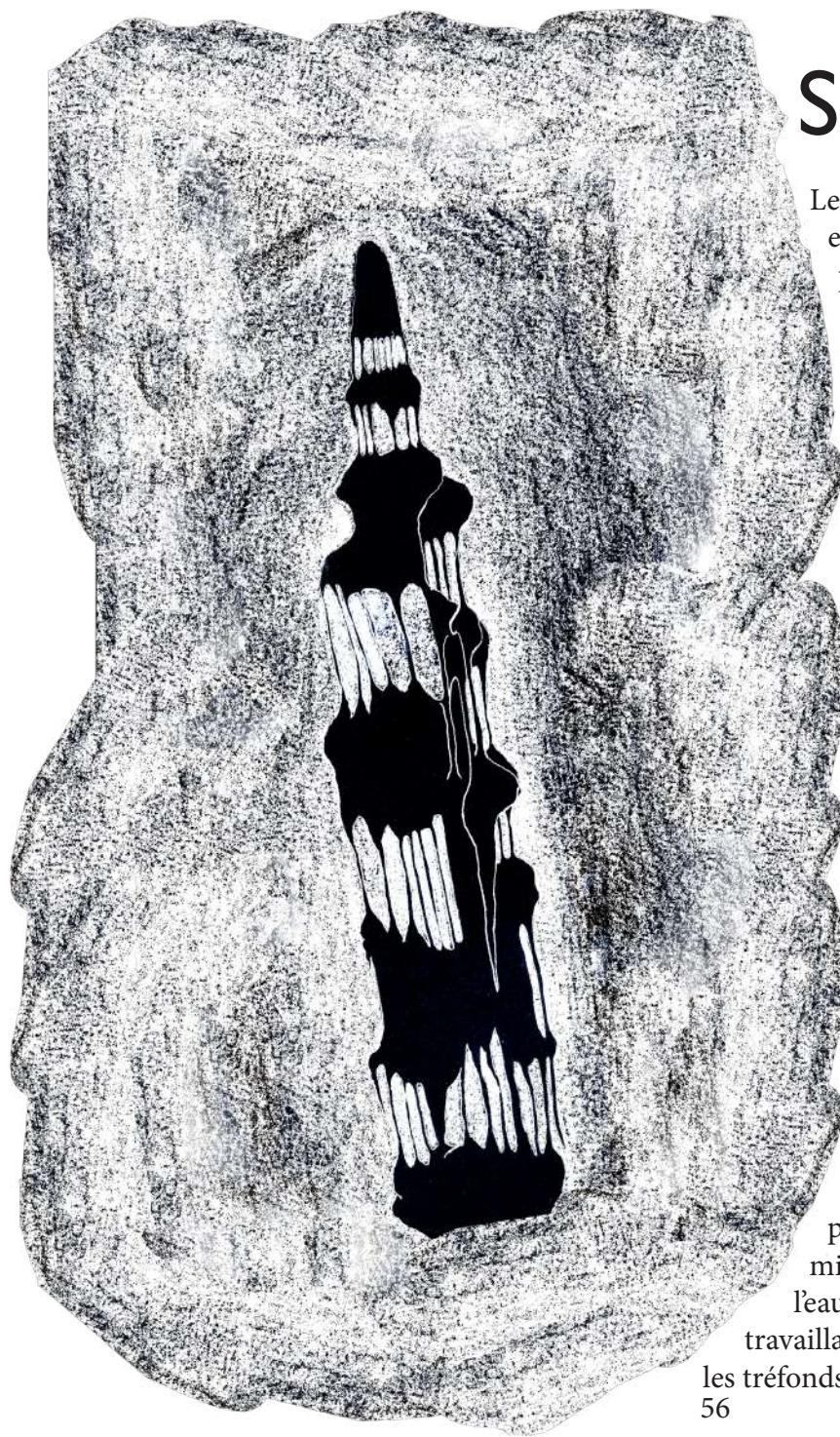




À contempler
ces vingt-quatre
mille ans

qui sans un bruit se
sont écoulés
sous le sol qui
penche

Sculpture d'eau



Les forces tectoniques qui font sortir du sol
et des mers des montagnes

poussent les roches les unes contre les
autres

les nuages voient apparaître sur leur passage
les caprices du sous-sol.

Poussant toujours plus haut
les sommets envahissent le ciel.

La Terre s'étire finissant son œuvre
les montagnes se dressent au-dessus des
plaines,

dans un sursaut elle fait frémir l'ensemble
du tableau.

Les roches qui se croyaient légères comme
de l'air dévalent les pentes
fracassant le corps granitique du musée de
la déesse qui s'assoupit.

L'eau du ciel suinte creusant le sol penché
elle se répand sur la montagne
s'immisce sous la peau de la Terre, remonte
dans les boyaux du monde et déborde à la
surface
la roche se fissure de sa puissance.

Il ne reste que le temps pour façonner la
cathédrale de la Terre
des gouttelettes temps après temps
produisent les œuvres d'art de l'exposition
millénaire, inlassablement

l'eau est le pinceau qui sculpte la montagne
travaillant jusque dans sa chair
les tréfonds d'un réseau minéral.

Pour les êtres qui ne sont ni de peau
ni de lumière
sous les pentes qui déjà verdoyaient
Gaïa regarde une goutte devenir
invariablement
l'empreinte d'une racine
venue chercher l'humidité du monde
souterrain.

Aux pieds des montagnes
dans les premiers creux des géantes,
au croisement des racines et du tronc,
des animaux s'installent.

C'est une performance de la Terre
en mouvement
des êtres y passent parfois activant autour
d'eux l'air des grottes
produisant du mouvement,
du remous dans l'installation.
Mais si furtivement,
dans le dixième d'un instant,
des hommes sont passés là,
visiteurs éphémères du spectacle de Gaïa.
Ils laissent pour la déesse des offrandes dans
la pierre.

En certains endroits quelque chose sur les
cailloux...

Ils n'ont pas de mot pour cela.
Nous sommes aux débuts des temps.

Mais peut-être est-ce la pluie ?

Le parapluie végétal du monde
n'est qu'une illusion
et il pleut toujours sur la tête
d'un être
qui ne le désire pas.

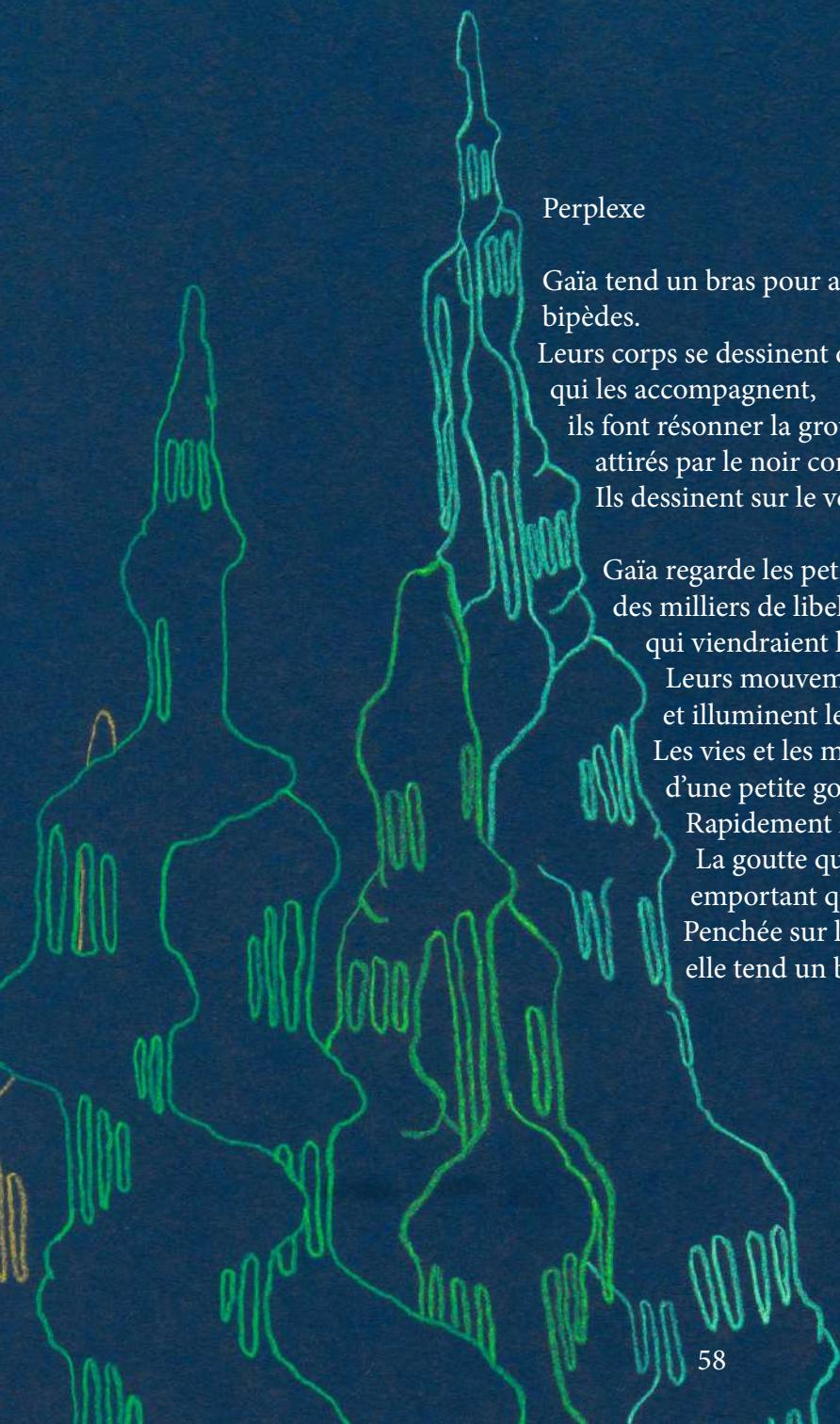
La pluie épouse les murs de la
caverne.

Sous la montagne des piscines
se forment par strate,
Aqualand existait déjà
depuis la nuit des temps

Alors la vie peuple les grottes.
Leurs mouvements sont rapides,
viennent, repartent,
toutes sortes d'êtres se pressent
dans les bras de la cavité
l'existence minérale
regarde lentement passer
les animaux qui se perdent
dans ses dédales.

Insectes minuscules perdus
dans le noir, ours des contes et des
légendes, fantômes et divinités
anciennes...

La pierre tremble à un rythme
qu'ils ne peuvent percevoir



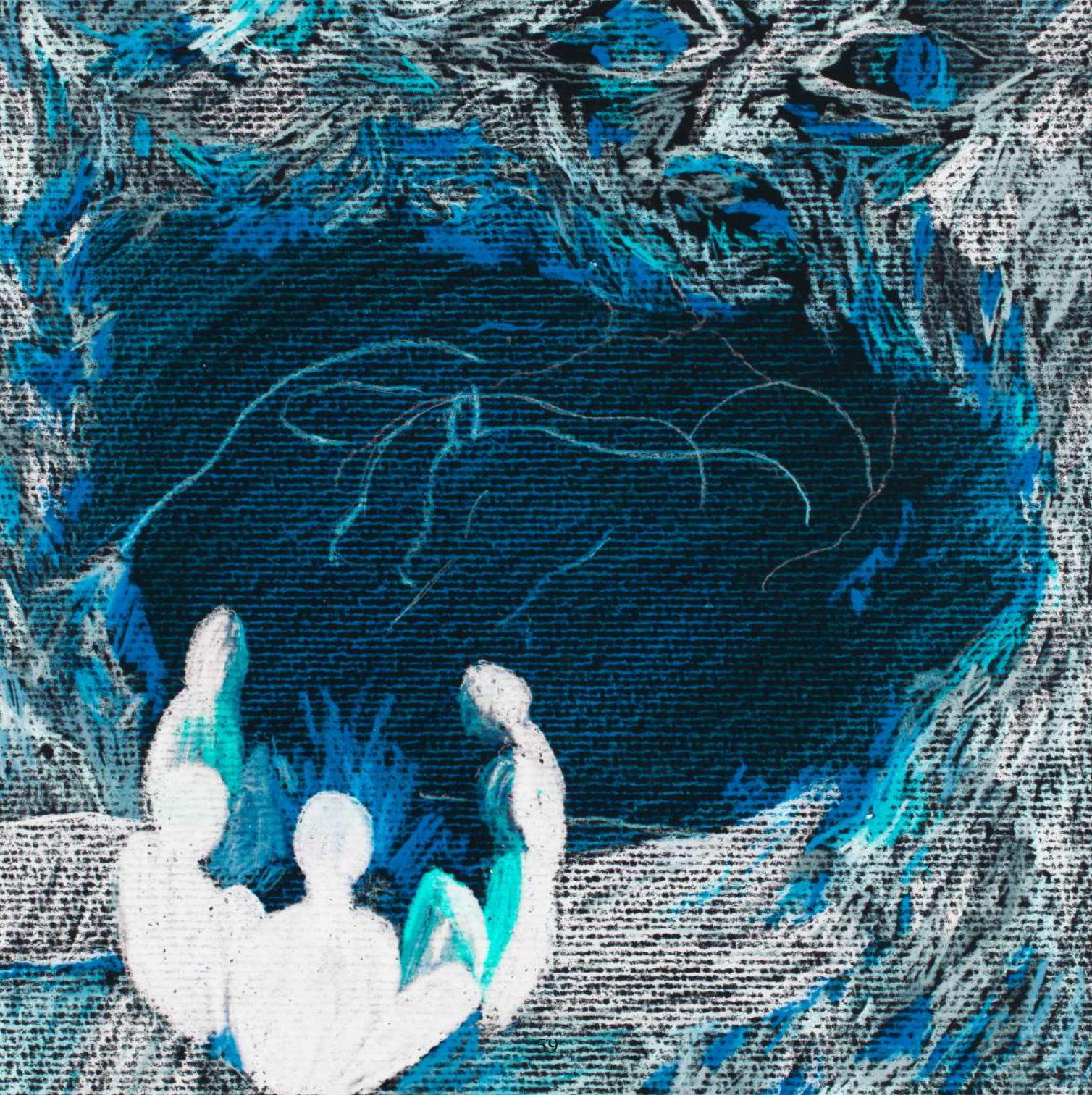
Perplexe

Gaïa tend un bras pour attraper un de ces petits êtres bipèdes.

Leurs corps se dessinent dans le vide des lumières qui les accompagnent,
ils font résonner la grotte de bruits inconnus
attirés par le noir comme les papillons par la lumière.
Ils dessinent sur le ventre de la Terre.

Gaïa regarde les petits points brillants
des milliers de libellules lumineuses
qui viendraient la saluer.

Leurs mouvements forment une galaxie
et illuminent les œuvres d'art.
Les vies et les morts passent dans le temps
d'une petite goutte de sédiment.
Rapidement les sculptures poussent.
La goutte qui éternellement tombe
emportant quelques particules dans sa chute.
Penchée sur les étoiles qui transpercent la salle
elle tend un bras.





Interaction

Il faut un récit

cet endroit mérite un récit
il faut raconter aux enfants, aux autres,
pourquoi on revient, pourquoi c'est un bon
endroit, pourquoi ici.

Une vie et les récits qui l'accompagnent
le compteur, le raconteur, le lieur
la conteuse, la raconteuse, la lieuse

Voilà le lieu de la naissance du monde
suivez les traces sur les arbres et les pierres
suivant les cours d'eau
à l'entrée de la montagne
l'utérus du monde est là.

Depuis ce qu'ils appellent la nuit des temps
ils viennent ici. Le récit a grossi,
c'est une légende du début des temps
partagée par beaucoup.

Ils ont investi les sculptures de couleurs
et d'encens

peint la paroi du vagin du monde
signalant à tous que c'est ici.

Ici que l'on naît

ici que l'on inscrit sur les parois
les mains de ceux qui sont nés là
quand ils ont grandi
ils sont les enfants de Gaïa
du début des temps
de la grotte du monde.

Frères et sœurs des autres espèces
héritiers de la chair des grottes,
il y a des gestes, des prières, un rituel
c'est sérieux, c'est précieux.

L'humain serait-il sorti d'une grotte ?

On ne sait plus pourquoi
c'était il y a si longtemps
mais
mais

il y a une vulve géante dans la grotte
une vulve peinte en rouge
entièrement peinte en rouge.

Peut-être la naissance du monde,
de l'humanité, de l'espèce tout entière.
Ça ne peut être que là,
où l'humain est sorti du ventre de la terre
et a fait son apparition au monde
nous voilà habitant les grottes,
enfants des grottes,
elles sont nos matrices, nos maisons.

La terre tremble
la terre se referme sur ses sculptures de pierre
sur le ventre de la Terre, sur l'utérus du monde.
Les récits meurent dans l'instant et avec eux les
lumières.

La légende s'effondre avec la grotte et devient un
mythe.

Souffle de tristesse
plus rien ne prend vie
engloutis les petits animaux
qui illuminaien ces œuvres d'eau
plus aucun esprit
ne pense par ici.

Stable et immuable.

Gaïa regarde une goutte devenir inlassablement
l'emprise d'une racine
venue chercher l'humidité du monde souterrain.
Temps après temps.
Aux pieds des montagnes dans les premiers
creux des géantes,
au croisement des racines et du tronc
le temps passe.

Le monde minéral oublié à jamais se tourne vers
le ciel.
Sur ses pentes les êtres éphémères ont envahi la
montagne.
Ils grimpent sur les sommets
passent les cols
la vie partout reprend.

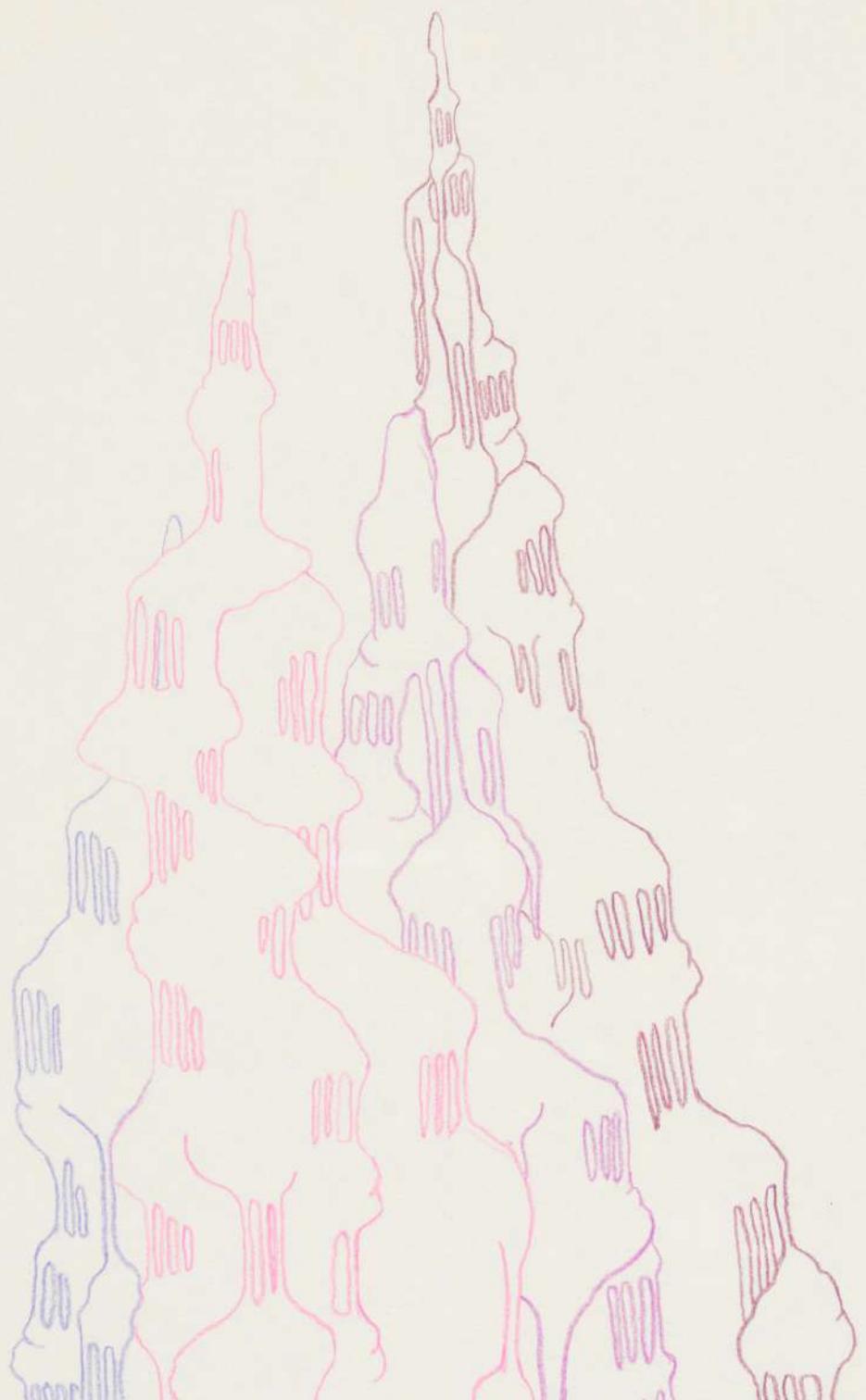
Juste au-dessus des enfers les humaines
ont construit d'immenses domaines.
Il y a des seigneuries, des rois, des reines,
l'humanité construit et investit la plaine

mais caché au centre de la Terre
le temps façonne une œuvre monumentale
travaillant l'air, faisant sortir du sol
le message de l'eau et de la roche

Gaïa regarde sans fin
l'emprise d'une racine
dans l'humidité du monde souterrain.







| 587

Il se dit dans le pays qu'une grotte a été ouverte par un ours
loin dans la montagne, il faut monter à l'ouest de Saint-Bertrand.

Il se dit qu'un groupe de bergers a vu dans la montagne un trou.

Armés de cordes, ils descendent dans le centre de la Terre
pourquoi rester à la surface quand il existe des couches sous lesquelles se glisser ?

Pars donc dans les nuages, joue aux anges puis aux démons
mais ne reviens jamais sur Terre
le sol ici est plat, les oiseaux eux n'y restent pas
on s'englue dans la vase ici
alors descendre sous la masse,
s'envoler au-dessus
rester perché avec les nuages
regarder les oiseaux comme des égaux
ou le roi des Enfers
Ne reviens jamais sur Terre.

On croise ici des âmes qui y vivèrent
il ne reste que des traces de leur passage
les doigts dans la glaise de la Terre
le rouge qui semble indiquer comme un message

mais est-ce un avertissement ?

Ours sur votre gauche ?

Là une lourde porte de métal encastrée dans la paroi
sur notre trajet les lumières s'allument
l'écho lointain d'autres visiteurs
se répercute sur les membranes
de l'organe qui créa la vie

On voudrait juste pouvoir mettre notre main dans la leur
elle est si proche, juste là de l'autre côté de la barrière
il y a vingt-quatre mille ans.

Il s'approche dans le noir entre les concrétions.

Les sculptures en cours d'élaboration émettent un léger bruit,
goutte après goutte la musique millénaire de Gaïa réapparaît.

Il entend les cliquetis des installations.
Il lève bien haut sa lampe pour voir des merveilles chuchote-t-il
avant de crier au cœur de la montagne.
La lanterne éclaire des merveilles mais plus que cela

Gaïa lève un œil par-dessus les amas de sédiment
mais l'ombre du petit être a déjà disparu
reste attentive ils vont peut-être revenir.

Comme les autres il a inscrit dans la matrice



du monde la preuve qu'il a été là.
La pierre silencieuse enregistre le message.

On voudrait juste pouvoir mettre notre main
dans la leur
elle est si proche, juste là de l'autre côté de la
barrière
mais juste un instant je voudrais être il y a
vingt-quatre mille ans.

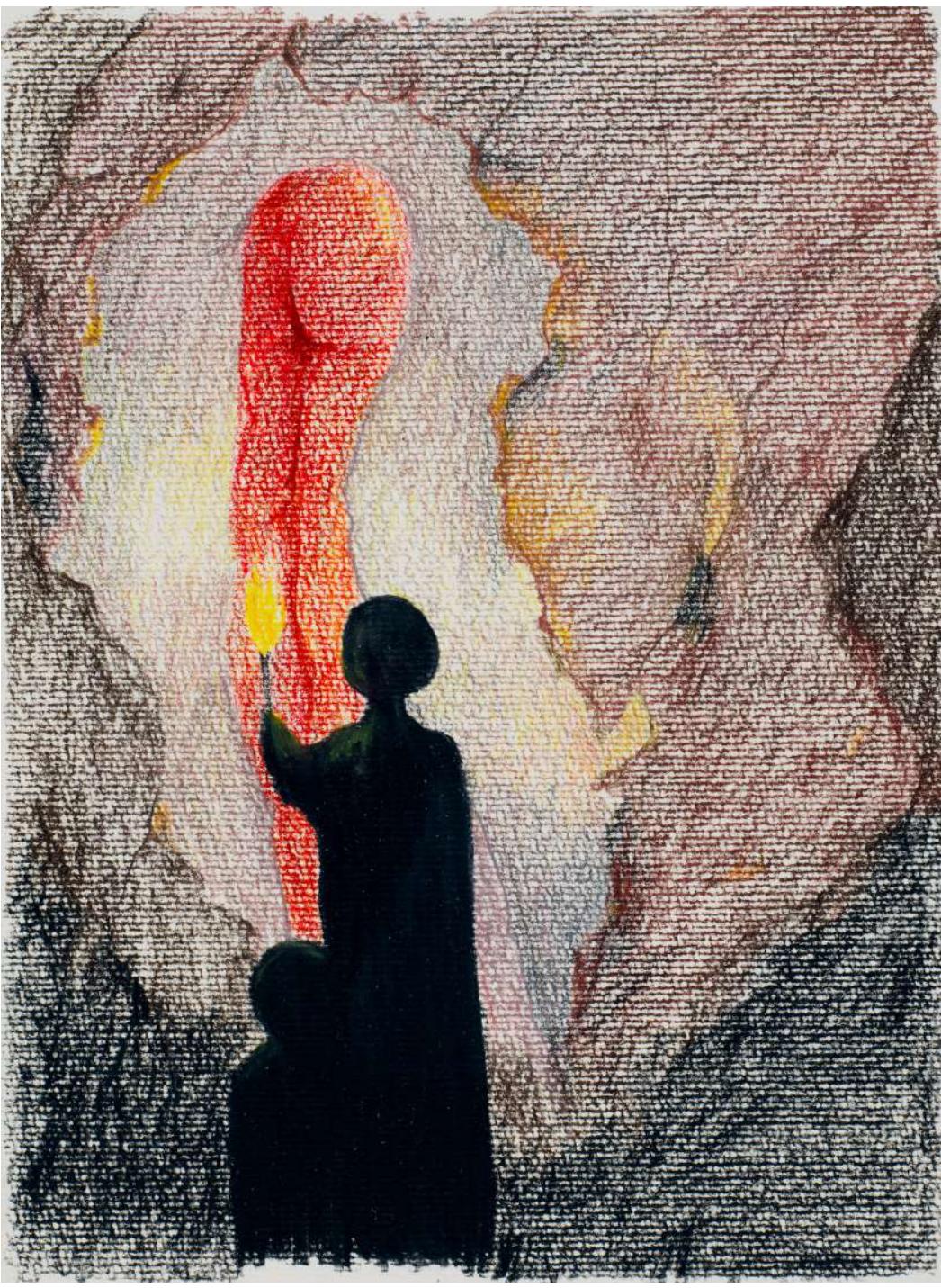
Il voit dans le noir une main
une main sortie du silence du néant et du
temps
il s'approche prudemment
mais
trébuché et tombe de tout son buste
il se relève il ne peut s'arrêter
les mains dans l'obscurité
l'ont attrapé.

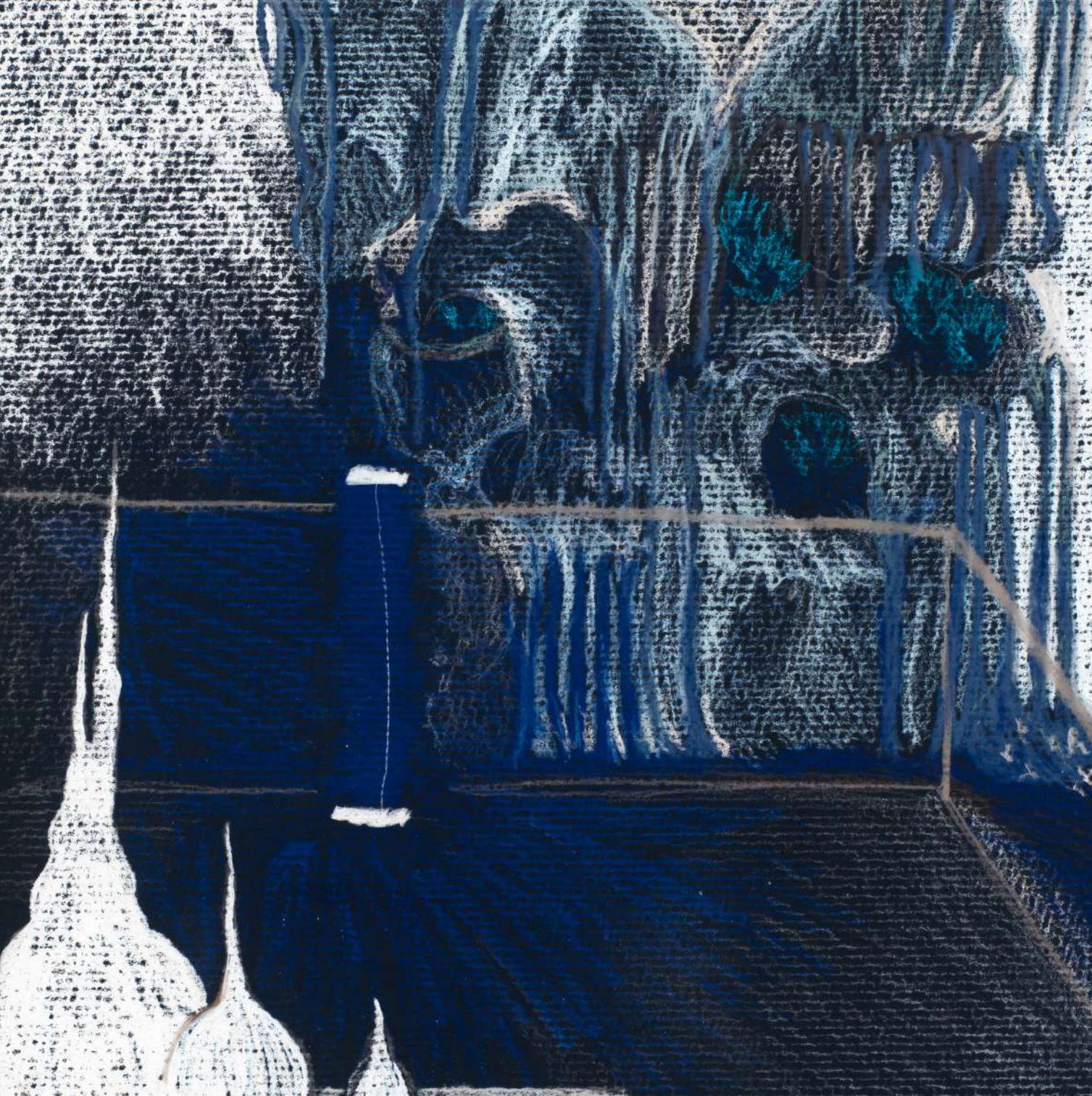
Il se colle à la paroi
met sa main dans la leur
bousille la scène de crime
et hurle de bonheur.
Il avance dans la nuit
éclairant comme auparavant la galerie
qui n'a que peu évolué.

Ne surtout pas bouger

Au plus profond de l'installation
comme les autres il inscrit son nom.







Visites

Il y a la tour Eiffel
l'homme couché
les piscines naturelles
là, une forme phallique
les concrétions typiques.

Et bien-sûr les traces des ancêtres
il a convaincu les entrepreneurs
dynamité les six mètres d'argile
l'air circule librement entre les cavités
Gaïa a été réveillée par le bruit
elle regarde le trou.
Perplexe

Les êtres éphémères se pressent dans la grotte
les particules qui s'échappent de leur vie
imposent aux installations de nouvelles
modifications
comme sur Terre on a modifié l'atmosphère
les dessins s'effacent des façades
les traces des premiers des nôtres
moisissent, l'écosystème du dehors
a pénétré la grotte
l'air pollué par le vivant
est suintant

Le roi des Enfers se réjouit de ce qu'il pourra
leur faire.
Les insectes de la surface
inventent de nouvelles entrées
pour les ténèbres.





Les traces vont disparaître
les graffitis se multiplient
les êtres éphémères prennent des décisions.
Gaïa regarde les soleils qui éclairent ses
œuvres,
furtivement elle voit clignoter des corps
imprimés sur les lumières.

Bercée par les mots
car plus que jamais les lumières chantent
elle entend les échos des récits nouveaux

« quand j'avais treize ans on était payés par
les visiteurs, il fallait être bon ! »
et son rire résonne dans la grotte
« cette grotte c'est toute ma vie depuis ce
temps-là, j'ai même un ancêtre
qui a inscrit son nom dans un coin
de tagueur à guide j'aime me dire que c'est
une belle évolution ».

« à force de traîner dans la grotte on en voit
partout moi j'ai un endroit où je pense que
c'est eux... »

et Nicolas est d'accord avec moi, mais il faut
faire venir des experts qui ne connaissent
pas intimement cet endroit comme moi,
comme nous on la connaît. »

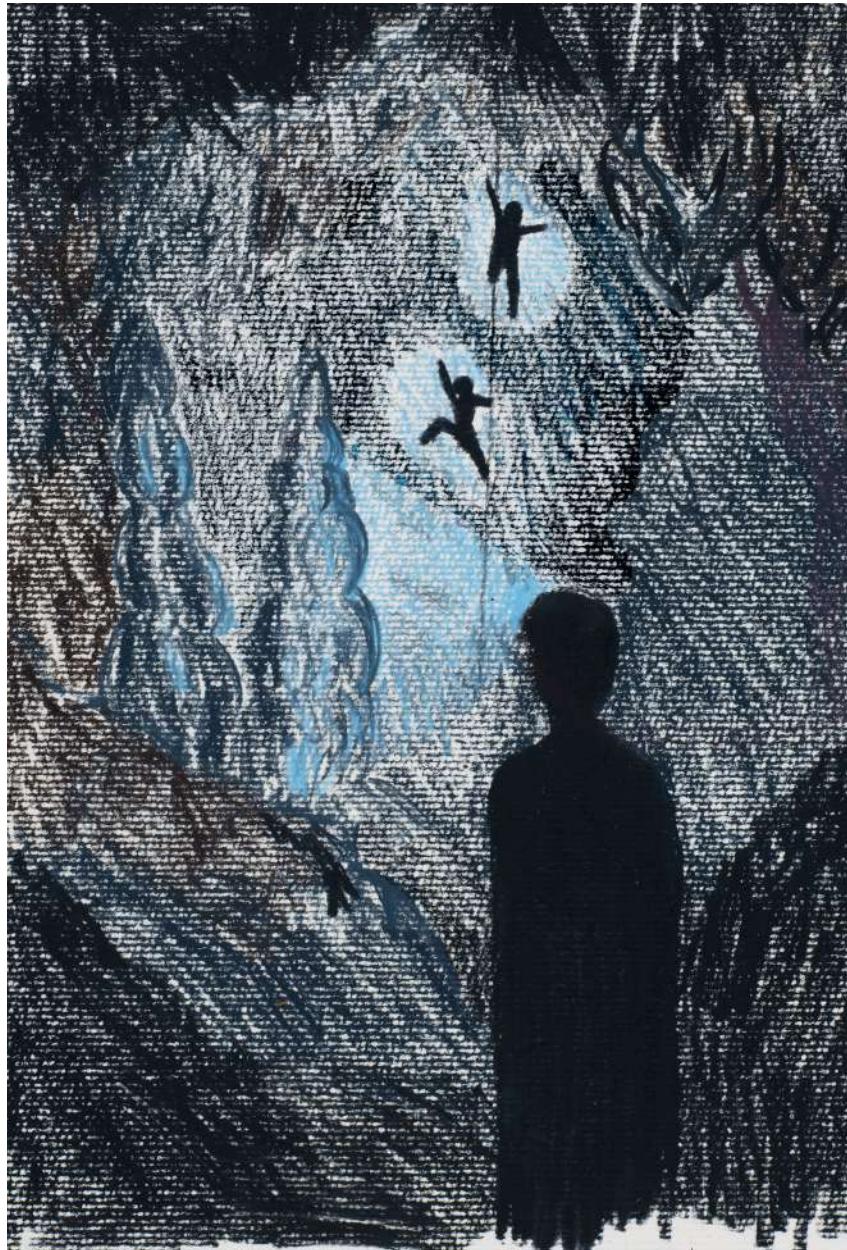
Le plafond est au niveau de nos têtes
juste là on pourrait le toucher,
bien-sûr je n'ose pas
pour ne pas libérer trop de particules
dans la grotte on descend.

Gaïa avait pensé le parcours dans l'autre
sens
mais elle n'ose plus intervenir.

Au centre de l'immense cavité
une cathédrale
ornée de mains mal doigtées
elles se tendent vers nous, elles racontent
un récit qu'elle seule connaît encore.
Nos cerveaux ne peuvent résoudre
ce mystère
des animaux et des mains dans la pierre.

Comme attiré par cette couleur
qui tranche dans la roche et active le cœur.
C'est privilégié de vadrouiller
entre le présent et le passé
de chercher dans leurs peintures rupestres
ce qu'il reste et que nous n'avons pas reçu
en héritage
nous avons les restes de leurs forêts
et certaines de leurs techniques,
peut-être même des recettes de cuisine qui
auraient traversé
sans même qu'on l'ait remarqué
toutes les années.
Le mystère reste entier.

Gaïa elle-même oublie quelque peu
elle ferme les yeux et s'endort
alors qu'Alex me ramène
en l'an de grâce 2023.







... mais permet de sentir l'arôme des
matières. La couleur est assez douce mais pas du
tout branche. Les émotions sont au
maximum. L'intérêt majeur
est trop : le bois devient un village
qui dégagerait une atmosphère magique.
Il démontre pour le
public que les bois sont des compagnies et font
partie de notre histoire. Il nous aide à nous rapprocher de nos racines.
Il nous aide à nous rapprocher de nos racines.
Il nous aide à nous rapprocher de nos racines.
Il nous aide à nous rapprocher de nos racines.

l'espèce

feuilles en forme de cœur finement dentelées.

petites feuilles.

... anti-

ts avec globuleux, se disséminant par le vent

eurs des tilleuls sont très mellifères et sont

appréciée. On en fait de bonnes tisanes

... une place d'

semble occuper une place importante dans M

er une place et se situe à côté d'un lavoir. Il

est à faire de l'ombre aux lavandières...

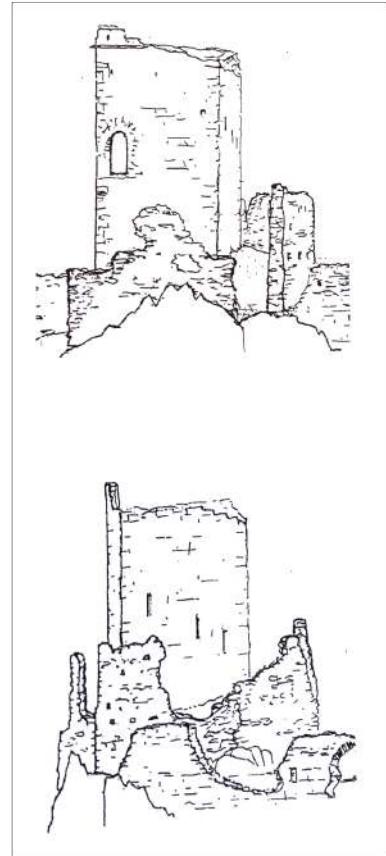
... une place d'

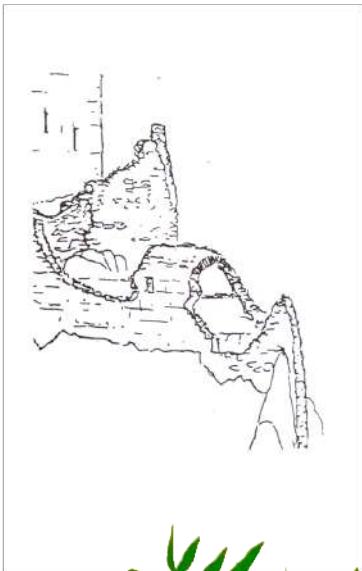
Elle est la méchante, la sorcière cannibale de la vallée : le village lui doit son nom, mais il s'agit d'une autre histoire. Pourtant il existe, inscrit dans la pierre, le récit d'une fée qui veillait sur les gens. L'amour de ces gens pour leur bienfaitrice et son mari laissa dans la roche l'empreinte du couple au pied de la tour maudite, comme pour conjurer le sort que Marguerite, par ses pratiques inhumaines, a lancé sur le village. Accompagnée de ces deux légendaires reines du passé, Juliette ouvre sa porte en haut des marches. Elle enquête sur cette ancienne histoire depuis longtemps déjà. D'un côté une méchante sorcière, digne de Disney, et de l'autre un couple bienfaiteur.

Mais qui est-elle cette Petite Dame qui repose là sous la gouttière ? Quel drame d'ailleurs cette gouttière qui, depuis des centaines d'années, déverse toute l'eau des Pyrénées sur le couple. Ils étaient allongés là pour une éternité, qui se rétrécit d'années en années sous les attaques répétées des éléments. Son chien l'accueille avec joie et sautille à ses pieds, elle allume la bouilloire pour se faire un thé, c'est aujourd'hui qu'elle doit venir, la Nouvelle.

La Nouvelle, elle a emménagé comme ça dans le village, sans venir d'ici, sans avoir le moindre lien avec la terre, c'est bizarre, c'est suspect et ça fait un peu peur. Mais elle semble intéressée. L'accueil pyrénéen, oui toujours, mais la montagne c'est rude, alors on accueille, c'est normal, mais les gens qui débarquent comme ça, pour vivre ici, c'est bizarre.

C'est la maire qui les a mises en contact, car La Nouvelle connaît quelqu'un qui peut l'aider dans son enquête. Alors Juliette attend la Nouvelle. Elle est très ponctuelle, ce qui est un bon point pour elle.





Mais on ne la lui fait pas aussi facilement à Juliette, elle a grandi là, sur les pentes de la montagne, et il faut plus qu'un joli minois pour avoir ses faveurs. Bien plus !

– Bonjour Juliette, je peux vous appeler Juliette ? Moi c'est Lucie. Madame la Maire m'a donné votre contact pour La Petite Dame.

– Oui, la Maire m'a dit que vous pourriez m'aider, vous voulez du thé ?

– Oh oui génial, tout le monde propose toujours du café, mais je n'aime pas ça...

– Ah non j'ai pas de café ! maugréa Juliette, en lui coupant la parole.

– Non ! Non ! Je ne veux pas de café, un thé sera parfait ! Un thé oui !

Juliette avait prévu le coup et, une minute de silence sans trop de gêne plus tard, elle pose sur la table deux tasses de thé et propose à son invitée de la rejoindre autour de la fumée qui s'échappe des mugs brûlants.

– Cette année il a neigé plus que ce à quoi le réchauffement climatique nous avait préparé ! entame Lucie. Le village est magnifique sous la neige, c'est un bonheur, et le château, quelle merveille quand il se recouvre de blanc, vraiment ça me transporte au Moyen Âge direct.

– Oui c'est merveilleux. Moi je ne monte pas là-haut quand c'est l'hiver, beaucoup trop glissant, surtout avec la neige. Cela me rappelle une année...

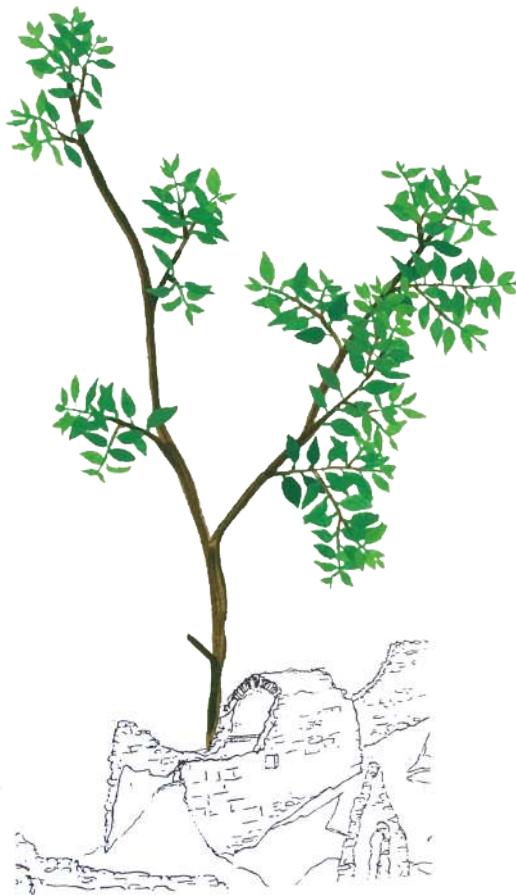
Et sans que Lucie n'ait rien demandé, Juliette lui raconte le château de Bramevaque, la légende de Marguerite, le Tilleul magnifique qui trône au milieu du village, l'église, les fêtes de village dans le temps et maintenant, les fouilles archéologiques du château.

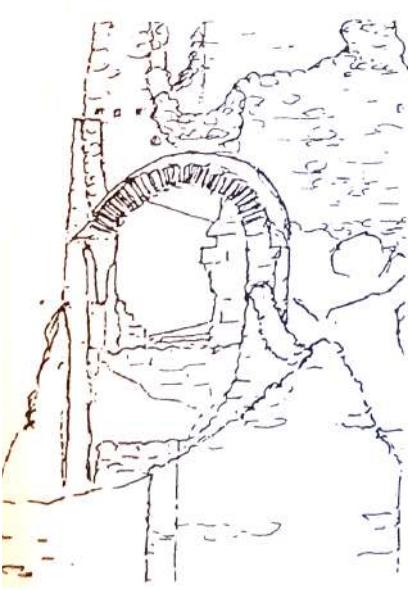
– ... un matin je regarde, ils avaient coupé l'arbre, en haut de la tour, là, tu peux le voir sur les photos...

Juliette a ouvert un gros classeur. À l'intérieur, une quantité de documents et d'archives sur le château et le village. Lucie rigole et s'émerveille devant cette encyclopédie de Bramevaque. Il y a tout, des commentaires d'historiens, des cartes postales vieilles de plusieurs dizaines d'années, voire plus encore, des coupures de journaux, des photos de Juliette, plus jeune mais déjà les cheveux rouge-violet, à côté des jeunes archéologues au pied du château... Un trésor.

– Donc je monte, remontée, ils avaient coupé l'arbre ! J'étais hors de moi et j'ai l'air gentille comme ça, mais si tu m'embêtes, je sors les crocs. Et là, le gars m'explique qu'il va y avoir des fouilles archéologiques sur le château, alors je suis redescendue. J'étais contente. Donc les jeunes du patrimoine sont venus et ils ont commencé les recherches sur le site et là, ils trouvent une marche. Ils étaient excités comme des puces, ils ont déterré tout l'escalier, sans demander la permission des gars du patrimoine. Ils se sont fait engueuler, mais au moins on a l'escalier maintenant. Parce qu'il faut pas déterrer n'importe comment, mais ils avaient bien fait les petits jeunes, ils étaient si adorables. Ils dormaient en tente aux abords du château... Mais on n'a plus l'arbre. On entretient le château et ses abords, collectivement au niveau du village. C'est la maire qui a mis ça en place. Moi je ne monte pas, je fais l'église, c'est suffisant. Mais tu dois être au courant, vu que tu vis avec nous maintenant.

Lucie qui était prise dans les histoires de Juliette, met un petit temps à comprendre qu'elle doit intervenir :





– Oui je sais, j'ai hâte de participer à la journée jardinage autour du château.

– Hmm... c'est bien, acquiesce Juliette.

Le silence s'installe. Lucie profite de cette occasion pour enfin introduire le sujet qui l'amène ici.

– Alors, la Petite Dame ! Madame la Maire m'a dit que vous enquêtez sur la gravure tombale devant la porte de l'église, et je pense que je peux vous aider !

– Oui, c'est un drame. On ne peut rien faire pour dévier la gouttière et elle se déverse sur la tombe de la Petite Dame. C'est un bâtiment du douzième-treizième siècle. Alors ils sont venus, ils ont vu, ils ont dit « l'église date sûrement de la fin du XIIe siècle, début du XIIIe », ils ne peuvent pas se tromper, c'est large. Et les responsables du patrimoine là, ils ont été très clairs sur ça par contre : on ne peut toucher à rien. Du coup, on la perd notre Petite Dame. Elle disparaît et va finir comme son mari, impossible à distinguer sur la roche.

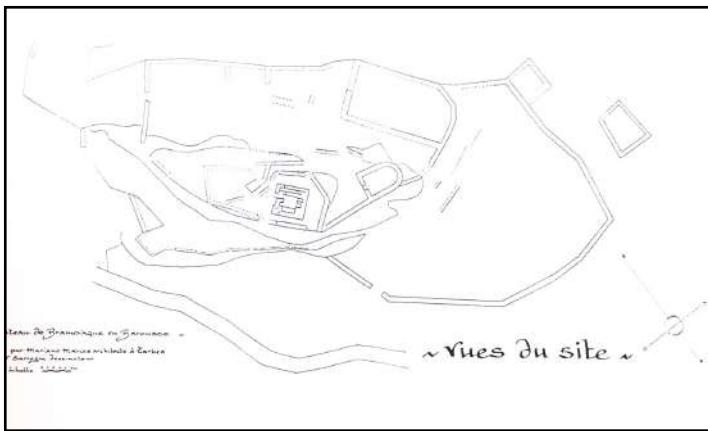
Après cette tirade, elle propose à Lucie d'aller voir la plaque à l'entrée de l'église.

– Oui bien sûr ! Alors pour cette plaque, j'ai mon amie Paloma qui vit à Bize et qui travaille au FabLab Sapiens. Vous voyez ce que c'est le FabLab ?

– Le quoi ? Demande Juliette distraite.

Elle range les tasses, alors que Boris, le Bouvier des Ardennes qui lui sert de compagnon depuis neuf ans maintenant, remue sous la table.

– Le FabLab est un lieu pour faire de l'expérimentation et pour donner accès aux habitants de la région à des équipements techniques et des professionnels qui peuvent les aider et les guider ! Si vous avez un projet, vous allez voir les humains merveilleux qui font ce lieu, et bam, vous faites votre projet ! Et Paloma travaille là-bas, donc...

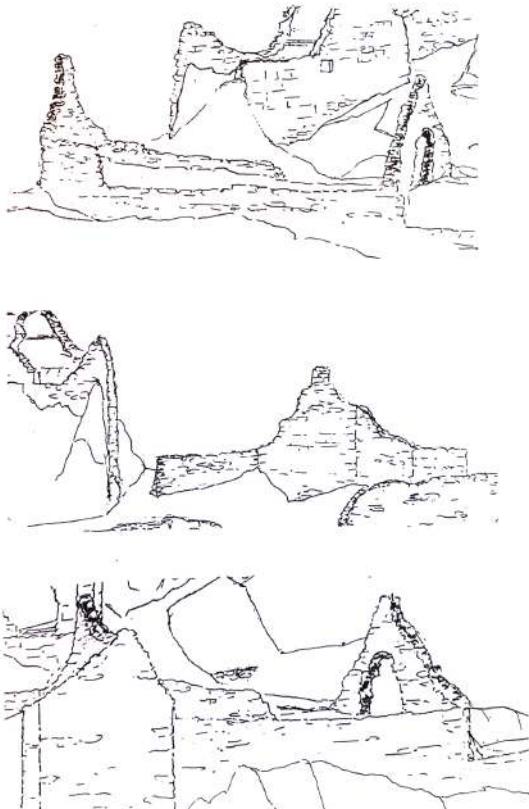


– Mais quel genre de projet. Je n'y connais rien, moi, en ordinateur !

Lucie rigole d'un rire cristallin alors que Juliette s'est arrêtée sur le pas de la porte, les yeux interloqués et quelque peu suspicieux. Elle n'aime pas les ordinateurs et tous ces trucs-là.

– Non. On ne va pas utiliser des nouvelles technologies comme dans les films Juliette, promis, mais Paloma connaît sûrement une technique pour faire ressortir la gravure de la pierre. Je ne lui en ai pas encore parlé. Je voulais voir cela avec vous avant ! Vous êtes un peu la gardienne de ce lieu.

– De l'église ? Oui, je l'aime beaucoup, vous savez que la clef est chez moi, si vous voulez aller à l'église, vous me demandez, je l'ouvre toujours gratuitement pour tout le monde. C'est la maison de Dieu et tous doivent toujours pouvoir y accéder ! Si je ne suis pas là, je laisse les clefs à Olga ma voisine. Et la Maire aussi a les clefs, énonce Juliette en poussant la grille pour entrer dans le jardin entourant l'église .

- 
- Oui je sais ! Alors, voilà la Petite Dame. Oui en effet, on ne voit plus grand-chose, mais tout de même, on la distingue !
 - Quand la lumière est bonne, on la voit clairement. Là ses hanches, ici la main...
 - Oui, je vois.

Les deux femmes restent un moment dans le silence, à contempler ce qu'il reste du couple de bienfaiteurs, demeurant ici depuis si longtemps que les éléments déjà les effacent, la mémoire des humains n'en garde pas plus de trace.

- Il y a des inscriptions au-dessus ! Peut-être que l'on pourrait les lire.
- C'est du latin. Mais on le déchiffre mal. Ma copine qui parle latin, Huguette de Anla, elle dit que ça, là, c'était sûrement « fête de Saint-Martin » et ça, là, « issu de la famille », mais le reste est un mystère. Et elle continue à disparaître. Je lui dis souvent : reste un peu, on te voit plus, comment on va faire si tu disparaîs !
- Tu sais quoi Juliette, on va trouver qui c'est ! Je vais voir Paloma samedi, je vais lui en parler et je te dirai ce qu'elle propose pour essayer de retrouver la Petite Dame. Pour son ami par contre, je crois que c'est trop tard ! Regarde, on ne voit déjà plus rien !

En rentrant chez elle, Juliette est vraiment contente, elle est bien cette petite nouvelle, elle est charmante. Boris l'accueille, comme toujours, en fête. Juliette décide d'appeler Huguette pour lui apprendre la bonne nouvelle : on va peut-être savoir qui est la Petite Dame.

– Mais qui est cette Petite Dame ? C'est dingue non ! Moi j'adore cette enquête, et Juliette est trop mignonne, franchement elle est adorable, elle m'a raconté toute l'histoire du coin. C'est trop bien de l'avoir si près de chez moi : c'est un puits d'histoires et d'anecdotes sur Bramévaque, j'adore !

Lucie est si enthousiaste qu'elle en a oublié de respirer ! Elle inspire profondément alors que Paloma, Étienne et Robin éclatent de rire. C'est génial pour elle, aussi, d'avoir Paloma comme amie. Elles se sont rencontrées lors d'une soirée cinéma à la Maison du Savoir. Le centre culturel fait aussi cinéma, en plus de la programmation de spectacles vivants, des résidences artistiques, des ateliers avec les scolaires et les établissements publics ou privés, la salle gaming et les expositions artistiques. En tant qu'employée de l'office du tourisme de la commune, Lucie est au courant de toutes les offres culturelles et des divertissements du coin. Elle fait d'ailleurs beaucoup l'article de la Maison du Savoir autour d'elle. C'est incroyable cette salle de spectacles dans le petit village de Saint-Laurent de Neste, juste de l'autre côté de Saint-Bertrand. Ce soir-là, elles étaient seules dans la salle pour voir *Le Roi et l'Oiseau*, un vieux dessin animé français que peu de gens connaissent, mais tout de même, Lucie avait été surprise d'être seule dans cette grande salle. Et en même temps quel luxe cette salle toute pour elle ! C'est à ce moment-là que Paloma était entrée, passionnée qu'elle est de vieux dessins animés ; et *Le Roi et l'Oiseau* est un classique du genre. Paloma l'avait saluée et s'était installée tout aussi royalement que Lucie, mais quelques rangées plus haut. Le film était génial et dès la sortie de la salle, elles étaient devenues amies en s'émerveillant sur les dessins, l'histoire et les personnages.



- 
- Tu dis qu'elle s'appelle comment cette dame ? demande Étienne.
 - La Petite Dame ? Mais on en sait rien ! Tu n'as rien écouté de ce que j'ai dit ou quoi ? s'indigne Lucie
 - Mais non ! s'interpose Robin, en bougeant la tête de gauche à droite. La dame chez qui tu es allée. Celle qui aime les sorcières.
 - Ah oui ! C'est une vraie sorcière elle-même, mais pas trop à la Mona Chollet. Juliette, c'est une sorcière qui s'ignore, mais qui adore et collectionne les sorcières méchantes des contes, c'est drôle, elle ne voit pas du tout la profonde ascendance féministe du village.
 - C'est qui, Mona Chollet ? demande Étienne.
 - C'est une autrice qui a écrit un livre pour réhabiliter la figure de la sorcière, d'ailleurs vous savez pourquoi Bramevaque s'appelle Bramevaque ?

Lucie tient en haleine ses interlocuteurs et leur raconte, avec emphase, la légende de la méchante sorcière de Bramevaque. La terrible Marguerite de Comminges. Robin qui vit ici depuis deux ans écoute attentif le récit de la démone. Paloma fait des grimaces alors que l'histoire touche à sa fin. Étienne, enfant du cru connaissant déjà l'histoire, est allé sur le bar chercher le saucisson, une planche et un couteau. Il découpe maintenant la bête sur la table, un fin sourire aux lèvres.

- Et voilà le festin de Marguerite, ironise-t-il en brandissant une tranche de saucisson bien haut.
- Beurk t'es dégueux ! rigole Robin, alors que Paloma repousse le bras d'Étienne vers le sol.

– Eh ! Du bon saucisson comme ça c'est précieux. C'est du saucisson de sanglier de nos voisins de Bizous, alors tu te calmes. Cela dit, il y a toujours eu des histoires de reines méchantes et sadiques qui réduisaient leur peuple en esclavage, ou en bétail. Mais la plupart de ces histoires s'avèrent fausses et ne servent souvent que de prétextes pour stigmatiser les femmes de pouvoir, pour réduire leur légende et petit à petit les effacer de l'histoire... je dis ça, je dis rien...

– De ouf ! s'exclame Lucie. J'ai vu un super film fait par une actrice et réalisatrice, française en plus. Zut, je ne sais plus comment il s'appelle. Attends, je vais retrouver. C'est l'histoire d'une Reine qui veut être jeune à jamais...

Tout en racontant l'histoire du film, elle en cherche le titre exact sur son téléphone.

– Toi Étienne, tu dois connaître toutes les histoires du coin ! affirme Paloma une fois le récit du film mystère achevé, dont Lucie cherche toujours le titre.

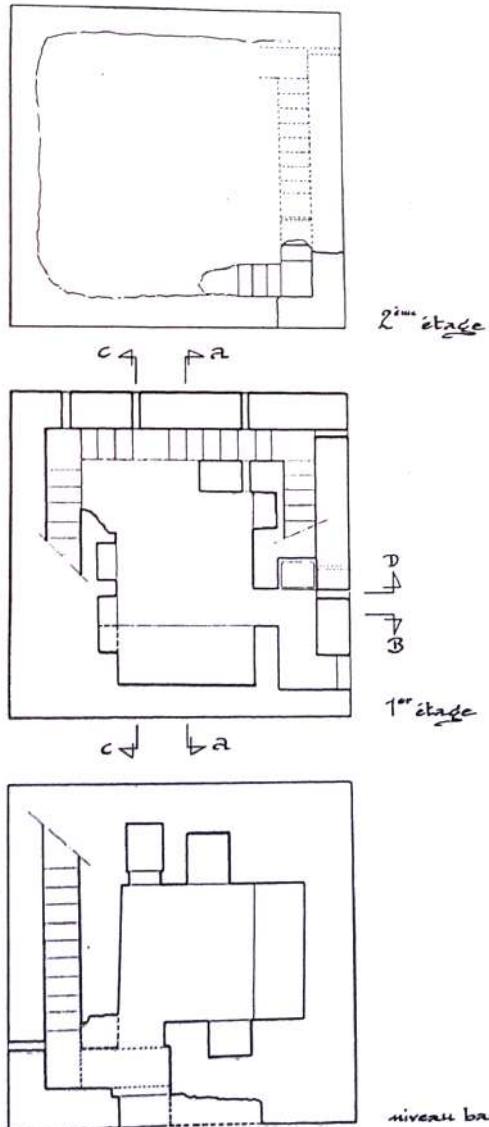
– Bah oui, je suis né ici, mais ce n'est pas ma préférée...

– La Comtesse ! « The Countess » est un film français réalisé par Julie Delpy. Mais il est en anglais je crois... Regardez-le, il est trop bien !

– ... et surtout avec mon travail, je m'y connais pas mal en Histoire tout court, finit Étienne.

– Ah oui ! Tu fais quoi ? demande Lucie, en posant son téléphone sur la table.

Elle avait déjà croisé Robin avec Paloma, il est tout le temps au FabLab, quand il n'exploré pas les sentiers, la forêt ou les multiples mondes imaginaires qui peuplent son esprit aiguisé et vif. Il est très cool et vraiment charmant. Par contre, c'est la première fois que Lucie rencontre Étienne. C'est un voisin de Paloma.



– Je suis restaurateur, je restaure des œuvres d'art, spécialité XVe et XVIe siècle, mais je fais de tout. C'est mon père qui l'était d'abord, et moi je fais comme lui ici, à Bize.

– Ah, mais tu ne voudrais pas nous aider dans notre enquête ? demande Paloma.

– Redites-moi, qu'est-ce déjà que cette enquête, très chères ? Joignant le geste à la parole Étienne, se penche vers les deux amies assises sur le canapé en face de lui.

– Alors c'est très simple. Collées à l'église du village de la méchante sorcière, se trouvent deux tombes mystérieuses, la pluie abîme les reliefs de la pierre et on ne distingue plus bien les deux figures humaines, ni les inscriptions sur la dalle. Une des habitantes de mon village, Juliette, qui est aussi la gardienne de l'église, enquête avec sa copine Huguette pour savoir à qui cette tombe appartient. Elle cherche dans les vieux registres d'époque et elles ont traduit une partie du texte, mais pour le reste... et j'aimerais bien les aider dans leur enquête. Elles aiment profondément celle qu'elles appellent la Petite Dame.

En quelques minutes, les esprits des trois nouveaux amis de Lucie se sont mis en action et les idées fusent dans le salon, alors que la nuit d'hiver se rafraîchit encore un peu.

C'est aujourd'hui que l'on met la première phase du plan en action ! Les investigatrices sont là. Huguette et Juliette sont toutes excitées et racontent leurs souvenirs des fouilles archéologiques dans le château, et des messieurs très savants qui racontent n'importe quoi dans leur église. Juliette s'insurge :

– Parfois je te jure ils nous mettent le bazar. Alors moi je ne dis rien, parce que c'est eux qui savent mais bon, ils racontent n'importe quoi ! Tu te souviens de l'autre là, qui disait que Marguerite n'avait jamais vécu ici, non mais le bazar ! J'te jure, c'est pas croyable d'entendre des bêtises pareilles.

Paloma leur donne de la farine pour qu'elles en recouvrent la dalle gravée, elle prend des photos avant, après, sous tous les angles. Elle sort plusieurs instruments qui demeureront un mystère pour Juliette et Huguette, qui continuent à palabrer sur Marguerite de Comminges et les idiots d'historiens qui mettent le bazar.

– Elle nous a porté malheur cette Marguerite ! On est toutes seules ici, moi j'ai divorcé trois fois, la voisine deux fois, toi Lucie tu es célibataire, il y a que la maire qui a encore son mari, beaucoup les ont perdus.

– Vous êtes combien d'habitantes à Bramevaque ? demande Paloma en insistant sur le « es ».

– On doit être une petite trentaine, peut-être vingt-huit. Avant, le village était beaucoup plus peuplé.

– Je pense qu'on pourrait mettre une plaque, pour la protéger sans dénaturer l'église ! Comme ça elle s'abîmera moins vite... C'est bon ! finit-elle par conclure. J'ai tout ce qu'il me faut !

Et pour finir cette super après-midi aux portes du printemps, Juliette invite toutes les femmes à boire le thé. Boris les accueille avec joie dans le salon.

Étienne et Paloma se retrouvent au FabLab pour faire le tri dans les images de la dalle et les relevés, en s'interrogeant s'ils ne devraient pas, carrément, en faire un moulage. Pendant toute une après-midi, les deux détectives enquêtent, modifient la luminosité des photographies, traitent les images pour faire ressortir les contrastes. Finalement, et non sans fierté, les deux acolytes ont pu faire ressortir le relief du dessin et de son inscription, mais Étienne soutient toujours qu'il faudrait retourner sur place, faire un moulage de la gravure.

– Ne serait-ce que pour en garder une trace ! Le temps fera son œuvre, la plaque protectrice ne fera que ralentir sa réalisation ! Je sais de quoi je parle Paloma ! s'exclame-t-il presque en colère. Je pense qu'il faut en faire un moulage, je peux le faire !

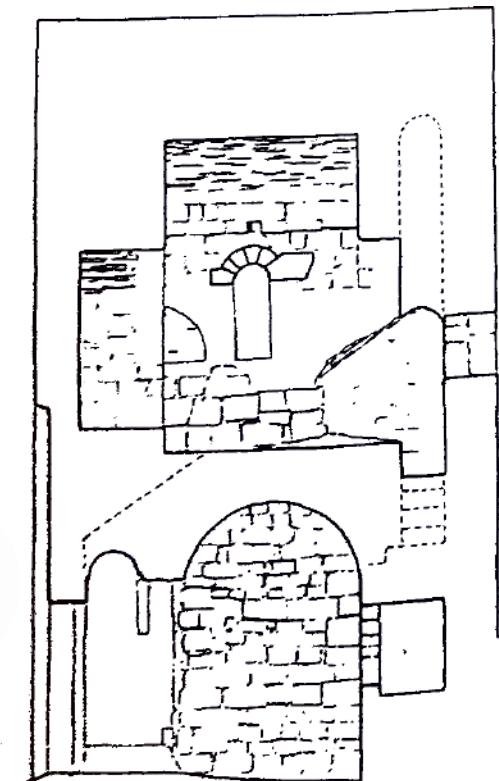
– Eh bien fais-le alors ! Moi je n'ai pas le temps cette semaine, et la plaque sera prête... je ne sais pas, mercredi prochain, donc tu as jusque-là !

Alors que leur après-midi de travail se termine, Paloma appelle Lucie pour lui dire de réunir les deux instigatrices de cette enquête, on va pouvoir leur présenter la Petite Dame ! Dans deux semaines, quand la plaque sera faite !

C'est avec un peu d'appréhension que Juliette et Huguette se garent sur le parking de la Zone Pic Pyrénées Innovation : un ensemble de bâtiments qui accueille entre autres le Fablab Saapiens.

Une fois dans l'espace où travaille Paloma, les deux femmes sont émerveillées. Alors que l'ingénierie leur montre comment on produit des paillettes de plastique pour faire des œuvres d'art, ou comment on recycle les composants d'une imprimante de bureau, ainsi que les grosses machines pour le bois et la découpe-laser, elles rigolent comme des enfants. Finalement, Paloma les ramène vers l'entrée et leur propose de s'installer dans un espace qui fait office de cuisine et de coin convivial pour les adhérents du lieu, les professionnels et les amis de passage. Robin et Étienne les y attendent impatients. Lucie arrive en retard en s'excusant, au moment où Paloma présente les deux garçons.

coupe CC



– Alors, voilà Robin et Étienne, qui nous ont aidé pour la réalisation de ceci !

Elle pose alors sur la table une grande feuille sur laquelle est imprimé le dessin d'une femme. À sa droite, le mari ressort à peine, comme si son corps flottait sous la surface une eau sombre, on en distingue vaguement quelques traits et son épée ; mais la Petite Dame est là, les bras croisés, la tête penchée. Juliette retient une larme.

– C'est elle. Regarde Huguette, c'est la Petite Dame ! Elle est belle. Si belle !

Étienne, n'y tenant plus, pointe du doigt le haut de l'image.

– Et là le texte ! Huguette vous parlez latin, c'est bien cela ? Pouvez-vous nous traduire ce que vous lisez ici ?

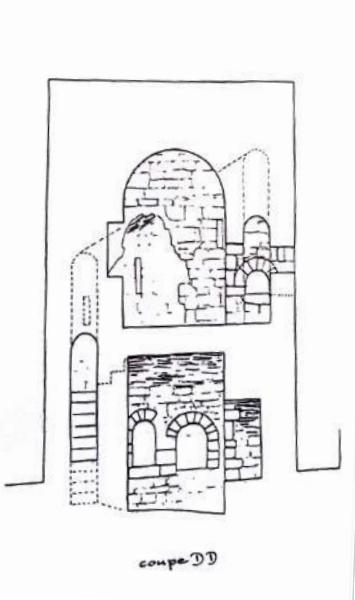
Huguette réajuste ses lunettes :

– Alors, oui. Ici on peut lire : « L'an du seigneur 1329... avant la fête de Saint Jean... Moururent... et là, je lis avec difficulté... qui commencent par des B... et née... issue de la famille de La Barthe.

– Oh ! On a une date, Huguette c'est génial, tu imagines ! Une date. Il nous suffit de chercher dans les registres et les livres d'histoire sur les Baronnies et les seigneuries locales aux alentours de cette époque. 1329 ! Cela fera bientôt sept cents ans ! Si vieux c'est incroyable !

Juliette est aux anges, elle se confond en remerciements. C'est alors que Robin intervient attrapant Lucie par le bras :

– Avec Lucie on a fait quelques recherches et nous pensons avoir trouvé une jeune fille de la famille de La Barthe, une certaine Brunissende.



– Je vous présente donc Brunissende de La Barthe, épouse pense-t-on d'un certain Bertrand de Fumel, mais les dates ne correspondent pas exactement parce que lui est mort plus tard dans les années treize cent. Mais B et B ça ne peut être qu'eux ! Brunissende et Bertrand ! déclare Lucie en sautillant sur place de bonheur.

Tous trinquent avec les tasses de thé, se perdant en réflexions sur la manière d'affiner la recherche. Paloma disparaît, mais tout aux discussions et spéculations, ses camarades ne remarquent rien. Elle revient quelques minutes plus tard avec un grand objet enroulé dans du papier kraft :

– Et voilà !

Juliette la dévisage sans comprendre.

– Ouvrez-le, Juliette ! l'encourage Étienne.

La femme déballe une grande plaque transparente sur laquelle elle découvre Brunissende. Dessinée en gris clair La Petite Dame apparaît plus nette que jamais ! Paloma intervient pour lui expliquer :

– C'est un pavé de verre acrylique de grande épaisseur. Nous avons choisi de révéler le tracé en dessous par un adhésif à la fois discret et élégant mais visible. D'un gris moyen, il se détache délicatement de la dalle de marbre. J'ai jugé plus adéquat qu'il soit discret afin qu'il ne prenne pas le pas sur la gravure elle-même. On le posera au-dessus de la dalle des tombes. On fera cela après Halloween.

Huguette et Juliette sont très émues, elles regardent la plaque avec de petites pointes brillantes dans les yeux. Huguette finit par leur dire :

– Avec Olga et les autres de Bramevaque, on vous invite tous, pour vous remercier, à notre Halloween dans le château ! On fait la fête en déguisements, et tout. On se raconte l'histoire de Marguerite et on danse toute la nuit !

– Vous faites Halloween dans le château ?

– Bah, on est toujours monté au château ! On y va pour Halloween, pour le nettoyer, pour voir la vue... Mes petits enfants, quand ils viennent, ils grimpent au château à peine descendus de la voiture ! Avant, quand j'étais petite, les mamies avaient peur de monter. Mais nous, on est toujours monté au château. Elles avaient peur des sorcières, c'est quand même la tour de Marguerite.

Lucie danse avec Paloma sur du Britney, quand elle entend à côté d'elle un jeune homme qu'elle ne connaît pas demander à Robin :

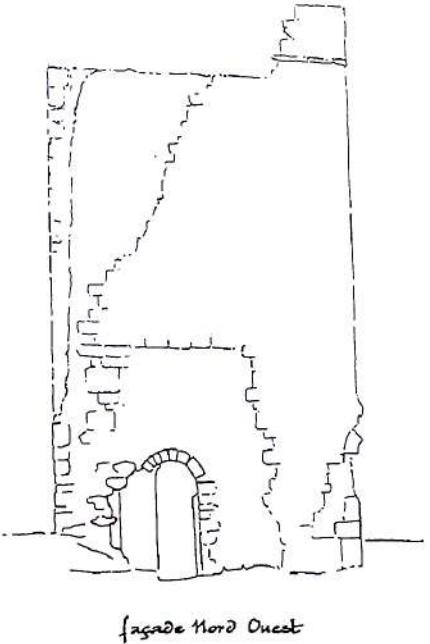
– C'est quoi exactement, l'histoire de ce château ? On m'a raconté un truc horrible sur une sorcière.

Robin commence à raconter l'histoire, mais Lucie intervient :

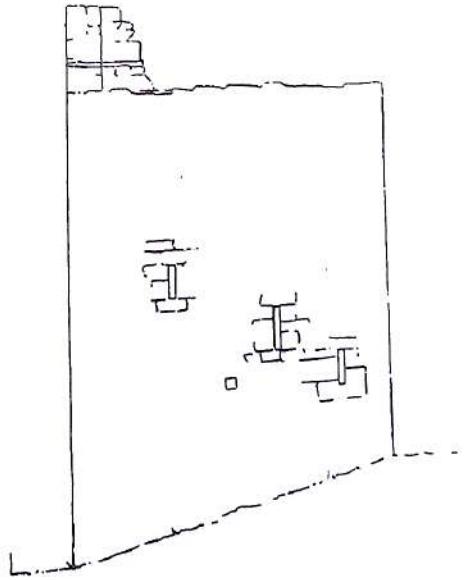
– Tu ne la racontes pas bien ! Attends ! Toi, tu t'appelles comment ? Je vais te la raconter.

– Je suis Grégoire, je viens d'arriver. Je suis là pour le projet « Petites Villes de Demain », je travaille à la communauté de communes.

– Ah ok, salut Grégoire, moi c'est Lucie, je suis à l'office de tourisme. On va travailler ensemble !



façade Nord Ouest



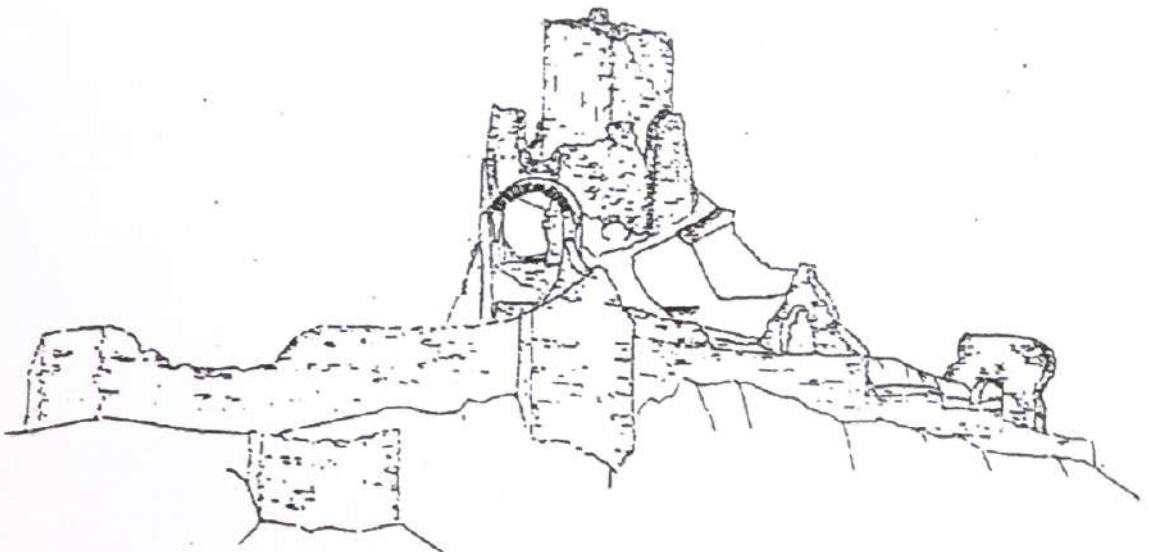
façade Sud Est

– Chouette, c'est cool de te rencontrer ici. Alors cette sorcière, c'est quoi l'histoire ?

Quelques jours plus tard, Juliette admire Brunissende, à côté de la porte de l'église. Elles sont bien, ces petites nouvelles.

– T'as vu, elles t'ont mis une plaque, comme ça tu seras protégée. Ces messieurs du patrimoine ne pourront rien y redire ! Brunissende de La Barthe... je vais demander à Gérard. Je suis sûre qu'il a des documents sur toi !

Elle s'éloigne en pensant à la bienfaitrice Brunissende de La Barthe enterrée là par son peuple. Aux pieds du château hanté de Marguerite de Comminges, dans le jardin de l'église, comme pour conjurer le sort.



Une histoire Européenne

Élisabeth Báthory est une princesse hongroise, comme il en exista beaucoup. On peut même dire que Élisabeth Báthory de Ecséd est une comtesse comme l'Europe en a connu pléthore tout au long de son histoire. Son nom en hongrois, Báthory Erzsébet, sonne familièrement à nos oreilles et le lien qui (re) lie la comtesse à La Barousse ne s'arrête pas là.

Reine maléfique aux pratiques sanguinaires, si l'histoire a lavé son nom, les légendes populaires continuent de la dépeindre comme la diabolique reine sanglante :

« La Comtesse Dracula ».

Ce mythe, que l'on retrouve tout autour du monde, lie les peuples qui le racontent et se le réapproprient.

Pour relier deux mythes, les chercheurs en littérature et les mythologues étudient les éléments constitutifs des contes, les ressemblances et les différences des récits de par le monde : les allomotifs. Ce sont des micro-bouts de récits qui influencent l'histoire et le sens profond de la légende, ils forment le noyau dur du récit. Il peut y avoir une bergère, un prince, ou des divinités, mais il y a toujours une toison pleine d'or qui suscite les convoitises...

Dans la lointaine Transylvanie et il y a de cela des années, un jeune comte épousa en première noce, une jeune noble excessivement riche. Son père n'avait pas eu de fils et l'ensemble de sa fortune revenait donc à la jeune fille, bien que dans le pays il se dise qu'il n'était pas bon de donner autant de pouvoir à une femme. La jeune femme arriva au château de Čachtice le jour de ses treize ans. Sa beauté s'assortissait avec la dureté de l'hiver dans les plaines, et son sourire, bien que chaleureux, rappelait les sommets escarpés au sud du Domaine. Les années passèrent et le couple ne donnait naissance qu'à des filles. Le jeune comte, qui était maintenant un homme dans la force de l'âge, désespérait de voir naître un jour un héritier. Heureusement pour lui, sa femme restait belle malgré les années, et avait toujours l'air jeune comme le jour de son arrivée au château. Partout il se disait que la reine ne vieillissait pas.

Finalement, après douze ans de mariage, la comtesse Élisabeth donna naissance à un fils.

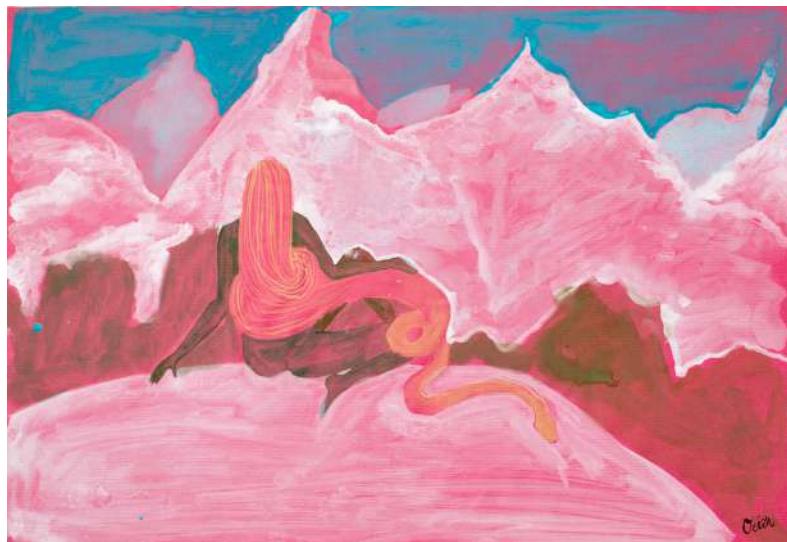
Le château résonnait des festivités liées à la naissance d'un héritier. Mais le prêtre de la ville ne voyait pas d'un bon œil cette naissance miraculeuse, une rumeur courait autour du château : la très noble Comtesse de Čachtice serait une sorcière. Toujours belle et vive, la peau sans le moindre pli, les cheveux toujours brillants, comme à ses treize ans... seule la sorcellerie pouvait expliquer cela.

Peu de temps après la naissance de son fils, le comte partit en guerre et ne revint jamais, tué sur le champ de bataille. Son fils étant bien trop jeune pour régner, la Comtesse fut nommée régente, comme cela se faisait en ce temps-là.

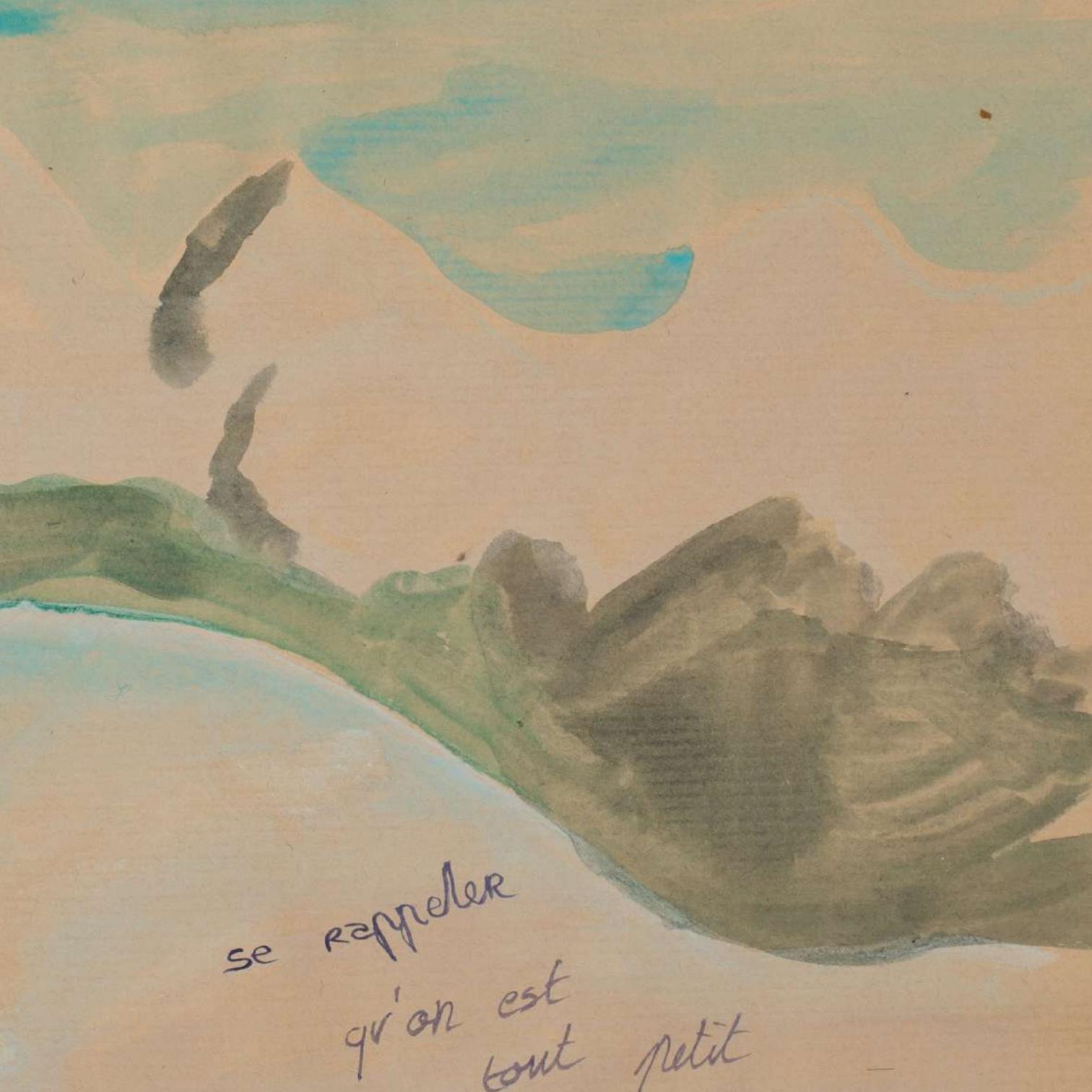
Mais, alors que le jeune garçon grandissait, sa mère, elle, restait fidèle à elle-même, aussi belle et froide qu'à son arrivée au château. Alors que la guerre faisait rage, les jeunes femmes des environs se mirent à disparaître. On dit dans la région que la guerre était arrivée jusque dans les allées du domaine, jusqu'au village et dans les communes avoisinantes. Le prêtre de Čachtice décida alors de faire appel à un confrère pour résoudre le mystère de ces disparitions de jeunes femmes. Les hommes peuvent mourir à la guerre, mais les jeunes femmes dans les rues, c'est anormal. Le jeune prêtre prend une chambre dans un hôtel miteux du bourg, il passe plusieurs nuits à observer la rue et le troisième soir de planque, il voit des ombres enlever une jeune lavandière qui rentrait chez elle à la nuit tombée. Il se précipite dans la rue pour suivre les ombres. Elles se dirigent toutes vers le château de la Comtesse de Čachtice. C'est un gros château imposant, avec une haute tour qui domine toute la région. Dans l'ombre du parc, il poursuit les deux hommes, les deux malfaiteurs qui s'engouffrent par une petite porte dans le château. Notre prêtre, en pleine enquête, n'hésite qu'un instant devant les escaliers qui descendent sous la palais. Prudemment, il suit les marches qui s'enfoncent jusqu'aux caves. Arrivé en bas des marches, les voix en écho le guident jusqu'à la scène la plus macabre que l'on puisse concevoir. Les deux acolytes-ravisseurs attachent la pauvre lavandière sur une grande planche inclinée au-dessus d'un grand bassin. Il entend alors la voix de la Comtesse Élisabeth demandant si son bain est prêt. Caché dans l'ombre, le prêtre assiste à son rituel maléfique.

Se baignant dans le sang de la jeune fille,
la royale sorcière récite des incantations pour le diable.

Dans un sursaut de vivacité, le prêtre repart en courant dans les escaliers, traverse le jardin du palais et court vers l'église, vers la protection de Dieu, face à ces horreurs dont il a été témoin. Il arrive essoufflé aux portes du seigneur et révèle tout à l'évêque. L'homme d'Église, malicieux politicien, sait que si cette histoire se propage, le château tombera en disgrâce, ainsi que son église et l'ensemble des villages de la région. Il convoque alors les puissants vassaux de feu le Comte de Čachtice. Ensemble, ils décident que la princesse démoniaque sera emmurée vivante dans la plus haute tour de son palais, sans procès et sans que personne ne le sache, dans le silence infini des pierres muettes. C'est ainsi que mourut, quelques jours plus tard, la Comtesse Élisabeth Báthory de Ecséd, privée du sang de jeunes vierges, rattrapée d'un coup par toutes ces années volées. La sorcière mourut vieille et seule, emmurée pour l'éternité.







A landscape painting featuring a range of mountains in the background, rendered in dark green and grey tones. In the middle ground, there's a prominent, rounded hill covered in green vegetation. The sky above is filled with soft, swirling clouds in shades of light blue, teal, and white. The overall style is painterly and somewhat abstract.

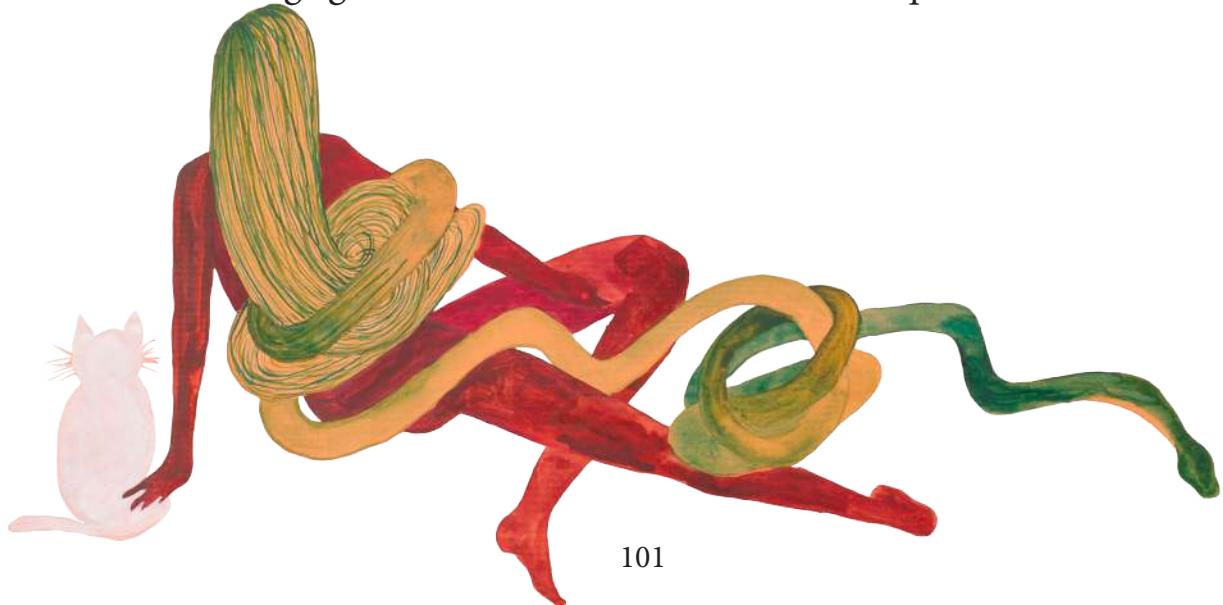
se rappeler
qu'on est
tout petit

Perdu dans la montagne qui sépare la France de l'Espagne, au cœur d'un vallon, se trouve un château qui domine le paysage et semble imprenable, tant sa situation géographique le protège. Ce château compte une haute tour, une chapelle, plusieurs grandes pièces pour les réceptions et les appartements des châtelains. Le Château de Bramevaque domine le village à ses pieds. Aujourd'hui du château ne demeure que la tour, mais dans le temps, il imposait le respect. La Fille du seigneur des lieux hérita de ce château et du domaine à la mort de son père. Dans les villages voisins, on riait bien de cette femme, maintenant à la tête du Château de Bramevaque. Mais très vite la réputation de la princesse devint sanglante. Glaciale et méchante, Marguerite de Comminges s'avéra impitoyable, tant avec les hommes qu'avec son peuple. Les deux premiers maris de Marguerite étaient de nobles seigneurs voisins, bien plus vieux qu'elle, comme cela se faisait beaucoup à l'époque. Elle alla jusqu'à déclarer une guerre ouverte à son deuxième mari, et celui-ci mourut dans de mystérieuses circonstances. Une femme qui régnait sur un domaine se devait d'être mariée, alors Marguerite prit un troisième mari, mais cette fois beaucoup plus jeune qu'elle. Se sentant menacé par cette méchante comtesse, le jeune homme décida de la faire emmurer pour le reste de ses jours. Marguerite, accusée de meurtre, se retrouva enfermée dans la tour de son Château. Est-ce à ce moment là qu'elle se mit à manger des enfants ? L'histoire le dit. Que cherchait-elle en mangeant ces nourrissons ? Peut-être la jeunesse éternelle pour survivre à l'homme qui l'avait enfermée, ou peut-être juste sa méchanceté était telle qu'elle ne réalisait pas l'ignominie qu'était le cannibalisme. En tout cas, Marguerite de

Comminges demanda qu'on lui prépara chaque matin un nourrisson en guise de petit-déjeuner. Le cuisinier du village s'exécuta.

Ainsi, chaque matin, la cruelle comtesse mangea un enfant du village, jusqu'au jour où il ne resta plus aucun nouveau-né dans le village. Le cuisinier décida alors de préparer un veau pour le petit-déjeuner de la Dame de Bramevaque. Mais, la vache à qui on avait arraché le veau se mit à bramer dans tout le village, puis dans la campagne avoisinante. Partout résonnaient ses hurlements de malheur ! Et les mères du village se joignirent à ses cris de douleur. Marguerite, que ces lamentations agaçaient, demanda qu'on lui explique ce tumulte qui s'agitait au-dehors. Il lui fut répondu : « C'est la vache dont vous avez mangé le veau, car il n'y a plus de nourrisson au village, et ces lamentations ne sont rien en comparaison de celles des mères dont vous avez mangé les enfants ».

Horrifiée d'elle-même la comtesse ne mangea plus jamais d'enfant, mais le village garda le nom. Bienvenue à Bramevaque.



Les ogresses et l'ogre

Alors déjà, trois hommes pour une femme, on est où là ? En pleine « cunnicratie », c'est moi qui vous le dis. La *cunnicratie* est une théorie rétrograde et malsaine dont un habitant d'ici m'a fait l'éloge. Attention, ouvrez bien vos oreilles et vos mirettes : la *cunnicratie*, c'est le monde dans lequel on vit, un monde dominé par les jeunes femmes de vingt ans. Tout comme au temps jadis, les femmes sont d'horribles sorcières, mangeuses d'enfants, croqueuses de diamants aux multiples amants, c'est évident. Méprisant les hommes, dominant la pensée, les femmes vont tous nous dominer. Les féministes sont des teignes qui pervertissent les « vraies femmes » ? La Cunnicratie dans laquelle nous vivons, à ce qu'il paraît, force la femme à sémanciper et émascule les hommes, les prive de rapports sexuels et les constraint au célibat, d'où leur appellation américaine : les incels.

Je regarde mon interlocuteur, interloquée ?

Les femmes auraient tout gagné ?

Elles seraient les maîtresses du monde, les rois, les présidents et les gestionnaires de fortunes, les lobbyistes et les Emirs, les dictateurs...

Les femmes dominent le monde, m'affirme cet homme immonde ? Que le patriarcat n'existant pas ? hurle-t-il à tour de bras.

Du château, il ne reste que la tour et un bout de la chapelle, un escalier et l'enceinte d'une pièce en contre-bas. Mais il reste là une vilaine sorcière, Marguerite de Comminges. Une femme aux multiples maris et qui, durant toute sa vie, voulut rester jeune et belle comme les hirondelles. Est-ce parce qu'elle mangeait des enfants, ou simplement parce que de tout temps les femmes sont dominées, même les reines, qu'elle s'est retrouvée enfermée dans son château ? Et, voulant, bien qu'emmurée, rester jeune à jamais (ah, ces femmes ... si superficielles), elle demande à son cuisinier de quotidiennement lui cuisiner les enfants du village !

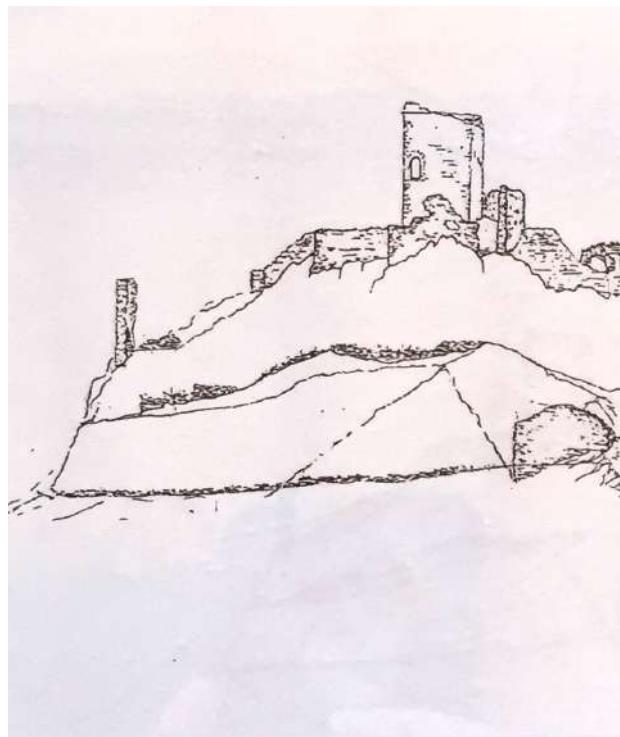
D'un point de vue historique, Elizabeth et Marguerite ont en commun leur pouvoir, leur émancipation, leur fortune et cette fâcheuse tendance à vouloir vivre émancipée, bien que mariée de force à des hommes plus vieux qu'elles pour le seul prestige de leurs familles. L'une, comme l'autre, mariée avant leurs quatorze ans par leurs pères. Ni l'une, ni l'autre, n'a rapidement fait de fils à leurs épouvantables vieux croulants de maris. Heureusement pour l'une comme pour l'autre (quoi que), elles survivent à leur premier mari. Pour se retrouver, l'une (Marguerite) dans les bras d'un autre vieux pervers violent et, pour l'autre (Elizabeth), son mari numéro deux laissera les hommes de l'Église catholique l'enfermer pour sorcellerie et meurtres, récupérant au passage terres, titres et fortune. De nombreuses femmes étaient dénoncées par des maris ou des hommes jaloux afin de faire main basse sur leur pouvoir et leurs richesses, ou simplement pour pouvoir en changer, car on ne divorce pas dans l'Église catholique. Pour échapper à une grossesse ou pour se débarrasser d'une femme puissante, en les accusant au passage de les rendre stériles, les hommes brûlerent des sorcières dans toute l'Europe, au Moyen-Orient

(la dernière en 2011, non vous ne rêvez pas !), aux États-Unis et en Amérique du Sud.

Horrible sorcière, horribles femmes.

Il faut dire que, l'une comme l'autre, sont de riches et cultivées comtesses, seules héritières de leurs pères et possédant donc d'immenses domaines, du pouvoir et de l'influence. Ce qui s'avère intolérable pour les hommes qui leur font face, tant dans les plaines de Transylvanie que sur les pentes des montagnes de France. Après leurs morts, sans descendance mâle, leurs domaines seront récupérés par l'Église et/ou les seigneurs locaux qui lorgnaient dessus... Qu'il est pratique que leurs anciennes propriétaires aient été des sorcières !

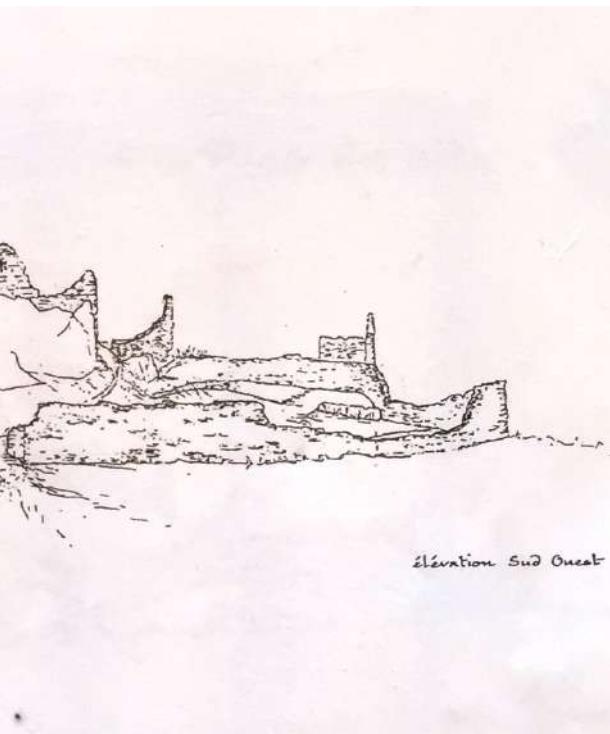
Les contes de puissantes sorcières sont multiples et ancestraux, mais, durant l'Antiquité, le personnage de la sorcière n'est qu'un motif, un élément de l'aventure, une aide ou un obstacle. Le Moyen Âge va les teinter d'un imaginaire chrétien très fort, ainsi, les méchantes sorcières sont toutes les femmes qui s'opposent à la domination patriarcale chrétienne : comtesse puissante, paysanne pratiquant la médecine des plantes, femmes sexuellement émancipées, propriétaires de domaines... ces femmes portent la marque du diable. Elles sont tout ce que l'Église craint, des meufs émancipées, *badass as fuck*, riches, libres, souvent débarrassées d'un vieux mari par la mort libératrice. Elles sont ainsi diabolisées dans les récits populaires, comme à l'origine de tous les maux de la communauté : la mort des enfants en bas âge, les disparitions des jeunes femmes dans les campagnes, les maux humains (maladie, douleur), les fluctuations des saisons et des récoltes, la disparition d'une bête... Certaines femmes mourront pour avoir prétendument tué un cheval, d'autres pour une vache.



Durant toute la période de l'expansion idéologique des religions occidentales, l'imaginaire du diable, et des démons qu'il contrôle, s'intensifie. Les répercussions sur le monde social sont terribles : guerres de religion, croisades, chasses aux sorcières et aux hérétiques, diabolisation d'une médecine basées sur les connaissances ancestrales, enrichissement de l'Église et de ses représentants, massacres d'opposants... lourd est le tribut que nous payons encore aujourd'hui.

Dans la littérature, la figure de la sorcière restera marquée par cette période : glaciale, incapable de donner la vie, meurtrière et en voulant particulièrement aux enfants et aux jeunes vierges (*no comment* sur qui sont les vrais prédateurs des enfants et des jeunes vierges, et ce à toute époque). Les sorcières hantent désormais les contes au lieu de s'y épanouir comme héroïnes, subissant la torture, l'exclusion, la lâcheté des hommes et des pouvoirs religieux, pour en ressortir plus fortes et plus humaines qu'ils ne le seront jamais.

Sorcières terribles qui prennent la suite d'Elizabeth et Marguerite, je vous aime.



Alors,

À toi, l'ogre, qui prétends que je domine le monde, que les femmes sont des sorcières qui cherchent à vous perdre, que, de tout temps, avides de jeunesse, nous mangeons les enfants que nous faisons.

À toi qui me vois comme une dangereuse ogresse, castratrice, je me permettrai de te rappeler :

Les hommes ont peur que les femmes se moquent d'eux

Les femmes ont peur que les hommes les tuent.

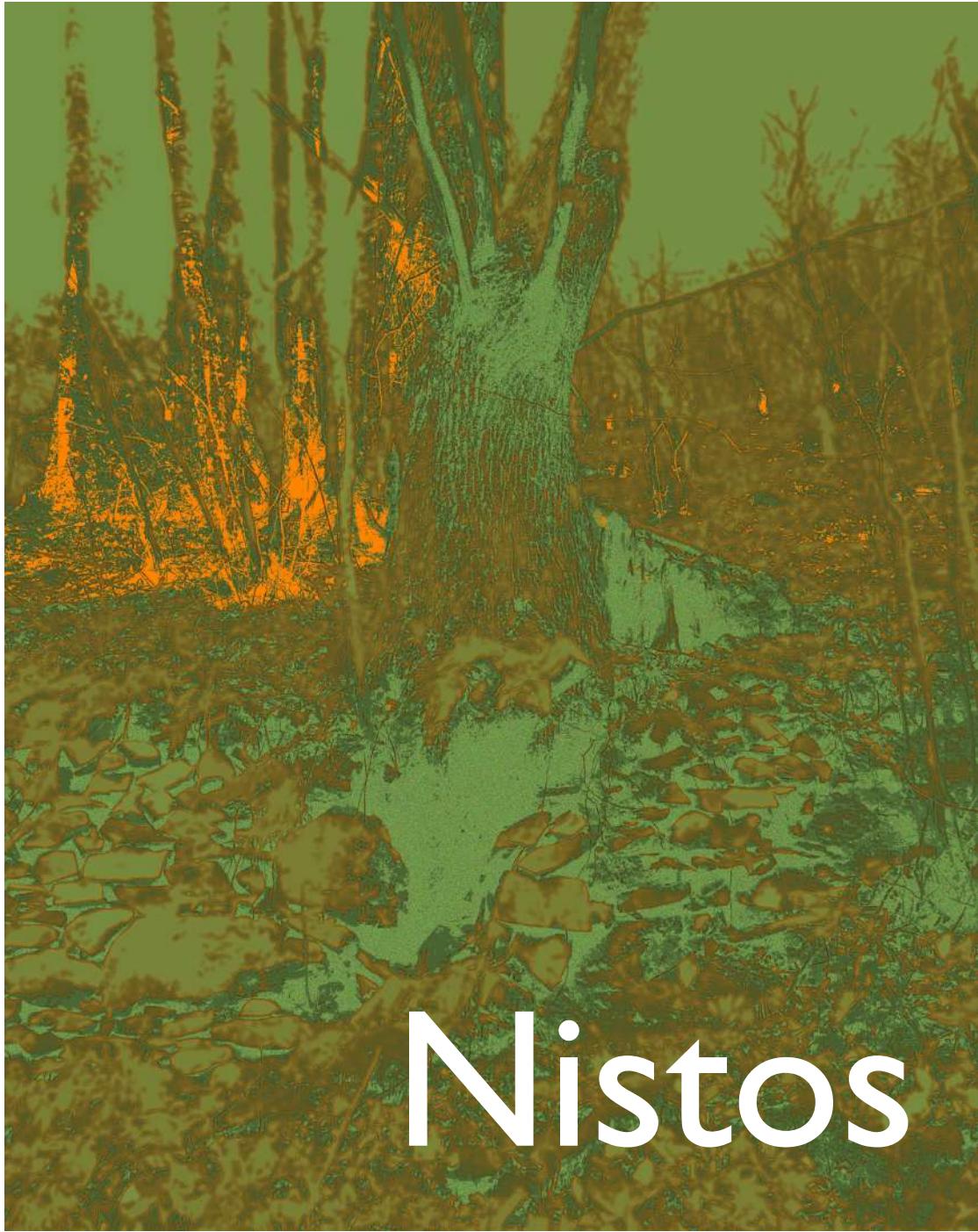
ou les enferment.

Médite là-dessus.









Nistos

Chapitre 1

Les Nestes

Julia regarde Éva qui gravit les derniers mètres qui la séparent de ce sur quoi Julia pose à nouveau les yeux. Devant elles, une vallée se dessine. Comme de petites touffes d'herbe sur une pente rocallieuse de lichen et de mousse, des maisons et des étables ont poussé le long des versants de la montagne. L'ascension n'est pas de tout repos, c'est une petite vallée cachée. De ces endroits difficiles d'accès, où il n'y a que peu de chemins de randonnée, pas de pistes cyclables. Dans des temps pas si lointains, ces villages étaient habités de centaines de personnes, la vie y était visible depuis leur poste d'observation. Mais aujourd'hui, il règne entre les flancs de la montagne un calme que les deux femmes fantasment et recherchent depuis cette putain de pandémie. Le Mans, la ville, c'est fini. Julia regarde Éva qui l'a enfin rejointe, droit dans ses belles billes marron noisette qui s'accordent si bien avec ses pommettes. Elles ont la particularité de se teinter d'un rose orangé quand elle est un peu essoufflée. Ça fait dix jours qu'elles crapahutent dans la montagne. Mais là, sur cet affleurement de roche face à cette vallée tranquille, elle en est sûre...

– C'est là. Regarde !

Éva pose à son tour ses yeux sur la vallée à leurs pieds.

– C'est là ? T'es sûre ?

Cela fait trois fois, depuis qu'elles sont en randonnée dans les Pyrénées, que Julia lui dit cette phrase. Julia voit des endroits parfaits partout, mais c'est vrai qu'elles sont magnifiques ces montagnes qui entourent les hameaux plus bas, avec un semblant de chemin qui descend vers les maisons au fond de la vallée. Il coule en son cœur une rivière de montagne. Partout des pâturages, des roches qui semblent plantées là par quelques géants ancêtres. Un village et un autre un peu plus bas sur les pentes de l'autre côté, la route disparaît collée à la face du récif terrestre, vers les villages du piémont. Un néophyte pourrait dire qu'on est encore dans le piémont ici, mais non, c'est bien la montagne : des hameaux qui parsèment les prés, des bêtes dans des enclos, toutes penchées sur leurs chevilles pour rester droites sur les pentes. De petits groupes de maisons plantées en diagonale suivant le degré de la montée, les bruits de la forêt, les pins, et enfin, les sommets. Julia l'embrasse fort en la serrant contre elle.

– Oui mon amour regarde, c'est là, je le sens ! C'est là ! Imagine quand c'est couvert de blanc, imagine.

– Ne rêve pas trop de neige, c'est un concept du XXe siècle, rigole Éva.



Le reste va vite, elles rentrent dans leur appartement en Normandie, elles cherchent la maison idéale sur internet, reviennent, font des randonnées autour du village, elles apprennent qu'ici on dit « les Nestes », toutes les rivières sont des Nestes.

– Il s'appelle comment le gave là ? demande Julia à Joseph, pointant du doigt une des Nestes sur la droite de la voiture.

– Le quoi ? Joseph, leur voisin d'en face, la regarde, sans voix, ne voyant pas du tout de quoi Julia lui parle.

– Le gave là ? répète Julia en pointant du doigt la droite avec insistance.

– La Neste ! De quoi tu me parles là..., marmonne Joseph, qui les emmène voir à la scierie d'en bas pour leurs travaux.

– Ah la Neste... mais vous ne dîtes pas un gave, pour toutes sortes de ruisseaux ou de rivières de montagne ?

- Ici toutes les eaux, c'est la Neste ! On dit les Nestes.
 - De l'autre côté aussi, vers Mauléon, c'est les Nestes ? demande Éva, en insistant bien sur « les Nestes »
- Joseph fait une moue dépitée et répond dans un grondement.
- En Barousse par là-bas, c'est l'Ours.

Depuis qu'elles sont ensemble, c'est comme ça. Si elles prennent une décision, elles s'y tiennent de suite, sinon les décisions s'affaissent dans le temps qui passe et elles s'enfoncent dans les canapés du salon qui jamais ne bougent, alors elles foncent. Elles visitent les différents hameaux du coin, elles arpencent la montagne recouverte de vieilles ruines.

Sur les flancs de la vallée, aux pieds des monts, dans les premiers creux des géantes, au croisement des racines et du tronc des Pyrénées. C'est là qu'elles vont habiter. La Neste coule pour rejoindre la Garonne, les Nestes descendent vers les plateaux en contre-bas. Il faut quelque chose de vieux. Il y a des ruines, des histoires ancestrales, des traces humaines datant d'au moins trente mille ans... et quelque chose de neuf. Un territoire entier plein à craquer de choses neuves, des associations, des habitantes et des habitants, des idées, des fromages hyper frais, et il faut quelque chose de bleu. Et rien n'est plus bleu que le ciel des Pyrénées quand il fait beau. Dans le fourmillement de la vie de ses habitants, les deux femmes découvrent une mariée à l'identité bien trempée, une région à qui on ne peut pas en raconter, farouchement camouflée. Mais les Nestes les ont guidées. Et là, elles trouvent la maison parfaite. Pas mal de travaux à faire, une grande salle de bains en rez-de-chaussée, une vue imprenable sur la skyline naturelle, en bordure du hameau, tranquille, intime avec le jardin qui devient forêt. La maison n'est pas bien grande, mais cela leur suffit. À deux dans leur cocon, pas trop loin des autres maisons, mais un peu quand même.



Elles ont emménagé un an plus tard, vers le mois d'octobre, sur les pentes. Prêtes pour pencher les chevilles en arpantant la montagne. Dès son arrivée, Éva n'a eu qu'une seule et unique obsession, après les travaux de la salle de bains, les travaux de la chambre, et le choix du canapé chilling idéal, plus question de se balader aux quatre coins de la France, au fond d'elle, elle commence à y croire :

– C'est là. Regarde !

Mais avant de regarder ce que Julia lui montre, elle, Éva reste un court moment à la regarder, elle, à immortaliser ce regard, cette envie dans les yeux de son amoureuse, de l'humaine la plus importante du monde aux siens. Quand elle a un coup de mou, Éva garde dans sa mémoire le sourire de Julia en haut de la montagne vue sur la Picarre.

– C'est là. Regarde !

– Bon comment on fait pour avoir de la viande ?

C'est de cela dont elle voulait parler à la base, avant que la joie de Julia ne la renvoie là-haut.

– Oh tu me saoules avec ton histoire de viande, je vais faire une randonnée dans la montagne avec Ingrid demain, je lui demanderai. Mais là, il y a plus important que ta viande de cochon sauvage. Les filles arrivent lundi et leur chambre n'est pas du tout prête, genre même pas de lit !

– Ça va, Mathilda et Anouk sont pas regardantes sur le couchage ! Elles viennent pour nous voir et nous aider dans les travaux. Bientôt nous aurons même une salle de bains parfaitement fonctionnelle.





Chapitre 2

Randonnée

Traverser une forêt sous la neige, le bruit des pas bien sûr, les traces, les contrastes entre les sapins et le blanc, l'air ultra pur, un écosystème rendu à son silence par la neige. Quelques oiseaux et des rapaces vivent pleinement cette saison de mise en dormance. Ils peuplent le vent de leurs cris. Sous la terre aussi la vie se poursuit, mais au ralenti. Les ruines des fermes, des étables, les petites cabanes d'altitude, encore utilisées comme refuges avec un toit ou un pan de mur amoché, affrontent la neige avec dignité. C'est le lieu de vie des fougères, du lierre, d'une myriade d'insectes et de mousse qui, une fois le lieu délaissé par les hommes, une fois les histoires oubliées, peuplent les murs de nos maisons et de nos constructions. Îlots de chaleur dans le couvert de la neige. Les espèces qui vivent, collées aux ruines, semblent quelque peu épargnées par le froid. Pour arriver là, il a fallu passer par la maison de l'oncle d'Ingrid. Beaucoup de gens de part et d'autre de la montagne sont oncles, tantes et cousins d'autres gens de l'arpent rocheux. L'oncle informe Ingrid du partage de terrains là-haut dans la montagne. Julia ne comprend pas. Elle n'a pas encore toute la vallée en mémoire et souvent elle hoche la tête pour dire « oui, oui, je vois » sans rien visualiser dans son esprit. Il y a tellement de noms et de descriptions approximatives. Finalement l'oncle conclut qu'il ne parlera pas à la journaliste invitée par la communauté de communes pour faire un reportage sur le territoire. Il laisse les deux femmes grimper les champs en dénivelé, premier décor de leur marche dominicale. Les arbres qui

poussent là sont vieux et énormes. Donc c'est un terrain privé, estime Julia en regardant vers la gauche. Ces arbres sont là depuis deux cents ans. Ils sont énormes. Ingrid a accepté de l'emmener sur les chemins de sa montagne, son jardin secret, son univers à taille géologique. Les prairies sont éventrées en leur cœur. La terre est retournée dans tous les sens, de grandes rainures parsèment les pentes. Les sangliers ont fait un festin de ce champ.

– Mon oncle va gueuler, non mais là... elle regarde le champ, non mais là ça va chier.

Du coup Ingrid enchaîne sur son oncle...

– Non mais, parce quand tu le croises comme ça, il fait celui qui ne veut pas parler, celui qui ne dit rien, mais dès le premier mètre de la randonnée, il se lance dans des histoires et des histoires et tu ne peux plus l'arrêter, c'est un vrai moulin à parole, et qu'il te raconte la moindre ruine... moi je ne l'écoute plus.



Julia pense aux marques que nous, les humains, laissons sur la montagne. Et à ce qu'en diraient les sangliers, s'ils avaient des fusils pour répondre à nos grandes rainures, déchirures, et autres modifications des pentes. Julia respire un grand coup l'air frais imprégné de neige. Elle est si heureuse d'être là, d'entendre les bruits de la forêt, les histoires d'Ingrid, son premier camping sauvage toute seule, « la tête des vieux quand j'ai dit que j'allais monter toute seule en haut ». C'est parfait, pense-t-elle, l'équilibre parfait entre les deux mondes, le bruit de la forêt et une bonne histoire d'aventure en haut des crêtes. Elle respire à pleins poumons les odeurs de l'hiver, alors qu'Ingrid poursuit les explications sur le paysage qui la fascine tant, lui expliquant comment on reconnaît un bout de forêt gérée ou abandonnée. La gestion de tel ou tel bout de forêt. Le partage des territoires de montagne, c'est toute une affaire. Il y a bien sûr les villages, les

hameaux, les maisons isolées en haut des serres où les parisiens rêvent le temps d'un week-end qu'ils vivent dans ce lieu insolite pour de vrai, qu'ils se chauffent au bois, qu'ils affrontent l'hiver comme des vrais Pyrénéens. Évidemment, il n'en est rien, cela n'est que fantasme et rêverie de néophyte, qui croit encore qu'il existe une nature indomptée et parfaitement sauvage, intacte, vierge, etc. Les arbres qui poussent sur la face sud de la montagne d'à côté sont une forêt on ne peut plus artificielle, plantée là pour produire du bois. C'est un terrain de l'État, géré par un gars qui décide de où, et de quoi, et de comment on coupe ça. Les pistes de ski et la route forestière rappellent aussi qu'il n'y a rien ici de purement naturel, lui explique Ingrid. Elle prend en contre-exemple le terrain face auquel elles sont arrivées après le passage par la forêt, au-dessus des champs massacrés par les sangliers. Rien de vierge de la main de l'Homme, non, tout ici est modifié, artificiel depuis des milliers d'années. Alors Julia pense aux agriculteurs et aux éleveurs qui retrouvent leurs champs, leurs espaces de pâtures au grand air pour les bêtes, détruits par les sangliers. Puis elle pense aux oiseaux que ce retournement de la terre ravit. Que faisaient les bergères et les bergeres contre les sangliers ? Bien sûr, avant il y avait des loups qui régulaient, mais cela posait d'autres problèmes.

– Mais c'est pareil, ma tante tu me diras... quand tu la vois comme ça, elle n'a pas l'air commode, mais c'est la gentillesse incarnée cette femme, elle est simple, elle est aimante...

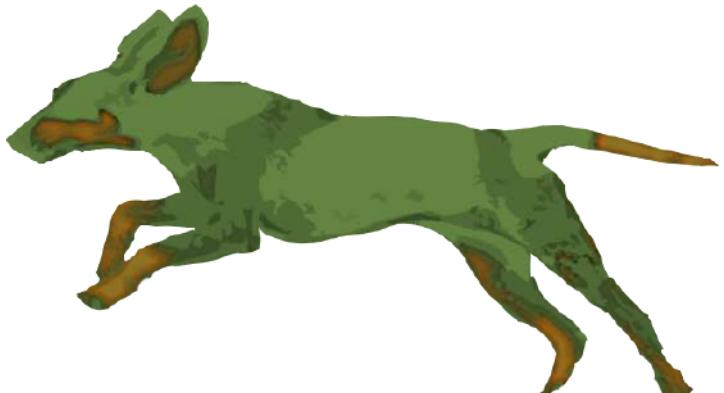
Julia, en une respiration, sort de sa rêverie. Ça sent si bon, son nouveau chez elle. Les deux femmes arrivent devant une ruine, dont il ne reste qu'un pan debout, les autres sont trop endommagés. Dans un bout de mur, qui semblait être une fenêtre, une fougère a élu domicile. Elle vit ici comme les géraniums sur nos balcons, pense Julia, mais à même la pierre. Elle n'a besoin ni du sol ni de nos bons soins. Elle travaille inlassablement, produisant de l'air, pénétrant la pierre, cassant année après année des petits morceaux qui retourneront à la rivière. Il faut dire qu'en certains endroits, ces ruines sont à flanc de montagne. Le sol pourrait à

tout moment se dérober, précipitant les pierres où les humains les avaient trouvées. La Neste. Les pierres n'ont qu'à retourner à la Neste, réduites par le travail des hommes et des fougères en de petits cailloux fort faciles à charrier. Les bouts de la grange partent voir d'autres horizons, alors que les lierres emprisonnent d'autres pans de la construction. Momification dans une enveloppe de feuilles et de lianes qui se collent à ce qu'il reste de ce Tetris de pierres de rivières. Je suis comme ces pierres, se dit Julia. Je vais rester ici pour toujours. Je ne partirai plus voir d'autres horizons comme les morceaux déjà disparus de la grange. Les végétaux et animaux endémiques d'ici en ont fait un élément à part entière du décor, et racine après racine et nid après nid, les pierres retourneront à la rivière. C'est ainsi que l'écosystème pyrénéen réintègre ce que nous y construisons, centimètre par centimètre. Les plantes grimpantes envahiront les façades, le toit tombera et les arbres perceront le sol au cœur de l'espace autrefois savamment délimité, quatre murs et un toit, une place en sécurité. Quelques ruines y échappent ou sont ratrappées par les humains, ici le passé ne doit pas être oublié, ici il faut restaurer, dés-ensauvager. Alors se dressent, magnifiques, des ruines de toutes les époques, ici romaines, ici moins vieilles, ici du thermalisme ou de l'empire, ici des seigneuries, ici des mansardes pour les bêtes, ici des refuges sans âge reconstruits, abandonnés, repris aux ronces et à la forêt, ici une étable... Regarde en son cœur pousser, depuis plus de cent ans déjà, un hêtre, regarde comme il est gros au travers, détruisant en son centre le mur. À ses pieds, le tas de pierre lui fait comme une vomissure, une coulure, voilà ce qu'il fait, majestueux au milieu des ruines, il transforme, il réintègre, il avale toutes les traces humaines pour les rendre à la montagne. La glace qui fond sous le soleil fait pleuvoir dans le vent des gouttelettes par centaines, des nuages d'argent. Elles aussi retournent à la rivière. Mais avant, elles creusent minutieusement, avec l'écosystème de la montagne, le mur qui n'en a plus que les contours inférieurs. Suivant les dessins sinuieux des roches, que les hommes ont savamment transportées de la Neste à ici, empilées et assemblées en un mur qui au lendemain de sa construction commençait déjà son lent retour vers la rivière. Comme les arbres le long de la berge,

à deux doigts de tomber, d'être à leur tour emportés. Tout retourne à la rivière. Aux rivières. La Neste, les Nestes, l'Ours... « En Barousse on dit l'Ours ! » elles rigolent encore de ce moment de gêne. C'est toute une histoire de prudence on leur a dit, les pyrénéens c'est coriace. Tout le monde leur a rabâché ça douze fois. Alors ce moment d'intégration raté reste un moment fort pour elles. Éva s'étouffe dans son gâteau maison, c'est Uma la fille des voisins d'en bas de la rue qui l'a fait, citron, délicieux. « La honte devant Joseph, il me faisait tellement peur ». Elle ferme les yeux, écoute au-delà des paroles d'Ingrid le vent dans les arbres, les pas dans la neige, les branchages qui craquent sous leurs pieds, les oiseaux qui roucoulent ou qui piaillent au-dessus d'elle. Elle s'emplit des brises qui passent sur son visage. Il fait froid, mais il n'y a pas trop de vent, le soleil se permet même quelques petites apparitions furtives. Là, dans le calme de la montagne, elle en est sûre maintenant, elle ne voudra plus jamais bouger d'ici. Elle est ici chez elle.

– Tu vois cette journaliste dont il parlait. C'est pas une journaliste ! C'est une autrice et illustratrice. Elle est payée par la commune pour récolter les récits des habitants ! C'est son travail et il veut pas lui parler, non mais franchement. Il a dit non, non, moi j'veux pas parler, mais qu'elle l'emmène en randonnée, c'est elle qui en aura marre...

Un hurlement traverse la forêt.



Éva a pris la voiture, direction le petit salon de thé associatif du village. Peu de temps avant leur arrivée à elles, un couple s'était installé dans l'un des villages de la mini-vallée. Sébastien, Noémie et leurs deux enfants, Idélia et Antoine. Ils se sont immédiatement investis dans la mise en place d'un petit bistrot, sur la place principale du village. En son centre, en face du club de chasse. L'occasion était trop belle. Éva avait un peu calculé son heure pour qu'elle le soit. Onze heures. Les chasseurs ont sûrement fini leur chasse matinale. Ils devraient être dans leur maison de chasse, en face du petit salon de thé. Une grande salle avec tout ce qu'il faut pour dépecer les bêtes, les vider, les découper, les débiter : le club de chasse. Mais très vite, ses espoirs sont ravis par un panneau « chasse en cours » orange vif. Dommage pour son timing parfait. Cela fait plusieurs mois maintenant qu'elle retourne le problème dans sa tête : d'un côté, ils n'ont pas l'air commode ces chasseurs, mais au pire, ils lui diront juste non. La montagne leur appartient un peu trop et parfois cela fait peur et ça vexe aussi un peu, quand ils te croisent et te dégagent sans ménagement. En descendant de la voiture, devant le petit local qui sert de refuge aux thés et à Sébastien, une petite décharge électrique lui remonte le bras, issue du contact entre sa main et la portière. Elle peste contre ce petit éclair qui finit sa course dans son épaulement.

– Putain, ça m'arrive tout le temps depuis qu'on est ici.

Un coup de fusil résonne dans le village et dans la vallée. Elle sursaute. C'est un peu flippant quand même. Elle se rappelle que Julia est dans la montagne avec Ingrid, et même si Ingrid est une enfante du cru, on peut même dire des Nestes... Non, plus que ça, Ingrid est une enfante de la Neste originelle, élevée ici, sur les pentes de la montagne, les chevilles penchées, adaptées au rocher. Cela reste flippant de savoir la femme de sa vie au milieu des coups de fusils, des chiens enragés, dressés pour la mort et des sangliers rendus fous de peur, luttant pour leur survie. Après, si Julia se retrouve au milieu d'une chasse et prend un coup de fusil, on lui donnera forcément de la viande. Horrible personne que tu es, pense-t-elle, et elle essaye de chasser toute pensée morbide de traque et de barba-

que. Elle se reconcentre sur cette sale habitude des portières de voitures, depuis qu'elle est ici, à lui mettre un coup de jus. C'est très énervant ces décharges, c'est comme un rappel à chaque fois. « *Hmmmm, fais attention, ne prends pas trop la confiance* », dit la petite voix dans sa tête, comme quand elle croise les chasseurs en randonnée. Dégagez. C'est la chasse ici. Comme s'ils étaient les rois du coin, à constamment rappeler qu'ils sont les chefs. Elle, elle s'en fout, elle veut juste manger du gibier et se balader sans flipper. Qu'ils soient les rois de ce qu'ils veulent. En entrant dans le petit salon de thé/pâtisserie, elle voit Sébastien et un autre gars qu'elle ne connaît pas, qui peste contre les chasseurs :

– Ils me saoulent. Ils étaient dans mon jardin ce matin. J'ai un bébé de dix-huit mois qui crapahute dehors. Ils me font flipper. Ils chassent quand ils veulent. Ils respectent pas les périodes de chasse. On peut pas faire de rando, les jours où les enfants ne sont pas à l'école, de tout l'hiver. Arrrrrrg.

Il enrage au milieu des tasses et des étagères garnies de grosses boîtes de thé bien rangées.

Sébastien, lui, ne dit rien. Son truc, c'est la neutralité, ça fait moins de problèmes avec les autres. C'est vrai que c'est un hiver à balades. Les vraies montagnardes et les vrais montagnards poursuivent leurs activités, hiver comme été, mais avec un petit bout-de-chou, on n'a pas envie de prendre le risque d'une balle perdue.

– C'est même pas que j'ai peur qu'ils nous tirent dessus, c'est leur manière de nous faire comprendre que la montagne est à eux. Elle n'est pas à eux, bordel ! Le gars s'énerve pendant encore une bonne minute. Et les déchets ?! Ils balancent leurs papiers de Twix partout. Mais vous n'êtes pas chez votre mère !



Au fond, Éva sait qu'il a raison. Il faut partager le territoire, des jours de chasse régulés pour que tout un chacun puisse jouir de la magnifique montagne qui encadre leurs maisons, leurs vies, leurs rêves et leurs envies. La montagne appartient à toutes et à tous. Mais bon, elle a envie de manger de la bonne viande, qui galopait encore hier, dans la même vallée qu'elle. C'est bien plus qu'une envie de viande, c'est un mode de vie. On chasse ce que l'on mange, on partage avec les voisins et voisines qui cultivent des légumes, on passe voir le fromager au fond du village, on se nourrit avec ce qu'il y a sur place. Et la chasse c'est une activité de socialisation comme une autre, alors oui, même s'ils sont quand même qu'entre eux, c'est leur sociabilisation à eux... Elle réfléchit à la sacro-sainte propriété privée, elles sont heureuses d'avoir leur maison. C'est rassurant ce bout de terre là, sous la maison, le jardin jusqu'à la forêt, tout ça, c'est à elles. Personne ne pourra leur prendre, c'est leur terre maintenant. Une zone de sécurité. De celles que l'on n'a pas envie de voir traversées par un inconnu avec un fusil ! Elle passe entre les tables et regarde sur la grande étagère les choix de thés. Derrière elle, sur l'autre mur, une bibliothèque avec des livres et des plantes, quelques dessins encadrés, des vues de la montagne.

- Mets-moi un thé noir classique, s'il te plaît, Sébastien.
- Bien sûr, tout de suite. Tu vas au Mardi du village, mardi ?

C'est une petite tradition qu'a instaurée un couple de néo-ruraux, comme on dit. C'est idiot parce qu'Ambre et Thibaut viennent tous les deux de la campagne, Thibaut est même fils d'agriculteur, mais loin dans le Nord, vers les Deux-Sèvres. Ambre vient de l'Ariège, le département d'à côté. Mais en arrivant, c'était clair pour les habitantes et les habitants du coin : il s'agissait de deux jeunes citadins, pas des gens d'ici. Rapidement, Ambre a décidé d'instaurer les « Mardis du village » parce que c'est désespérant ces villages, autrefois peuplés et vivants, qui se meurent aujourd'hui. Il est vrai qu'il n'y a plus ni boulangerie, ni épicerie, ni bar dans le village. Il n'y a plus rien. Pas rentable. Si le salon de thé de Sébastien survit, c'est parce que la mairie lui prête le local gratuitement et qu'il fait, avec des bouts de

ficelles, tenir à peu près droits les quatre murs de l'enseigne. L'ensemble de sa clientèle se compose de nouveaux venus dans la vallée, d'habitantes endémiques curieuses, et depuis peu, des membres du club de lecture « *Jeudi en 8* » comme on les appelle dans la vallée. Il s'agit d'un club de lectrices et de lecteurs qui se réunit le jeudi, et en quinze depuis peu, à son salon de thé. Deux des « *jeudi en 8* » Anna et Véronique tiennent aussi la petite bibliothèque du village, au-dessus de la mairie. Sébastien est aux anges, son rêve c'est un lieu de sociabilité pour tous, que toutes les générations se mêlent, que tous les habitants des hameaux du coin viennent se parler autour d'un thé. Belle utopie, réaliste à ses yeux, il ne lâchera pas.

- Oui, on a des copines qui arrivent de Nantes mardi soir, on viendra avec elles après. Tu sais quelle sauce Huguette a prévue ? Je vais faire un message à Ambre, l'une des deux copines est végétarienne.

Et elle attrape son téléphone dans son sac.

Huguette est un pilier de la communauté du village. Elle a été au comité des fêtes durant longtemps. Elle a grandi ici, les chevilles penchées sur la montagne. Elle est motrice pour la chorale des habitants et habitantes. Huguette fait les meilleures sauces pour pâtes, au monde. Elle était responsable de tant de choses pour le village... C'est pour cela qu'Ambre avait requis son aide dès le départ. Avoir une habitante pure souche à ses côtés était le seul moyen de pérenniser cette action. Ambre avait été tourneuse avant de s'installer ici. Elle organisait les tournées de différents artistes partout en Europe. Au moment de poser ses valises, elle a choisi avec son amoureux, cette vallée, cachée et encaissée. Un coin de paradis, loin de la folie des villes, un village où en apparence, il ne se passait rien. Mais le lien social, par contre, méritait tous les combats. Pas de café, pas de vie de village, elle le savait, c'était son adage. Dans sa traversée de l'Europe, elle avait observé ce phénomène maintes et maintes fois : un village sans bar, sans « *café du village* », sans lieu de réunion universel, est un village où l'on ne se parle pas. Un village qui meurt. Alors elle avait décidé de faire les mardis du village. « *C'est Mardi, C'est Spaghetti* » avait-

elle annoncé au maire qui n'avait émis aucune objection. Le concept était simple, il fallait venir avec autant d'assiettes que de convives.

Ambre et Thibaut sortaient leur énorme réchaud, des paquets de spaghetti et chaque semaine une sauce différente, faite par Huguette, évidemment. Le projet d'Ambre lui avait plu, il faisait écho à son propre désir d'un lieu de vie en commun. Parce que l'on se reçoit finalement assez peu chez soi, par ici. C'est comme ça. Les endémiques n'organisent que peu de dîners, c'est toujours dehors que l'on se retrouve, l'intimité de l'âtre est réservée à la famille. Très vite, on a pris un système-son mobile, pour les Mardis sur la place du village, et Thibaut, fan de vieux vinyles, anime musicalement la soirée. Ambre et Thibaut ont fait ça gratuitement. Au bout d'un an, Ambre a fait remarquer que ce travail qu'elle faisait volontiers bénévolement pour la communauté des Humains vivant sur le territoire, était normalement rémunéré. Un sourire de mépris lui avait répondu :

– Il y a des gens qui payent pour ça...

« *Oui pour une animation de la soirée, la nourriture, le lien social, la vie en commun. Toutes ces choses que l'on s'efforce de créer et maintenir à bouts de bras malgré l'indifférence que nous adresse votre air dédaigneux... Oui, tout cela coûte de l'argent, mais cela devrait être votre préoccupation numéro une...* », avait pensé très fort Ambre. Et elle était partie, une boule dans le ventre, de la colère dans les poings et le moral à ras le sol. Merci pour l'ambiance. Elle avait voulu tout abandonner, mais non, ces idiots n'auraient pas ses convictions profondes, le social, le lien entre les gens, un lieu où l'on mange, où l'on se rencontre, où l'on se croise, où l'on s'apprivoise, voilà ce qu'il faut, un lieu où l'on s'apprivoise.

Éva pense aux « Mardis Spaghettis ». Elle adore tout simplement ces moments rares, où l'on peut apercevoir et s'approcher des habitants de toujours. Ceux qui font un peu peur, leur regard taciturne semblant juger de tout. Elle pense à la viande de chevreuil, de cerf, au sanglier qui fuit la mort dans la montagne. Mais ils vont t'avoir les chasseurs mon petit gars, et les chasseuses aussi vont t'avoir. Sébastien pose son thé devant son

regard vide. Un hurlement d'homme, suivi des hurlements des chiens, se répercute sur les flancs rocheux de la vallée.

Sébastien ose un :

– Oui ! Parfois ça surprend quand même.

À quelques secondes près il renversait tout le thé sur sa cliente et amie.

– Mais au moins, s'ils ne passent par le jardin et qu'ils partagent la viande, c'est un minimum. En vrai, j'en suis à ce stade, partagez au moins la viande chassée dans mon jardin, comme si c'était le vôtre, pestifère l'inconnu au bout du café.

Éva pense qu'il est amusant que ces chasseurs, tant attachés à la propriété de leur territoire, ne respectent pas cette loi républicaine de la société : la propriété privée. Que se passerait-il si les rôles étaient inversés ? Et qu'elle décidait de passer par le jardin du voisin sans lui demander quoi que ce soit ? Un coup de fusil, voilà ce qu'elle récolterait.

– Je t'apporte du sucre ? demande Sébastien.

– Non merci, ça ira !

Ses pensées s'envolent vers le massif devant elle.



Julia entend la chasse en dessous d'elles, dans le creux de la vallée. C'est soudain et ça transperce le silence. Puis un écho des profondeurs ramène les sons de la chasse jusqu'à ses oreilles. À chaque dénivelé de la montagne se répètent les cris mélangés des humains et des chiens. Ça remonte le long des pentes jusqu'aux oreilles d'Ingrid.

– Ah ! dit-elle satisfaite. Elle est où cette chasse ?

La chasse, elle connaît, elle a pratiqué, elle a un mari chasseur, un fils chasseur, et elle a grandi sur leur terrain de jeu, la vallée. Ne suivez jamais Ingrid en randonnée, c'est un piège pour que vous assistiez à une chasse improvisée.

– Si on pouvait assister à l'action, ça serait super ! Voir une bête sortir du sous-bois, là, à la lisière des arbres, avec les chiens aux trousses...

Et elle commence à parler des postés, de comment on fait démarrer les sangliers, les chiens...

Toujours plus bas, mais de moins en moins loin, l'écho envahit la forêt, les arbres et les prairies, il se propage sur la neige à leurs pieds, il remonte et sonne dans les oreilles, le corps de Julia se crispe. Ingrid lui a filé un grand gilet jaune, au cas où... c'est pas super rassurant... et toujours en dessous, en aval, mais toujours plus proches, les bruits de la chasse. On a l'impression que c'est tout près, que l'on va croiser des sangliers, des chiens et des hommes, dans un mélange de folie, de peur, de rage et de plaisir. Ils nous passeraient dessus sans s'en rendre compte. Julia comprend les encouragements des chasseurs, les syllabes de ces cris ancestraux rentrent sous sa chair et l'exaltent. Les aboiements des chiens, toute la fureur des êtres qui se déchaînent et font frémir la montagne. Julia respire bien profondément les sons millénaires. Ingrid, que la chasse n'inquiète pas le moins du monde, commente ce qu'elle entend, comme un chasseur le ferait. Tel chien est en tête et doit avoir trouvé un animal, les autres chiens le cherchent. Les hommes attendent à des points stratégiques que les sangliers, dérangés dans la tranquillité des ronciers par leurs complices à quatre pattes, viennent les frôler pour y mourir.

Son cœur pulse aux hurlements des bêtes. Le vent apporte depuis l'autre côté du village, en bas, une autre chasse. Ou est-ce la même qui s'est encore déplacée ? Peu importe à Julia, son corps tout entier l'appelle à courir vers « la chasse », à aller voir ce qui se passe, à y prendre part. Il fait de plus en plus froid, les deux femmes sont arrivées sur la piste forestière. Ingrid lui explique depuis quand et comment les humains ont tracé cette



route qui, du village, permet d'aller au plus loin dans la forêt penchée. La chasse toujours fait vibrer la montagne alors qu'elles reprennent le chemin parmi les arbres, vers le monde des humains, loin de la vie primaire et sauvage des bois. Un autre coup de fusil éclate entre les roches.

– C'est n'importe quoi cette chasse. Ils ont encore changé de sens, commente Ingrid. Oh attends ! en faisant un détour, là, on aura un super point de vue !

Et Ingrid se renfonce dans la forêt, au milieu des arbres. Le cœur de Julia vibre à l'unisson des aboiements de chiens en dessous des deux femmes. Le son remonte le long de ses jambes et explose dans ses épaules, avant d'infuser dans son esprit. Elle voudrait soulever le voile qui la sépare de « la chasse », mystérieuse, entourée de mythes. Être, elle aussi, avec les bêtes, les hommes, dans les fourrés, à jouer à la vie et à la mort pour de vrai. La balade se termine et Ingrid et Julia redescendent des hauteurs vers les trois maisons qui marquent la fin du dernier village, le bout du bout de la vallée. Arrivées au niveau des habitations, elle voit Jacques,

l'oncle d'Ingrid, avec la journaliste qui n'en est pas une...

– Ah bah, l'apéro alors, venez prendre l'apéro. On a du Porto et sinon de la Prune et autres...

Il s'interrompt en voyant Ingrid.

– Ah bah, vous aussi les filles venez boire l'apéro !

Et voilà l'oncle, qui ne voulait pas parler, en train de raconter tout son parcours, les chemins de la vie, les randonnées depuis sa naissance. Julia s'excuse poliment au bout d'une heure :

– Je dois rejoindre mon amoureuse pour les travaux de plomberie chez nous.

Oncle lève un sourcil, propose une prune, qu'elle décline poliment et s'éclipse. Laissant Ingrid avec la journaliste qui n'en est pas une, et les récits de la vallée.

Chapitre 3

Mardi Spaghetti

– Elle l'a fait exprès, pour que tu sois au cœur de l'action ! s'exclame Éva, alors que Julia raconte à la joyeuse petite bande autour de la table sa matinée au cœur de la chasse avec Ingrid.

Elles ont récupéré Mathilda et Anouk à la Gare de Montréjeau et avaient tracé un peu vite sur la route pour retourner dans la vallée. Et maintenant, elles dégustaient la dernière fournée de pâtes sauce moutarde et menthe. Un délice. La voiture avait encore une fois déchargé un peu de son électricité dans le bras d'Éva, qui pestait en son for intérieur. Maudit rappel. Elles rejoignaient Noémie, Sébastien et d'autres aux *Mardis spaghetti*.

– Mais je dois confesser une certaine déception. À part quelques chiens qui remontent la montagne en face de nous, je n'ai vu ni sanglier, ni loup...

– Il y a des loups ici ?! s'étouffe Mathilda.

– C'est pas hyper clair, mais en théorie, ils ont réintroduit des loups, et des ours, je crois. À voir s'ils ne se sont pas déjà fait tuer. Je sais pas trop tu sais. Ça divise tellement, les ours, les loups, les brebis, la chasse, la forêt. Tout est délicat...

– Mais ça réglerait pas le problème des sangliers ? demande Anouk, innocemment.

– Venez on parle pas de ça, s'exclame Noémie. Toutes ces histoires de chasse ça me saoule. Tous les hivers, c'est le même débat, rien ne bouge

et depuis la nuit des temps, on parle chasse de septembre à début avril. Oui, le respect des périodes de chasse, c'est pas le truc ici, mais en même temps, les agriculteurs subissent toujours plus les dégâts des sangliers. Eux adoreraient que les chasseurs les tuent tous, comme ça, plus de problème. Mais les chasseurs, eux, veulent pouvoir chasser l'hiver prochain, donc ils ne vont pas éteindre l'espèce... et d'ailleurs les sangliers se reproduisent beaucoup... Oui les sangliers sont un problème et la chasse, en soi, on s'en fiche. Chacun a les activités qu'il veut, mais persiste le problème... Le seul vrai problème c'est que certains privatisent la montagne la moitié de l'année. Et qu'on ne peut pas aller randonner sans se retrouver au milieu d'une chasse. Moi j'emmène pas Elyot au milieu de la chasse un dimanche matin. C'est mort ! Et ils passent dans les jardins,



mais ça, c'est autre chose... encore. Mais c'est une activité que tout un chacun a le droit de pratiquer... et la viande de sanglier est tout de même bien meilleure pour la santé que la viande industrielle de merde. Et puis, c'est qu'une partie de l'année... et il y a trop de sangliers, de biches et de cerfs... et c'est une activité ancestrale et certains chasseurs préservent et s'occupent aussi vite fait des forêts, et puis il y a les subventions... et les animaux sauvages, et que les uns les veulent, les autres pas... stop ! c'est insoluble !

Elle respire un grand coup :

– Pardon. Je voulais pas m'énerver, mais ça me prend la tête. On en parle tous les ans, comme si quoi que ce soit allait bouger, alors que non, du coup, venez, on arrête tout simplement de parler de chasse à tout jamais.

Ah, elle ne voulait pas penser à ça. C'est un problème trop épineux et ça la saoule. Elle secoue un peu la tête et enchaîne sur quelque chose de réjouissant :

– Mathilda, Anouk, vous serez encore là pour Le Carnaval ?

– Bien sûr ! On est aussi là pour ça, pour voir nos copines, pour faire la salle de bains et pour Le Carnaval ! Les traditions de carnaval sont multiples partout en Europe, ces fêtes jalonnaient le calendrier et permettaient...

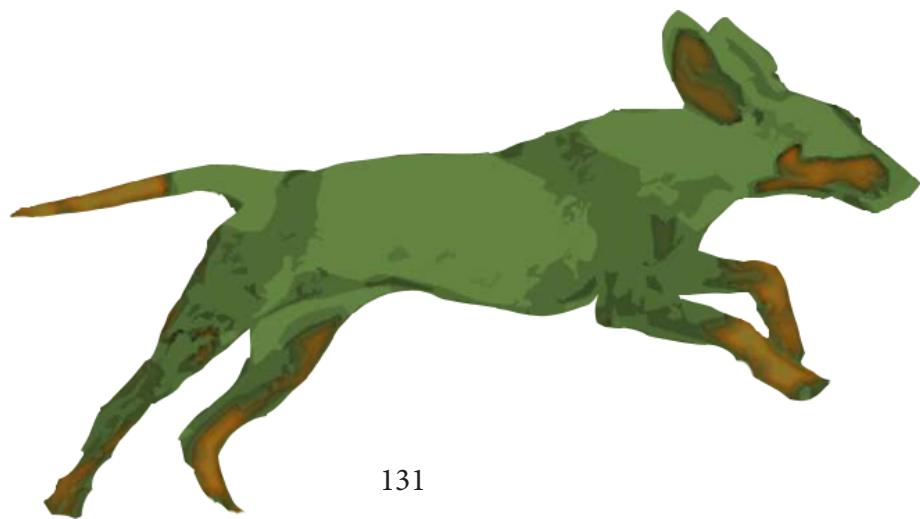
– J'ai vraiment hâte de voir ça, la coupe Mathilda.

– Mais avant, mission salle de bains ! intervient Éva.

– Vous voulez qu'on passe vous aider ? interroge Sébastien, la bouche encore pleine de spaghetti sauce moutarde et menthe.

– Non, en vrai, à quatre dans la salle de bains, ça va faire déjà pas beaucoup de place pour bosser, répond Julia. Après ce week-end, on amène les filles à la Grotte de Gargas, dimanche on va faire du ski de rando vers Arreau et la semaine pro : télé-travail pour tout le monde, et on commence à creuser et préparer le jardin pour le printemps. Et enfin Carnaval ! Ça va être une grosse fête je crois, c'est célèbre dans le coin Le Carnaval de Nistos, avec les brandons en Barousse et les fêtes du village en été, sans

parler des foires aux fromages. Il se passe pas mal de choses par ici...





Trois jours de travaux, ce n'était pas de trop pour finir la salle de bains. Les filles se sont poussées, donné des coups de cul et de coude, par fatigue Mathilda a fait quelques trous inutiles dans les murs mais dans l'ensemble, c'était un super chantier. Éva et Julia sont ravies, la salle de bains est magnifique avec une grande douche à l'italienne vert d'eau, double pommeau de douche, grand luxe. Elles ont fait les raccords d'eau, la pose du carrelage, la peinture. Lundi elles pourront faire les dernières décos. Le temps que tout sèche et enfin elles auront une vraie salle de bains fonctionnelle. Mais là, on est vendredi soir, elles filent vers les baronnies pour aller dîner. Il y a là-bas un très bon restaurant, perdu dans le piémont mais délicieux. Une fin de chantier, ça se fête. La route est tortueuse et tout en restant bien concentrée dessus, Éva rappelle :

– On ne reste pas trop tard, demain on va visiter la grotte à neuf heures trente !

Au milieu de leur repas, une grande famille arrive dans la salle du restaurant. Ils célèbrent l'anniversaire de l'un d'entre eux, le taux d'alcool des anciens infuse toute la pièce. L'un d'entre eux raconte une chasse au renard avec les gitans, et la chasse au renard ça l'air violent. Mathilda et Anouk écoutent, mi-curieuses mi-horrifiées, la voix lourde qui raconte les chiens, les animaux qui courrent avec agilité pour sauver leur vie et le festin d'après chasse. Mais on ne mange pas les renards, non. Les autres

hommes autour du conteur renchérissent, mimant les bêtes qui jaillissent du terrier. Julia se retrouve projetée avec Ingrid dans la montagne, elle entend les cris des hommes, les aboiements des chiens. Éva ne s'intéresse qu'à une chose : on ne mange pas de renard lors des chasses aux renards, mais il semblerait qu'on mange des gros cochons au feu de bois.

– Si on ne le mange pas, ça m'intéresse beaucoup moins la chasse, lance Éva, par contre je trouve ça un peu inégal pour les petits renards non ?

– Je ne comprends pas le truc de la chasse, avoue Anouk. Ok, c'est un truc ancestral et tout, mais maintenant on n'a plus besoin de chasser pour se nourrir. Donc c'est juste un divertissement et une activité encadrée par la loi, non ? Avec des quotas et basta, pourquoi ça cause tant de débats ?

– Je pense que le vrai truc c'est que c'est une question politique. Beaucoup d'élus dans le coin sont chasseurs, et d'ailleurs beaucoup de gens sont chasseurs en général, c'est une activité qui se pratique depuis toujours. On amène les enfants et les ados, c'est un temps de sociabilité pour les adhérents d'un même club de chasse, et beaucoup ont leur identité de chasseur comme tatouée dans leur chair. Si tu les empêches de chasser certains jours par exemple, ils se sentent dépossédés d'une partie de leur identité. C'est leur droit de chasser, qui s'y oppose leur interdit d'être. D'un autre côté avec la disparition des grands prédateurs du territoire, on voit un déséquilibre des écosystèmes donc il y a beaucoup trop de sangliers, de biches et de chevreuils. La disparition de leur milieu naturel les colle aussi à nos maisons en quelque sorte, donc ils mangent les arbres dans les jardins, retournent les champs, font des ravages dans les poulailles, etc.

– Tu les défends ! s'offusque Mathilda. La chasse c'est rétrograde. C'est un truc des hommes machistes et dominateurs qui pensent être Roi sur la nature. Et on en parle de tous ces chasseurs dans leur palombe, pile de pornos posée par terre, qui nourrissent les bêtes et les tirent le cul vissé sur leurs toilettes tout imbibés d'alcool ? Comme les voisins, là, ajoute-t-elle en désignant d'un coup de tête la table d'anniversaire d'où blagues sexistes et hurlements fusent.

– Ce n'est pas que je défende toute chasse Mat, je dis juste que c'est identitaire et culturel. Et aussi que tous les chasseurs ne sont pas des gros porcs qui attendent la bite à la main que des animaux viennent se mettre entre leur fusil et une mangeoire qu'ils ont posée là. Clairement, ici ça ne se passe pas comme ça, et tu te calmes avec le côté masculin du bail parce qu'ici il y a des chasseuses...

– Oui, ok, mais c'est pas mieux parce que ce sont des femmes qui chassent... enfin Julia...

– Non ! Mais, écoute-moi jusqu'au bout Mat, de ce que j'ai compris la chasse c'est en plusieurs étapes : en premier tu sors avec ton ou tes chiens au petit matin, tu fais le tour de la zone de chasse. Ensuite les chiens partent débusquer les sangliers dans les buissons, les hommes attendent à des points stratégiques, c'est les postés...

– Tu révises pour ton brevet de chasse ou quoi ? ironise Anouk qui voudrait bien faire descendre un peu la pression. C'est toujours comme ça entre Julia et Mathilda, elles choisissent un sujet et en débattent jusqu'au petit matin. Impossible de les arrêter, elles sont passionnées et aiment réfléchir ainsi en opposant leurs points de vue quitte à faire preuve d'une certaine mauvaise foi pour consolider leur rhétorique.

– Non, mais tu ne peux pas aborder le sujet uniquement depuis le point de vue d'une nana qui vit en ville et qui n'a de la chasse qu'une seule et même image. Il y a quantité de chasses, des techniques différentes et je ne dis pas que certains chasseurs ne sont pas des gros connards qui font n'importe quoi et qui ne respectent pas les règles, je dis que plein de gens font ça très bien en respectant les règles imposées par la Fédération, et que, au vu de l'état actuel de l'écosystème pyrénéen en tout cas, le problème des sangliers et de leur fort taux de natalité n'a pas d'autre solution. De plus, c'est une pratique familiale pour beaucoup, et sociale, car on va à la chasse entre amis. La viande des animaux sauvages est aussi plus saine que celle des animaux d'élevage, bourrés de médicaments, et les pratiques de chasse ne sont pas toutes barbares.

Après une grande respiration elle enchaîne :

– Et je n'emploierai même pas les ressorts historiques tels que « la chasse est une pratique ancestrale ». C'est plus que ça : nous sommes des prédateurs, des éléments actifs de l'environnement par la chasse, et ce depuis toujours. Toi qui penses en termes d'écosystème, tu sais que l'on est aussi l'écosystème. Rien n'est vierge de la main de l'humanité, non, tout ici est modifié depuis des milliers d'années, et notre action de carnivores est inscrite dans nos gènes, on mange de la viande, c'est l'une de nos participations à l'écosystème. Partout, les rapaces chassent les insectes et les petites souris, les chats détruisent tous les oiseaux autour d'eux, donc bon...

– Alors oui. D'accord. C'est familial et ancestral. L'homme est un prédateur, fais gaffe ton discours peut servir à justifier n'importe quel type d'agression !

– Comment tu exagères ! J'hallucine !

– Et encore une fois tu vas me dire que c'est pas seulement les hommes d'une famille qui chassent mais les meufs aussi ? Après, ok, c'est une activité sociale pour certains chasseurs, mais tous les autres gens qui veulent profiter de la montagne, faire une randonnée, faire... je ne sais pas moi, des activités de montagne... ce n'est pas très égalitaire comme sociabilisation ! De plus, je les connais les chasseurs, tu abuses avec ton « *petite nana qui vit en ville* ». Depuis toujours dans la maison de ma grand-mère où on allait l'été et aux autres vacances, il y avait ce truc : en période de chasse tu ne sors pas dans la forêt, tu ne vas pas en promenade... C'est hyper totalitaire comme truc, « on chasse donc tout le monde doit rester chez soi parce que nous on fait notre truc, donc barrez-vous ». C'est juste de la privatisation, simplement et gratuitement, du territoire. Qu'as-tu dit après ? Ah oui, la qualité de la viande. Je capte mais bon, l'écosystème étant tout défoncé avec du plastique et des polluants partout... La viande de sanglier « sauvage » doit en effet être un peu meilleure, mais pas beaucoup je pense...



– Bah si. C'est sûr qu'elle est meilleure ! s'interpose Éva. Tout ce que tu manges ici, de toute manière, est quand même d'une qualité supérieure à ce que tu trouves en supermarchés. Les produits poussent là, les animaux vivent sur les pentes avec nous, 80 % de tout ce qu'on mange depuis qu'on vit ici vient d'ici ! Si tu parles d'un point de vue purement écologique c'est plus saint et moins polluant de manger du sanglier que quelqu'un a chassé qu'un steak industriel, sans parler des traitements horribles des animaux d'élevage. Tu sais quoi, je dirais même plus : le seul comportement écologique si tu veux manger de la viande, c'est de la chasser toi-même. De plus, regarde cela sous un autre angle : si les chasseurs veulent que leur viande de sanglier soit de bonne qualité, il faut juste les conscientiser à la chaîne de diffusion des pesticides dans l'écosystème. Les chasseurs sont souvent des amoureux du terroir et du territoire, il faut juste qu'ils voient que les pesticides, les engrains chimiques, etc., c'est en désaccord avec leur volonté de préserver le territoire tel qu'il est aujourd'hui...

– Ils ne veulent pas préserver le territoire, ils veulent préserver leur domination du territoire... souffle Mathilda

– Je signale qu'autour de cette table, vous mangez toutes de la viande donc ce débat est de base biaisé. Je signale aussi qu'aucune de vous n'est chasseuse, donc finalement cette conversation ne mènera nulle part, déclare Anouk en espérant une fois de plus mettre fin à la discussion, mais sans grand espoir.

Mathilda s'apprête à relancer les hostilités quand le dessert surgit comme un miracle des mains du serveur sur la table devant elle. Toute conversation n'a plus lieu d'être : un dessert ça se respecte. Plus loin, la table d'anniversaire a encore augmenté le niveau sonore d'un cran. Les quatre femmes commandent un café, elles rigolent de Mathilda qui, épuisée jeudi soir, faisait des trous n'importe où dans le mur car « elle était persuadée, mais vraiment persuadée que le plan des filles indiquait l'étagère sur le mur de droite ». Mais non, c'était celui de gauche. Leur fou-rire se noie dans les éclats de voix qui résonnent dans le restaurant, elles boivent vite leurs cafés. Demain neuf heures trente, répète Éva dans la voiture

qu'elle conduit vers leur maison, leur vallée, leur petit coin de paradis sous la neige. Depuis deux jours il neige. La route est toute humide et glissante, alors Éva conduit doucement. Au détour d'un lacet ses phares éclairent un champ et s'illuminent les yeux d'une dizaine de cervidés. Elle ralentit tellement que leur voiture reste comme suspendue au-dessus de la route. Les animaux les regardent, leurs corps sur le départ, prêts à fuir tout danger. Le temps qu'Anouk dise « *C'est beau, oh qu'ils sont beaux* », les herbivores, les brouteurs de champs et d'arbustes de jardins s'élancent loin dans la nuit vers les premiers arbres de la forêt au bout du champ, sautillant en quinconce. Leurs petites fesses et leurs cuisses rayonnant dans la lumière blanche de la voiture.

– Magique, murmure Julia.

– Sûrement délicieux, s'exclame Éva en rigolant.

Anouk la tape un peu plus fort qu'elle l'aurait voulu en pestant :

– Inhumaine que tu es, regarde comme ils sont mignons. On ne veut pas les manger, t'es horrible.

– Ne me frappe pas ! Non mais je rêve. On peut en manger une partie... on en a toujours mangé une partie ma belle !





Chapitre 5

Prédatrice

Comme tous les mardis, sur la place devant la salle des fêtes, c'est les Mardis spaghetti. Et ce qui devait arriver arriva. Mathilda, avec ses yeux de lynx, repère un gars. Les filles le savent, avec Mat les histoires d'amour n'arrêtent pas. Une nuit, dix ans, elle trouve toujours un amant. Où qu'elle aille. Trop de succès. Anouk a une théorie là-dessus, c'est parce qu'elle est libre comme l'air et jamais en recherche : comme elle a toujours des amoureux, elle n'en cherche jamais, et c'est pour cela qu'elle dégage ce on-ne-sait-quoi qui fait tomber amoureux. À la grande surprise d'Anouk, il y a beaucoup plus de monde que la semaine dernière et personne ne parle de chasse. Le seul sujet sur les lèvres de tout le monde, c'est Le Carnaval. Et, d'après les bribes de conversations qu'elle intercepte, ça ne ressemble pas au carnaval de chez elle. L'excitation monte, s'il y a bien une chose qui peut rassembler tout le village c'est une fête. Éva explique à Huguette son histoire de décharges électriques de voiture :

– Encore aujourd'hui tu sais ! Bam, décharge ! Comme si un mauvais esprit de l'électricité m'avait prise en grippe.

Alors que tout le monde déguste des pâtes avec une sauce crème à l'ognon ciboulette, Thibault balance sur les enceintes *Je danse le Mia*. Un jeune mec se lève à quelques tables de là :

– Il faut qu'on rajoute ça dans la playlist direct !



Cette simple action dirige le regard de Mathilda vers cette table et sa pru-nelle de prédateur se pose sur ce grand gars, Romain, bien emmitouflé dans un ensemble Quechua pas du tout au goût de notre chasseuse d'un autre genre, qui parle avec ses amis sans se douter de rien. Mais l'animal qui le porte semble, lui, tout à fait aux goûts de notre Diane des temps modernes.

– C'est qui eux là-bas ? demande Mathilda l'air de rien.

Anouk ricane, elle la connaît par cœur.

– C'est la team du comité des fêtes, répond Julia, ils sont supers sympas et...

– Le comité des fêtes ? C'est leur titre officiel ? C'est trop bien ! Ils sont là que pour organiser la teuf !? intervient Anouk.

– Ils organisent le Carnaval de samedi, la fête du village et d'autres choses. La plupart sont des jeunes du coin qui ont grandi ici, et il y a aussi quelques anciens et anciennes. Il y a ça dans beaucoup de villages tu sais, la citadine, ironise Julia.

– Oh ça va ! Je trouve ça cool, vraiment, c'est chouette ! Il faudrait partout des comités des fêtes ! bougonne Mathilda. Elle laisse une pause dans la conversation avant de reprendre : Quand tu dis « jeunes », tu parles de jeunes comme moi ou plutôt comme toi ?

– Jeunes comme toi idiote ! Même si tu te fais vieille je te signale ! Je te les présente si tu veux !

En bon prédateur, Mathilda avait gardé, durant toute cette petite conversation, le beau Romain pas trop loin de son champ de vision et, le voyant se diriger vers Sébastien aux platines, elle s'était levée nonchalamment.

– Je gère poupee ! dit-elle en quittant la table.

Les filles ne revirent pas Mathilda avant la fin de la soirée. Une fois toutes à l'intérieur de la voiture, Anouk, Éva et Julia attendent en silence que leur amie s'épanche sur sa disparition. Mathilda finit par rompre le silence :

– C'est vrai qu'ils sont très cools les gars du comité des fêtes. Ils m'ont expliqué toute leur histoire de carnaval, la petite pièce comique et tout. Ça va être très chouette, mais on commence à dix heures du mat' nous aussi ? Ils et elles d'ailleurs, parce qu'il y a des meufs et des mecs au comité des fêtes, presque à parité même... C'est cool et je...

– On s'en fout de ça Mat ! s'exclame Julia sur un ton de patience forcée, raconte-nous donc plutôt pourquoi tu as disparu toute la soirée ?!

– Parce qu'un certain Romain, qui est par ailleurs charmant, me racontait des anecdotes de montagne et que j'aime les anecdotes de montagne. D'ailleurs en parlant avec lui, j'ai appris que même des gens qui vivent là depuis toujours ont des problèmes avec la chasse, c'est pas qu'un problème entre endémiques et néo-ruraux, comme on dit. Par exemple, lui, il s'est embrouillé des tas de fois avec des chasseurs, m'a-t-il dit, parce qu'il fait je ne sais plus quoi dans la montagne, genre passion grand air, nature, etc.

– Je cite « que j'aime les anecdotes de montagne » ! T'as rien écouté de ce que ce gars t'a raconté en vrai ! intervient Anouk, hilare.

– Mais si, j'ai écouté, mais j'ai aussi bu des canons comme ils disent, je n'ai pas tout suivi, mais en gros plusieurs fois il s'est retrouvé confronté à des chasseurs en montagne dans le cadre de sa pratique et les chasseurs se sont comportés hyper mal genre : ça s'insulte, ça s'bouscule, ça zappe la galanterie... et elle éclate de rire.

– Tu nous chantes du Sexion d'Assaut ! T'es pas si jeune que ça finalement, signale Julia alors qu'Éva gare la voiture devant leur maison à la salle de bains parfaite.

– Je crois que c'est devenu universel, mon père chantait Sapé comme jamais parfois, lui rétorque Mathilda. On peut utiliser la salle de bains dès ce soir ? questionne-t-elle en descendant de la voiture.

– Non, non, non, pas avant demain, avertit Éva. Désolée.

Elle prend une décharge électrique en fermant la portière. Attention.

Chapitre 6

La juge, le couple terrible et le médecin

C'est enfin le Carnaval. Les filles sont hyper-contentes. Mathilda a fait trois fois le tour du dressing de Julia et Éva, mais il est loin d'être une penderie de théâtre : ni paillettes, ni coupe courte, ni fun. Éva finit par lui sortir, du fin fond de sa mémoire et de l'armoire, une robe turquoise achetée à la Réunion, portée une fois peut-être pour un mariage et disparue jusqu'à aujourd'hui. Il est midi-dix quand les filles sortent de la maison.

– Bon, maintenant il faut trouver Le Carnaval, déclare Éva une fois qu'elles ont remonté un peu leur rue et se trouvent au milieu du hameau.

– Bah, ils ne sont pas à la salle des fêtes ? demande Anouk qui essaye de se rappeler les informations que ses oreilles ont glanés au Mardi Spaghettis.

– Ça commence à la salle des fêtes mais ensuite la procession du Carnaval se déplace dans tout le village de maison en maison, au son des tambours... elle se tait un instant. Tiens écoute dans le vent, on les entend. Toutes tendent l'oreille pour capter dans une bourrasque un roulement de tambours, loin dans la vallée.

– Ils et elles s'entraînent toute l'année en descendant la route depuis la station de ski en haut.



– Oh cool ! s'exclame Mathilda. Et comment on va retrouver le cortège ? Seulement au bruit ?

– En vrai, Huguette m'a dit par où passera le parcours, c'est de jardin en jardin. Les habitants accueillent chacun leur tour les carnavaliers autour d'un buffet sur leur terrain, et vers midi, ils devraient être de l'autre côté, dans les hauteurs de Nistos.

– C'est chouette ! conclut Mathilda en réalisant qu'en effet, elle n'avait pas du tout écouté ce que lui avait dit Romain.

Finalement, Éva décide que la meilleure solution est de prendre la voiture et de la garer pas loin de la salle des fêtes, et ensuite de partir à la recherche du Carnaval. Un picotement lui remonte le bras. "Ce n'est pas encore chez toi ici", semble lui signaler la décharge électrique. Mais elle commence à s'habituer, la rudesse du climat en hiver, les nuits froides et longues, les visages des anciens qui la regardent avec suspicion, les coups de jus, elle commence à apprivoiser les montagnes, elle le sent. La voiture peut continuer à la mettre en garde... Elle s'adapte, ses chevilles se penchent sur la pente à la manière du coin. De maison en maison, les filles se font entraîner par l'esprit de la procession, alors que chaque jardin se transforme en scène de théâtre burlesque pour le sketch ancestral de Monsieur Carnaval. À chaque halte, une Juge, un Monsieur Carnaval, une Madame Carnaval et un Médecin rejouent la mort de l'hiver. La Juge condamne pour de multiples méfaits l'horrible Monsieur Carnaval, et un chasseur du coin tire, à chaque jardin-étape, un coup de fusil qui précipite les acteurs en herbe sur l'herbe. Arrivant en courant de derrière les habitants spectateurs, le président du comité des fêtes, affublé d'une tenue de médecin, se rue sur les corps du pauvre Monsieur Carnaval et de son « horrible mégère ». Il revient des lointaines contrées de l'Amérique mystérieuse avec un remède pour soigner la mort, qu'il verse dans la bouche du couple gisant successivement dans tous les jardins du patelin. Quelques gouttes suffisent pour réveiller Madame Carnaval et son « voleur violeur » de mari. Alors les tambours repartent et la fête redémarre. Chacun fait des rondes avec son voisin, on tourne, on tape

dans ses mains et le buffet apparaît. Chaque endémique qui reçoit le Carnaval a prévu de quoi restaurer ses voisins. Les enfants courent partout au milieu des tables, attrapant des poignées de bonbons qui débordent de leurs mains et tombent sur le gazon avant d'être engloutis par les chiens qui leur servent de camarades de jeux entre les jambes des adultes. Mathilda adore le concept, chaque halte apporte son lot de cidre, de vin. Et, à chaque halte, elle attend de croiser le regard du beau montagnard, mais celui-ci reste introuvable. Alors elle se concentre sur la fête, sur les buffets, sur les enfants en ivresse de sucre, et sur le petit sketch de la mort de Monsieur et Madame Carnaval. Elle s'approche du président du comité des fêtes. Il vient de finir pour la quatrième fois son intervention miraculeuse, salvatrice du couple Carnaval.

– Antoine, c'est ça ? l'apostrophe Mathilda, tirant en même temps Anouk avec elle vers la star de la journée.

– Yes ! Ah vous êtes les copines de Julia et Éva c'est ça ?

– Oui. Moi c'est Mathilda, et elle c'est Anouk, on s'est vu au Mardi...

– Il y a quoi dans votre gros bidon de potion ? demande Anouk dont la curiosité sans borne s'agrippe à tout ce qu'elle voit.

– Tu veux pas savoir, rigole Antoine, on a tout mis ! C'est dégueu !
Elles éclatent de rire.

– Vous faites quoi exactement au comité des fêtes ?

Mathilde est prête à poser des questions à ce jeune homme jusqu'à demain matin, jusqu'à ce que son beau montagnard arrive.

– Oh bah, on prévoit les fêtes, on organise, ça fait le lien social. Moi j'ai mes cousines et mon cousin qui étaient au comité des fêtes, après ma mère y était à l'ancienne. Et on aime bien faire des blagues et tout ça.

– Quoi comme genre de blagues ?

Mais le président n'a pas le temps d'entendre la question d'Anouk. Les tambours reprennent et on repart vers un autre arrêt, un autre buffet plein de cidre, de bonbons, de pâté, de sauciflard. Anouk glisse à l'oreille d'Éva :



- Au moins on est sûres qu'on est bien en France !
- Grave ! J'adore !

Eva attend qu'on en arrive à la maison de Monsieur et Madame Roubiac. Ils sont chasseurs, elle le sait, elle espère que sera glissé au milieu des produits industriels un pâté de sanglier maison. En sortant de ses pensées et de ses calculs pour situer avec justesse le moment providentiel du gibier dans cette journée de fête, elle voit Julia qui parle à une jeune femme inconnue. Il y a beaucoup de gens qu'elle ne connaît pas à ce Carnaval, mais les têtes dans leur ensemble sont connues de ses yeux. Des gens des vallées alentour, même des gens de l'Ours. Comment quelqu'une pourrait-elle venir ici par hasard ? Il faut le savoir qu'il y a Carnaval au cœur de la montagne. Les habitants du village invitent toute la montagne pour les festivités. Ça doit être cette journaliste qui n'en est pas une, alors Éva se rapproche.

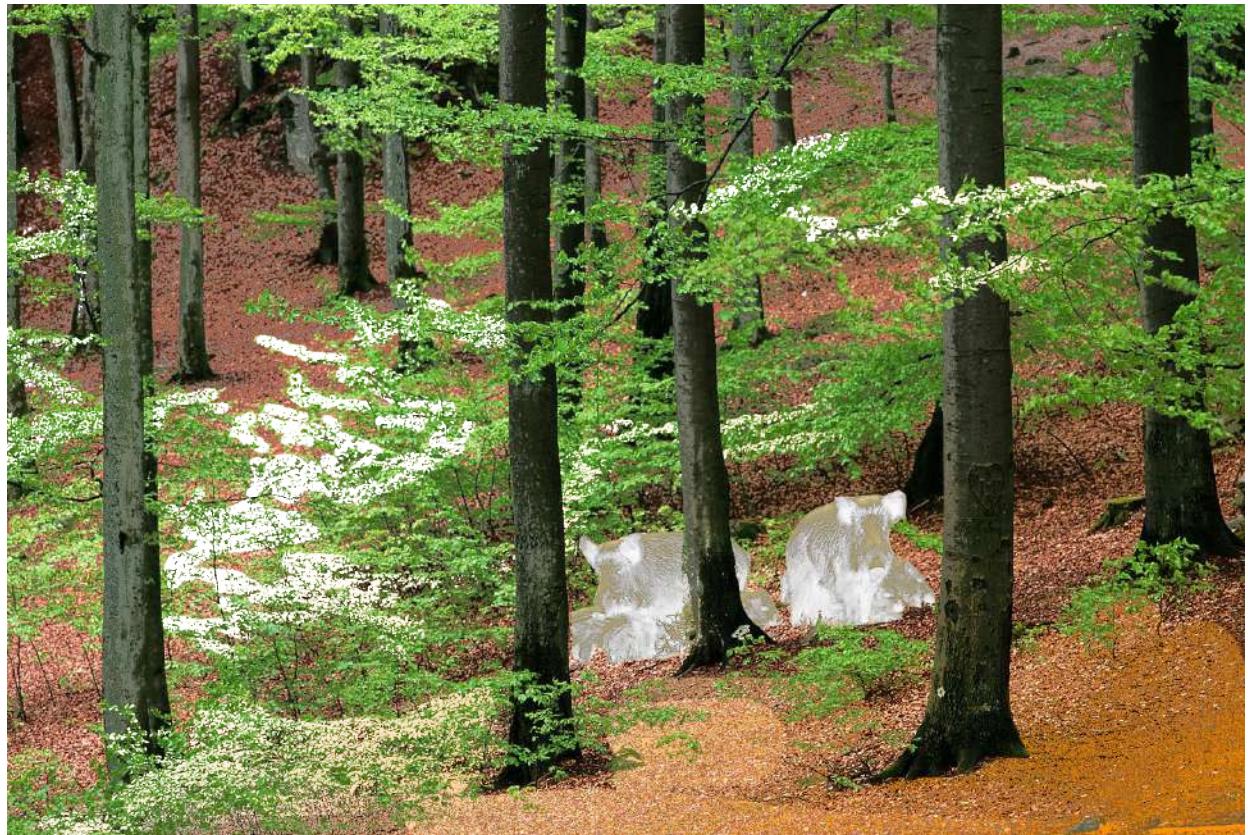
- Nous, on est trop heureuses ici, dit Julia, on a trouvé tout ce que l'on cherchait, une vie de proximité avec nos voisins, de l'entraide, un rythme de vie humain et pas soumis à la machine capitaliste qui s'emballe dans les villes. Vraiment c'est trop le bonheur.

- C'est magnifique ici comme coin mais c'est très paumé. Comment vous avez trouvé cet endroit ? interroge la jeune femme.

- Bah on était fan de montagne toutes les deux... Ah mon chat, ça va ? Je te présente Alix, qui est autrice et illustratrice invitée sur le territoire... mon amoureuse Éva... et du coup, oui on avait décidé après le Covid de partir du Mans, et les Pyrénées c'était un peu notre rêve. Donc on a fait des randos, cherché la vallée qui nous plaisait le plus...

Les pensées d'Éva repartent vers les sangliers en pâté, en saucisse, en pot-au-feu. Les tambours mènent la longue marche des pyrénéens et des pyrénnées qui, année après année, arpencent les routes des villages de la vallée pour célébrer ensemble la fin de l'hiver, le retour de la belle saison, même si les saisons ne respectent plus vraiment le calendrier des carnavaliers. Tous les âges sont représentés, les adultes portent des chaises

pour les anciens alors que des parents déguisés en super-héros poussent des poussettes dans les pentes et les petits chemins de la montagne et que les ados traversent les champs pour devancer les tambours au bas de la route. Les enfants de cinq à douze ans, shootés au sucre et aux chips, incarnent les rôles de leurs costumes à la perfection. Il y a des petits super-héros à l'image de leurs parents, des princesses, des reines des neiges, des pirates, des fées, des fantômes, des monstres et des licornes. Aux côtés des tambours, le tireur promet à la journaliste qui n'en est pas une qu'il tire des balles à blanc juste pour le bruit, pour le spectacle. Devant leur petit groupe de filles, deux jeunes femmes et un jeune homme racontent une histoire d'amour qui se déroule sous leurs yeux au début de la file :



– Amour dans l'air entre Nastasia et Jules, incroyable ! Il faut en faire une story ! s'exclame le jeune type.

– T'es fou ! Trop pas, laisse-les tranquilles, t'es vraiment une commère Paul.

Une journée de célébrations pour tous, de tous âges et de toutes les vallées, bienvenue dans la danse. La coprésidente du comité des fêtes, dans son costume de corsaire, explique que depuis plus de cent ans on fait ce sketch, que le texte n'a pas bougé et que c'est toujours le même tout au long de la journée, mais qu'il est possible que les acteurs du jour perdent la mémoire, de représentation en représentation, de bouteilles de vin en remèdes pour soigner la mort, et que le texte s'en trouve ainsi modifié. Mais l'important c'est l'histoire globale. On vous raconte comment on tue l'hiver, comment le vieux Monsieur Carnaval, voleur, menteur, voleur peut survivre six fois, mais pas sept ! Au son des tambours, le cortège arrive au fond de la vallée et emprunte un sentier tortueux pour revenir vers les hameaux. Un nouveau buffet se dresse et le sketch de Monsieur et Madame Carnaval reprend avec la Juge qui condamne, le chasseur qui tire et le médecin qui revient de loin avec son remède miracle. Le breuvage dans la grosse bouteille en plastique semble répugnant mais les comédiens se prêtent à ce rituel et boivent la mixture salvatrice du médecin depuis dix heures ce matin. Et de fait, leur performance n'en devient que plus drôle alors que les petits couacs s'accumulent.

Arrivés en bas du village central de la vallée, une ligne d'hommes et de femmes en orange fluo attendent à côté d'un énième buffet de sucreries et boissons. Le cœur d'Éva s'accélère. Ok, c'est aujourd'hui se dit-elle. Ils reviennent à peine de la chasse, ils ne repartiront pas cet après-midi, c'est Carnaval quand même... Aujourd'hui je leur demande. Aujourd'hui j'ose. Et pour acter cette courageuse décision, elle se précipite sur le buffet et se sert un verre de cidre. Mathilda la rattrape :

– Oui ! Moi aussi du cidre ! J'adore que les bouteilles de cidres trônent sur les tables autant que les bouteilles de vin !

– Je pense que c'est pour que l'on finisse pas tous totalement ronds, il y a encore la fête ce soir !

– Ceux qui sont déjà ivres ce sont les enfants, regarde ! renchérit Anouk qui les a rejoindes. Leurs petites têtes dépassent à peine des tables, on voit juste leurs mains pleines à craquer.

– Je suis sûre qu'il y a aussi un ou deux ados qui commencent à plus voir très droit, rigole Mathilda.

– Des adultes aussi je te signale, rétorque Anouk en montrant du menton trois gars d'une trentaine d'années qui négocient avec un des joueurs de tambour pour essayer son instrument.

– Il est hyper jeune ! s'exclame Anouk. C'est qu'on imagine, avec notre esprit de citadines de merde, que ce genre de traditions ne sont plus portées que par des vieux, entre guillemets, mais pas du tout ! Au comité des fêtes, ils sont maxi jeunes ! Ils m'expliquaient leurs entraînements tout l'hiver en descendant des montagnes avec les tambours. Et qu'ils, et elles d'ailleurs, adorent faire ça, c'est vrai que c'est cool...

La viande, la viande. L'esprit d'Éva ne s'intéresse plus qu'à elle, alors que le cortège se dirige vers les hauteurs de la vallée, mais de l'autre côté, sur le flanc Est, vers le restaurant des hauteurs où l'on s'arrête toujours une dernière fois avant de redescendre manger à la salle des fêtes.

– Quoi, encore à manger ? se scandalise Mathilda. Attends, attends, là il va y avoir un dîner en plus de tout ce que l'on a mangé aujourd'hui ? Je ne comprends pas, tu peux encore manger là ?

– Je crois qu'il s'agit d'une simple soupe à l'oignon pour s'hydrater et mettre dans l'estomac de chacun de quoi assurer la soirée.

– Ok. Soupe à l'oignon, c'est cool.



La nuit tombe en quelques secondes dans la vallée et la soirée commence dans le petit restaurant. Beaucoup de gens qui n'ont pas participé à la journée de balade arrivent maintenant : pour le Carnaval du soir, pour la teuf, et pour la soupe à l'oignon. Les filles retrouvent des amis de Julia et Éva qui habitent dans les plaines plus bas aux pieds des géantes. Toute la montagne se réunit sur les flancs des Nestes. C'est ainsi qu'on célèbre Carnaval ici. Le soir, après le dîner, on danse et on chante. La salle des fêtes tremble chaque année du bonheur des habitants de célébrer avec toutes les Pyrénées la fin de l'hiver.



Chapitre 7

Une blague de Carnaval

C'est un réveil difficile. Éva, déshydratée, une jambe hors du lit, n'arrive même pas à lever la tête. Elle n'était même pas si saoule hier soir, mais trop d'alcool durant une trop longue période... Elle tente un mouvement de la tête pour voir si Julia dort encore. Mais non, Julia n'est pas là. Elle tente de rattacher des bribes de souvenirs d'hier, elle voit Mathilda qui leur présente Romain alors qu'elles le connaissent déjà. Elle voit Huguette qui danse sur Toxic de Britney, et sa pensée dérive vers la pauvre Britney, abusée par le monde de la musique, réduite par ses producteurs à l'état de femme objet sur-sexualisée... alors qu'elle avait à peine... Non, Éva, concentre-toi ! Où est ta meuf ? Elle revoit les verres accumulés sur le bar. Julia qui danse sur Célébration, le comité des fêtes qui crie *Il est des nôtres* mais ses souvenirs refusent de lui montrer qui est des leurs. Elle revoit Mathilda de trop près, qui lui hurle dans les oreilles par-dessus la musique qu'elle va dormir chez Romain ce soir et que « du coup on bouge maintenant, je t'aime poulette, n'oubliez pas Anouk, elle parle histoire du coin avec un historien devant la salle des fêtes ». Elle revoit en effet Anouk, assise sur le rebord d'une fenêtre devant la salle des fêtes, parlant des seigneuries du Comminges. Est-ce qu'elle a récupéré Anouk avant de partir ? Elle se revoit allant vers le bar d'un pas déterminé, vers les chasseurs, vers Hervé et Jean-Luc, mais qu'est-ce qu'elle fait ?

– Bonsoir Messieurs, je viens en ce jour de fête vous faire une requête. Je m'appelle Éva, je viens d'emménager et je voudrais plus que tout manger de la viande de gibier... Sangliers, cerfs, c'est comme une obsession...

Encore une fois, sa mémoire lui bloque l'accès aux souvenirs. Éva porte une main à sa tête dans un effort douloureux pour essayer de faire marcher son cerveau, quand la porte de sa chambre s'ouvre dans un vacarme qui remonte partout dans son corps et explose là-haut, dans une douleur insoutenable.

– Euh... chérie ? Il y un sanglier dans le jardin, un putain de sanglier mort.

– Arrrrrggggg, moins fort pitié, marmonne Éva le temps que la douleur se dissipe et que l'information puisse prendre la place dans son esprit. Quoi ? Un sanglier ? Genre, entier ?

– Oui, entier ! Genre mort ! Genre un sanglier !

– Mais quoi ? Il est mort là, genre ?

– ON ARRÊTE DE DIRE GENRE !

– Ok !

Éva explose de rire parce que c'est drôle et tragique et que ça n'a pas de sens, en même temps elle est contente et elle a un peu peur.

– C'est pas toxique de laisser la viande comme ça dehors ?

– Bah il fait 1°C là, en vrai.

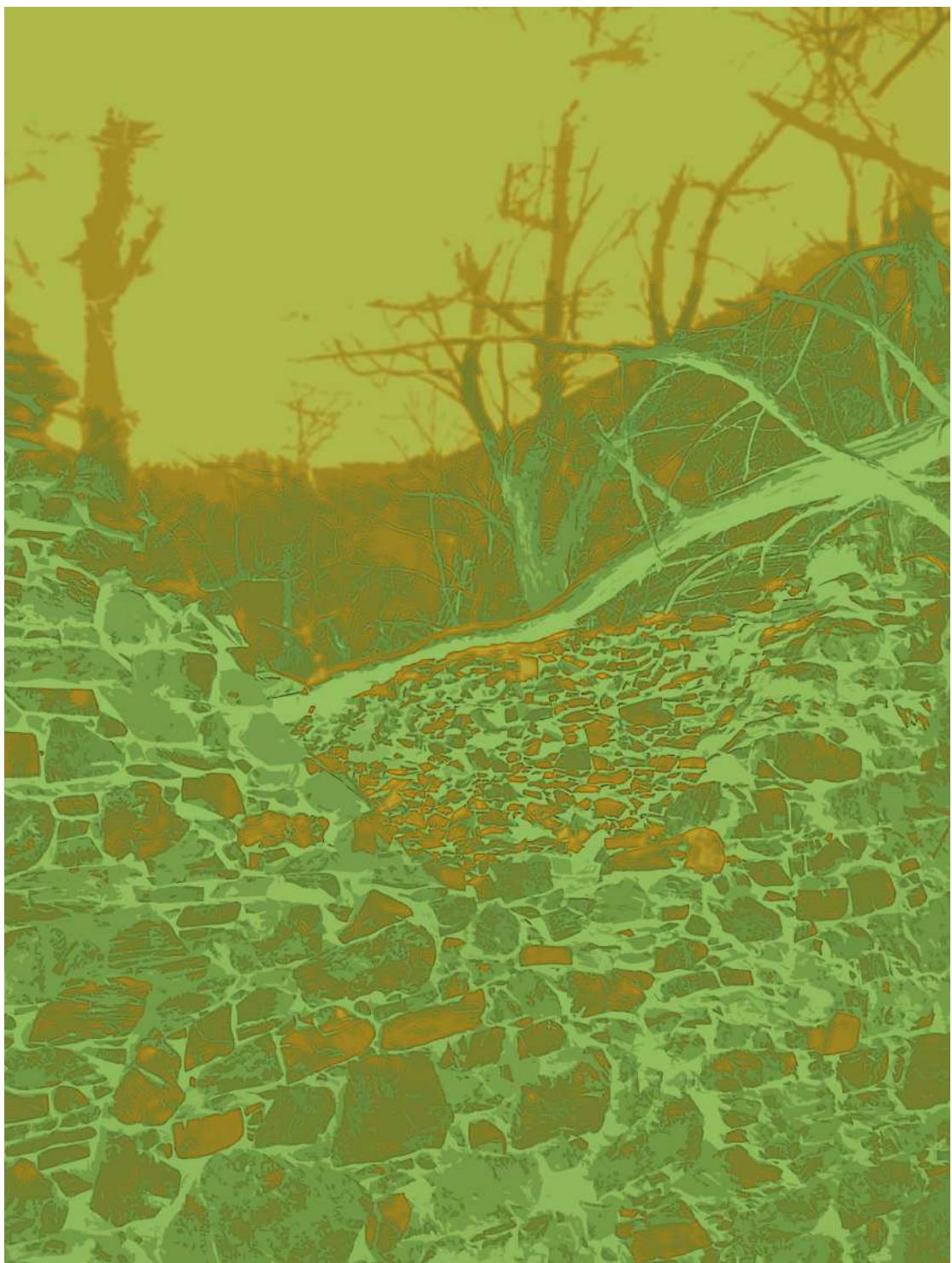
– Mais qu'est-ce qu'on va faire ?

Un cri traverse la maison, le jardin, le village tout entier, heurte la montagne et suit le vent vers les sommets alors que son écho, plus à l'horizontale, balaye la vallée.

– Ça c'est une Mathilda en gueule de bois qui vient de trouver un sanglier au milieu du jardin !

Le cerveau d'Éva, réveillé par ce cri, lui rend la fin de la conversation avec Jean-Luc et Hervé. Enfin, conversation ... des images floues : des shots, une poignée de mains, des rires et une blague à peine voilée sur le fait qu'elle soit lesbienne. Mais l'impression générale de cet échange lui renvoie amusement et satisfaction !

– Je crois que j'ai négocié de la viande de sanglier avec Jean-Luc et Her-



vé hier, mais je ne sais plus ni pourquoi ni comment, ni les termes de l'accord, ni rien. Juste que les lesbiennes doivent être plus habiles avec des couteaux que « des femmes normales », je ne sais plus pourquoi.

Julia lui sourit.

- Ça va, c'était pas une blague trop méchante.
- Pas très woke, ironise Eva.

La porte hurle de nouveau dans la tête d'Éva alors que Mathilda, horrifiée et tremblante, déverse toute la peur ressentie face à la bête dans le jardin. Alors que Julia l'amène dans le salon, Anouk sort la tête de sa chambre :

- C'est quoi ce hurlement ? Il y a un mort ? demande-t-elle les yeux collés par l'alcool et le manque de sommeil. Voyant Mathilda, elle renchérit : tu as tué ton amant ou quoi ?

- Pire, bien pire ! Elle a trouvé un mort dans le jardin ! ironise Julia.
- Quoi ? s'exclament en cœur Anouk et Mathilda, l'une de surprise, l'autre s'offusquant.

- Un sanglier mort, précise Julia. Les chasseurs ont laissé une prise de chasse dans le jardin à la demande d'Éva il semblerait, et...

- Mais ils ont foutu un sanglier entier dans votre jardin, genre entier ?
- Oui...

- Mais c'est hyper violent ! C'est des malades ! hurle Mathilda. Des malades ! Moi, je rentre de soirée tranquille, je suis toute heureuse et tout, et là, bam ! Un sanglier entier ! Non mais c'est pas des manières. C'est un truc de fous, de malades mentaux, de tarés, de psychopathes...

- Calme-toi Mat, ça va aller ! lui glisse Julia.
- Non Julia, non, ça va pas aller ! C'est un truc de la mafia de balancer des animaux morts dans le jardin des gens, ou un truc de sorcières. Mais vu les énergumènes, je ne pense pas que ce soit des adorateurs de Gaïa. Non mais, genre... un sanglier mort au milieu du jardin, c'est flippant ! C'est quoi, c'est une menace, des représailles ? Pourquoi ? Qu'est-ce que vous avez fait ? elle s'étouffe de peur, de colère et d'incompréhension.

- Mais non c'est un cadeau Mat... C'est Éva qui leur a demandé...

- Un cadeau, laisse-moi rire... Julia c'est du foutage de gueule oui !
- J'ai pas demandé un sanglier entier dans le jardin, marmonne Éva depuis son lit.
- Vous allez faire quoi ? interroge Anouk, s'excluant volontairement de cette histoire.
- Bah... Euh... on va le dépecer je suppose, déclare Julia en descendant les escaliers vers le salon, la terrasse, le jardin, le sanglier.

Elles descendent toutes les trois alors qu'Éva tente désespérément depuis son lit de retrouver dans sa mémoire les termes du contrat... Mais rien ne vient. Seules de vagues images floues traversent son cerveau, toujours les mêmes, impossible de voir plus. Anouk et Mathilda, une fois un café avalé et les esprits calmés, commencent à faire des recherches sur internet : « dépecer un sanglier ». Youtube regorge de vidéos, surtout des Américains avec des chapeaux de cow-boy, qui proposent de dépecer la bête en vingt minutes, quinze minutes, dix minutes, mais jamais moins. Les filles rigolent et font quelques bruits de dégoût devant les vidéos et les photos d'animaux morts, mais dans l'ensemble "c'est très intéressant" répète plusieurs fois Anouk que tout passionne. Finalement, elle voit Éva qui descend à son tour les escaliers :

- Un petit thé avant de dépecer le sanglier bébé ? ironise Mathilda.
- Ça ne me fait même pas peur, renchérit Éva d'une voix rauque.
- Bon ! On a visionné et lu deux trois trucs sur les sangliers et en premier il faut les dépecer, puis vider les organes internes. Couper les bons morceaux et tout, le plus dégueu bien sûr c'est l'estomac, ça a l'air puant en plus d'être un peu crado. Après il faut congeler la viande de sanglier durant trois mois pour tuer les potentiels virus ou bactéries et maladies pouvant être présents dans la chair de l'animal. Si on était en Allemagne, vous devriez garder une partie du diaphragme pour le faire analyser dans un labo avant de pouvoir consommer la viande. Mais on est en France, le lobby de la chasse a dû se battre bec et ongles pour qu'on n'ait pas à faire ça ! On peut le dépecer au sol, mais le mieux c'est de le suspendre pour faire le découpage et tout le reste...

Les regards de Julia, Anouk et Mathilda se posent sur Éva qui reprend du poil de la bête en buvant son thé côté cuisine. Après un moment de silence, elle comprend que tous les regards sont tournés vers elle.

- Quoi ? demande-t-elle.
- Bah la salle de bains...
- Quoi la salle de bains... ?
- Bah la salle de bains...
- Oh non ! Non, pas ma salle de bains de maxi luxe ! Non pas ça, pas le sanglier dans ma salle de bains.
- C'est toi qui veux plus que tout manger du gibier non ?
- Oui... répond Éva presque honteuse.
- No choice ! conclut Julia.

Un long silence s'impose au rez-de-chaussée de la maison, les quatre femmes regardent par la baie vitrée la bête à l'ombre des arbres, mais quand même bien visible. Finalement Julia rompt le silence :

- Ok, on y va. On ne peut pas le laisser là quoi qu'il arrive. Anouk, montre-moi tes vidéos là.

Elle étudie les vidéos, regarde bien les mouvements des cow-boys, les parties du corps de l'animal. Elle regarde des photos où sont décomposées les différentes parties de la bête. Elle cherche le meilleur couteau de leur cuisine. Un petit couteau très tranchant, comme dans les vidéos.

- Ok, déjà on va le dépecer, mais d'abord, il faut le bouger de là. Sinon les rapaces vont faire un festin de cette pauvre prise de chasse.

- Pauvre bête oui ! marmonne Mathilda.
- C'est sport quand même cette histoire, un sanglier je veux dire c'est un travail à part entière de nos jours de savoir découper de la viande, commente Anouk depuis la baie vitrée avec une moue de dégoût. Au temps jadis tout le monde savait le faire... c'est dingue ces savoirs que l'on perd...

- Chérie, au temps jadis on n'avait ni internet ni rien, aujourd'hui on ne perd rien, tout est stocké, sauvegardé pour toujours... regarde sans l'avoir jamais fait de sa vie je suis sûre que Julia va faire ça en peu de temps...



Les dix minutes promises sont largement dépassées, mais au bout d'une heure trente les trois femmes ont dépecé et découpé plus ou moins proprement la bête. Maintenant, il faut mettre la viande à congeler, et c'est non sans fierté que Julia et Éva se rendent au club de chasse où des yeux exorbités les regardent déposer dans le congélateur les morceaux de barbecue. Après un silence, René déclare : "Maintenant, faut que vous passez votre permis de chasse les filles" et tous éclatent de rire. Leur joie s'envole dans le vent résonnant sur la pente de la montagne.





Chapitre 8

Pour de vrai

Il fait froid. Voilà, elle l'a dit. Il fait même super froid et ce n'est pas très agréable, parce qu'il ne faut pas bouger, enfin pas trop... Rester camouflée par le feuillage, l'œil alerte, car l'animal pourrait surgir à tout moment. Alors elle reste là, statique. Elle prend son mal en patience. Elle a fait tant de contorsions pour en arriver là, au milieu de la chasse.

Après plusieurs déjeuners chez Jeanne et Léo, elle a osé demander :

– Bah moi, j'aimerais bien aller à une chasse.

Ça fait un peu peur. Les chasseurs ont leur réputation et, à première vue, elle ne cadre pas vraiment dans ce décorum de la chasse. Mais depuis qu'elle vit ici, elle le ressent dans ses tripes, depuis les balades avec Ingrid, depuis qu'elle a passé plusieurs matinées à entendre la chasse, sentir son cœur palpiter, le sang qui alerte tout le corps... C'est bien plus fort qu'elle, que ses principes, c'est ancestral, c'est l'estomac qui s'agit. Les rêves d'Ingrid de voir passer une bête sont devenus les siens, les hurlements des hommes et des chiens résonnent entre ses côtes, la nuit elle rêve qu'elle se trouve dans la forêt, seule dans le calme, à écouter les bruits pour tuer la bête. Quelle bête ? Elle ne sait pas vraiment. Et arrivent en fanfare les chiens derrière elle, puis moult âmes animales apparaissent partout du tintamarre des canidés, et les humains arrivent... Elle veut être dans la chasse, avec les autres êtres, dans le jeu qui se déroule depuis la nuit des temps entre les êtres vivants, dans le froid... un tel froid !

Les pieds dans la boue de la forêt, elle écoute Mélanie qui parle doucement à son frère. Dans le bruissement de la nature, la jeune femme explique pourquoi elle va se faire la traversée des Pyrénées, toute seule, en un temps record, parce que dans la vie on n'a pas le temps. Devenir amie avec Jeanne et Léo ce n'était pas volontaire à la base, mais elle les aime bien. Comme dit Jeanne :

– Toi, Julia c'est bien, tu passes partout. T'es comme ma copine Agnès, elle tient la petite bibliothèque de Siradan, on va souvent faire du vélo, en bas, elle habite de l'autre côté... tu vois Siradan ?

Julia ne voit pas exactement, ni Siradan, ni ce que veut dire « tu passes partout », mais elle sourit et dit oui, oui en hochant la tête. Elle adore venir chez Jeanne et Léo, on mange du sanglier le midi, des soupes qui réchauffent le corps et l'âme, et souvent Jeanne fait des desserts maison... et elle se rapprochait de son objectif secret, la chasse, la viande pour sa chérie, très préhistorien comme concept.

Mais on ne va pas à la chasse comme cela, avec ses ovaires et son couveau. Pas du premier coup. Dans un premier temps, Léo l'amena à un entraînement de chiens de chasse. Julia ignorait qu'il existait des lieux d'entraînement pour les chiens, mais une fois l'information connue, cela lui sembla logique. Elle savait que si elle voulait vraiment chasser, il lui faudrait son permis, mais avant de le passer, comme pour n'importe quel permis, il fallait s'y connaître un peu. Elle pourrait même devenir amie avec les chasseuses, toujours impressionnantes quand elles descendent de leurs voitures en tenue orange, avec les bêtes et les armes. Elles, c'est la jeune garde. Celle qui a chassé dès petite fille : il n'était plus question pour cette génération de papas de ne pas amener les filles à la chasse. C'est cool, pense Julia en regardant les arbres nus dans la forêt, silencieuse. À la préhistoire, tout le monde chassait. Aujourd'hui, c'est Léo qui organise la chasse. C'est pour cela qu'elle a le droit d'être là, ce sont ses chiens qui vont faire le boulot, avec ceux de sa fille Mélanie et de son fils Louis. Il est parti à l'aube avec son meilleur chien, pour renifler les pistes des sangliers dans un coin de forêt au-dessus du village de Seich. Léo aime bien repérer les





lieux tranquilles aux aurores. Un moment avec son meilleur pisteur qu'il chérit. Une fois les sangliers localisés, l'atmosphère de la forêt captée par le chien et son maître, la chasse peut commencer. Le rendez-vous était à sept heures sur un parking de chasse dans les hauteurs de la forêt. Les chiens sont descendus des fourgonnettes, tout excités. Chacun encourage ses bêtes. Il y a là des amis de Léo, son fils et sa fille, cinq gaillards et trois nanas. Ok, c'est cool, pense Julia. Même si elle n'est là qu'en observatrice, elle est comme les chiens, en fête. Une fois chacun prêt, Léo lance le départ. Ils remontent la forêt, séparés en plusieurs groupes, Julia suit Mélanie et Louis.

Mélanie est une grande femme sportive, habillée en orange fluo agrémenté de touches de treillis, ce qui interpelle un peu Julia. Le camouflage au milieu du orange vif, c'est un peu contre intuitif ! Elles sont postées sur une petite butte au milieu des bois, ce qui leur permet de voir à trois-cent-soixante degrés dans la forêt. Je suis une « postée », pense Julia, enfin ! Enfin la chasse, la vraie, avec des chasseurs, des chiens, des bêtes dans le sous-bois, ou est-elle une « poster » ? Impossible de savoir. Le mot n'a peut-être même pas d'orthographe fixe. C'est un mot de la langue orale, du jargon de chasseurs. Un posté, c'est la personne qui attend que la chasse se dirige vers lui, potentiellement ! Silencieux et attentif au moindre bruit, en faction entre les troncs. Pour l'instant, il ne se passe rien dans leur coin. La forêt est calme, avant les déferlantes d'abolements et de hurlements. Julia repense aux conseils de Léo lors de l'entraînement...

– Alors durant toute la chasse, tu restes calme, tu suivras la personne avec qui tu seras en équipe. Sûrement Mélanie... Les chiens vont débusquer les sangliers dans les buissons ou le sous-bois, pour les faire démarrer, comme on dit. Après, si les sangliers démarrent bien, on rappelle les chiens et les postés trient les bêtes qui fuient, si elles passent à proximité. Le mieux, c'est quand même de ne pas faire de bruit, hein Julia ?!

Son esprit retourne à cette journée d'entraînement, le premier contact. Léo lui avait donné rendez-vous à sept heures du matin, on paye l'entraînement à la demi-journée, alors on rentabilise. À sept heures pile devant chez elle, les chiens dans la grande cage à l'arrière de la camionnette l'avaient accueillie en fanfare. Abolements, bruits de griffes sur le grillage. Ils semblaient vouloir tout savoir d'elle dans une précipitation et une excitation adolescente.

– Salut les gars et les filles, enfin... peut-être qu'on ne mélange pas les filles et les garçons pour les chiens de chasse ?

– Oui ! Là t'as que des petits gars, lui répond Léo, comme forme de salut.

– Merci beaucoup Léo de me faire découvrir la chasse, je suis super contente.

– Bah, on verra si t'es toujours enthousiaste après cinq heures dans le froid.

Les chiens à l'arrière se sont calmés, de temps en temps l'un gémit ou baille.

– On va où exactement ?

– On va dans le Gers ! Et Léo rigole à la tête de Julia. T'inquiète donc pas, c'est juste à côté.

Léo lui explique : c'est un terrain d'entraînement à côté d'un village dont le maire est chasseur. Il a délimité une zone dans la forêt municipale pour en faire un parc de chasse. Il y a une douzaine de sangliers qui vivent là à l'année. Cela permet aux chiens d'apprendre à reconnaître les odeurs, à travailler en équipe, à débusquer et à faire démarrer les bêtes. Voir aussi les canidés que cela intéresse et ceux que cela n'intéresse pas.

– On va pas les forcer, ils feraient de mauvais chasseurs de toute façon. Aujourd'hui, on a pris des jeunes chiens et un ou deux vieux pour les tester.

– Du coup c'est toujours les mêmes sangliers ? demande Julia à la fin des explications.

– Ils les changent tous les ans, ils font venir des comités d'entreprises, pour des « journées chasse ». Ils chassent ceux qui sont là depuis un an et ils en mettent des nouveaux ! Les gars sont contents, ils croient qu'ils chassent pour de vrai. Bah le problème surtout c'est que ça sent le sanglier partout, donc les chiens suivent trop de pistes et se dispersent parfois. Il faut leur apprendre à faire démarrer, mais aussi à se méfier des sangliers, car ils sont beaucoup plus puissants que les chiens...



Julia s'enfonça dans son siège en route vers le Gers. Elle était heureuse d'être là, mais elle appréhendait un peu la chasse à venir. Comme un martin de Noël, que va-t-elle trouver aux pieds des Douglas, des Hêtres et des Merisiers géants. Elle, elle veut aller à la chasse et Éva veut manger du gibier, elles sont toujours complémentaires. Depuis qu'elles vivent dans les montagnes, elle en parle au moins deux fois par semaine. Il existe tellement de type de chasses et de chasseurs et de proies et de choses qui s'impliquent et qui s'imbriquent les unes aux autres. La chasse, c'est toute l'histoire de l'humanité. Cela fait quoi ? Trois cents ans, sous nos latitudes aux supermarchés bien remplis, que l'on ne chasse plus pour subvenir à nos besoins. Remplis de poisons, s'insurge Ingrid dans l'esprit de Julia. Aujourd'hui, c'est une pratique si diversifiée de par le monde, cela lui donnerait presque des envies de voyage autour du globe, à la recherche des différentes techniques de chasse. Si c'est un voyage pour manger des viandes bizarres, Éva sera sûrement ravie. Julia est tirée de ses pensées par Mélanie qui lui tapote le bras dans un silence absolu. Elle lui fait « chut » de son autre main, et une fois l'attention de Julia captée, elle désigne un point dans la forêt. En suivant la direction indiquée, les yeux de Julia se posent sur une biche et, en regardant plus attentivement, émerveillée et stupéfaite, elle aperçoit une autre biche plus petite derrière la première. Louis mime un tir sur les deux créatures, mais Mélanie le foudroie d'un regard réprobateur. Le jeune homme continue son imitation, alors Mélanie dans un chuchotement de réprimande fait fuir les bêtes.

– T'es con, on chasse le sanglier aujourd'hui. Tu iras avec tes copains tirer les biches comme des puceaux un autre jour.

– Oh ça va. Pas besoin d'être vulgaire. Je sais qu'on chasse le sanglier, merci ! Il y a mes chiens aussi je te signale.

Les biches ont fui cette conversation, qui apporte des bruits incongrus dans la forêt. Des aboiements montent enfin, de plus bas sur la pente de la montagne. Mélanie s'exclame :

– Ils ont commencé à débusquer les bêtes maintenant. On va voir si ça se dirige vers nous, sinon on suivra les aboiements pour se rapprocher s'ils partent à l'opposé. On ne peut pas prévoir.

Louis regarde sur son GPS où sont ses chiens, il en a trois de sortie aujourd'hui, Léo cinq, et Mélanie trois également. Les jappements alternent avec les encouragements des chasseurs, des cris de tout temps, les cris millénaires de la chasse.

Les filles traversent la forêt en pente, marchant lentement dans les sous-bois, toujours Louis sur leurs traces, remontant en suivant les aboiements des chiens. Les hurlements des hommes font du culbuto sur les parois des géantes. Dans un frisson de vent, les arbres répondent aux bêtes lancées dans la course, le monde entier semble vibrer autour des trois chasseurs. Les aboiements se rapprochent alors que Mélanie, en tête, atteint la serre. Une fois en haut, Julia regarde depuis l'autre côté, la Neste, beaucoup plus bas, serpenter entre les montagnes. Elles devaient être par là-bas quand elles ont décidé de vivre ici. On n'entend plus rien. Le déchaînement de violence est retombé, et seul reste le vent dans les oreilles de Julia.

– Ok. On attend, déclare Mélanie. Elles se postent aux pieds des arbres, plus un bruit ne sort de leur groupe.

Un SMS de Léo leur signale que la chasse remonte sur l'autre flanc de la montagne.

– On va aller les retrouver et on se positionnera ailleurs, déclare Mélanie à la lecture du SMS.



Quand elles les rejoignent, Léo s'apprête à lancer les chiens dans un immense bosquet. Les chiens en alerte sont comme fous et se jettent dans les buissons en hurlant. Les humains les encouragent, Julia respire pleinement les bruits qui l'entourent, tout son corps est dans l'excitation. Les buissons remuent, un chien revient et repart sous le couvert végétal par une autre entrée. Ça hurle, ça s'excite tout autour de cette femme aux anges devant la bataille. On ne voit pas grand-chose. Le feuillage coupe toute visibilité et ce n'est que par les sons, et le mouvement des branchedages, que l'on peut interpréter la scène. Soudain, par l'autre côté de la masse organique, on voit détaler trois sangliers, suivis par les chiens. Les hommes les rappellent avec difficulté !

– Ils ont démarré, s'exclame un ami de Léo, alors que des SMS sont envoyés aux postés, dans la forêt au-delà des champs.

Le groupe se met en marche alors que les hurlements des chiens séloignent, Louis rappelle un chien qui ne vient pas :



– Punaise, c'est vraiment une tarte celui-là ! Il s'en fout du groupe, il doit encore être en vadrouille tout seul quelque part...

En regardant sur son GPS, la confirmation tombe : le chien en question patrouille loin des autres ... et de l'action.

On s'arrête après le bosquet, juste à temps pour voir les sangliers s'enfourner dans la forêt. Quelques coups de fusil sont tirés, mais personne n'a descendu de barbaque. Il faut que les chiens retrouvent et refassent démarrer les cochons sauvages.

– C'est ainsi, commente Mélanie, quand on sait pas tirer, on sait pas tirer !

Julia sourit de cette pique. Durant toute la matinée, les chiens et les sangliers jouent au chat et à la souris, alors que les *posters* attendent, tirent, pestent et attendent encore. Les chiens se fatiguent, les sangliers les font tourner en bourrique alors que les humains frigorifiés continuent les encouragements et tentent différentes stratégies et positions pour tirer enfin un sanglier. Ceux-ci se sont perdus dans leur course et les chasseurs ne suivent plus que deux bêtes qui, perpétuellement, se rencontrent, se croisent et se séparent dans leur fuite. Les pieds de Julia sont trempés, son corps tremble de l'humidité ambiante. À force de regarder le dos de Mélanie, elle a identifié que ce ne sont pas des motifs de camouflage militaire sur sa veste orange fluo, mais des motifs de branchages et de feuilles, parfaite illusion d'optique qui donne l'impression qu'elle se fond dans le paysage, comme le prolongement d'une branche sur un cliché que l'on serait en train de retoucher sur Photoshop.

Cinq heures, ça fait cinq heures qu'elle est là, dans la chasse... quand un aboiement singulier transperce les autres bruits. Louis et Mélanie s'échangent un regard inquiet, alors que Julia essaye encore de comprendre en quoi ce jappement est particulier. Cinq minutes plus tard on entend un coup de feu vers l'ouest. Mélanie et Louis redoublent de vigilance. Quelques aboiements suivent le vent quand, soudain, sur leur droite, un peu loin dans la forêt, quelque chose bouge : un sanglier.

Le cœur de Julia s'emballe, tout s'accélère. Le temps qu'elle regarde Mélanie, le coup de feu est parti et un deuxième le suit immédiatement. Julia tourne la tête, et la bête est à terre. Mélanie, dans un geste professionnel, redescend le fusil le long de son corps et se dirige vers l'animal.

– Pile dans la tête ! C'est beau, beau coup, belle bête ! s'enorgueillit-elle alors que Louis, juste derrière, commente la taille et le pelage de la proie pour Julia.

Les humains s'appellent à travers la forêt, rappellent les chiens et se dirigent vers Julia, Mélanie et Louis. Elles sont toutes contentes de cette prise et ricanent d'être les meilleurs chasseurs du jour. Quand soudain un grondement fait taire tout le monde.

– Connard de bête de merde, mon Ocelot, mon chien ! Putain de Sanglier, con des dieux !

Tous relèvent la tête et se dirigent vers les hurlements de Léo qui deviennent des injures, des pleurs, des cris, des angoisses, des damnations à la déesse Diane. En arrivant devant la scène, Julia est choquée de voir Léo à genoux sur l'un de ses chiens, les tripes ouvertes, à l'air libre. Les sangliers ne l'ont pas loupé, le meilleur ami de l'Homme est mort. L'allié à quatre pattes gît dans les bras de son maître, dont les larmes dures et rares glissent jusqu'au pelage du Petit Bleu de Gascogne.

Tous se taisent. Léo finit par se relever, le chien dans les bras, il n'y a rien à faire, le chien n'a pas été assez prudent et il a perdu contre le sanglier. Une fois Léo debout, Mélanie lui caresse l'épaule et tente de le réconforter :

– Je l'ai eu Paps', direct du premier coup ! C'est une grosse bête.

– C'est bien... soupire Léo.

Et il redescend vers les voitures, son chien mort dans les bras. Il mettra son cadavre avec les restes des animaux que l'on dépèce. La fin de la chasse, bien que fructueuse, est un crève-coeur pour tous les participants. Pour retourner au club de chasse et s'occuper de la viande, de manière professionnelle au regard de la première fois de Julia, il faut reprendre les voitures. Julia monte avec Louis, et le sanglier tueur, ainsi que la moitié des bêtes. Mélanie et son père prennent une autre voiture avec les chiens restant et le cadavre d'Ocelot. Après un silence long et quelque peu dououreux, Julia demande à Louis si cela arrive souvent.

– Non pas trop, mais en vrai les sangliers sont tellement plus gros que les chiens, leurs défenses servent à ça. Si un chien n'est pas assez prudent, il peut se faire attaquer par le sanglier et cela devient risqué pour le chien, car on leur apprend tout de même à ne pas avoir trop peur des sangliers et malheureusement, c'est parfois à leurs dépens. C'est la première fois que Paps' perd un chien je crois, et il n'avait pas l'air bien du tout. Les larmes et tout... Après je comprends, je me suis retenu moi, parce que bon, ce n'est pas mon chien mais quand même, j'ai beaucoup chassé avec lui, Paps' l'avait depuis quatre ans je pense. C'est chaud !

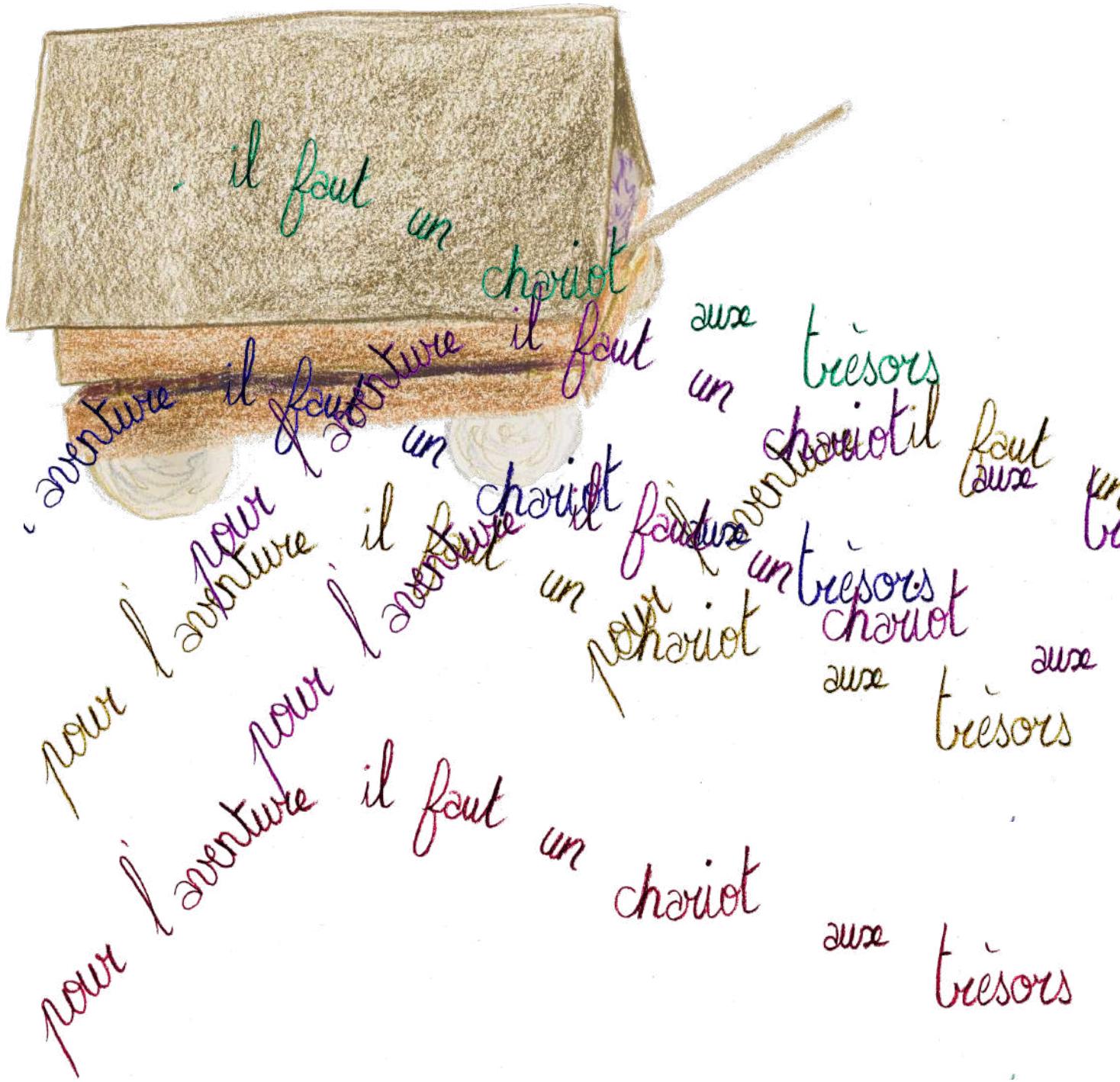
Julia ne dit rien, elle est un peu choquée de cette scène, la joie de tuer une bête et le drame d'en voir une autre mourir. Les sentiments se mélangent : d'un côté cette chasse au sanglier, qui au premier abord semblait très inégale, lui semble désormais bien plus équitable ; de l'autre, il y a toutes les sensations qui se cumulent, joie, peur, froid, excitation, anxiété, elle les a toutes ressenties. Tous peuvent en quelque sorte y mourir, comme de tout temps. Le cadavre du chien sera balancé dans la déchetterie des chasseurs : un ravin, haut dans la montagne, accessible uniquement depuis la route forestière, où les chasseurs jettent plus ou moins légalement ce que l'on ne mange pas des animaux, tripes et autres parties organiques peu ragoûtantes. Julia le sait bien : ce qui se faisait de tout temps, souvent se fait toujours. Parfois, un chasseur peu consciencieux jette en aval les déchets de la chasse, et les boyaux des bêtes descendent la Neste vers les villages, ce qui fait encore plus gueuler les anti-chasse et aussi les autres

qui trouvent que, vraiment, c'est loin d'être idéal d'un point de vue hygiénique. Ce n'est pas interdit pour rien. Mais elle ne veut pas parler de ça. Elle revoit les deux morts du jour, et cherche à comprendre pourquoi son cerveau fait une si forte distinction entre ces deux animaux qui gisent à l'arrière des pick-up. Léo monte directement sur la route forestière de l'autre côté de la montagne, laissant Louis, Julia et Mélanie ainsi que ses amis au club de chasse du village. Dans un silence religieux, Mélanie s'occupe de sa prise, peu de conversations brisent le silence. On attend que Léo redescende de la montagne. Louis finit par appeler sa mère pour la prévenir du déroulé de la chasse. Au bout du fil, sa mère lui dit qu'elle sait. Son père est déjà dans le salon, silencieux et taciturne. Julia se propose d'y aller, pour lui tenir compagnie en attendant que se terminent les préparatifs transformant une bête en viande. À son arrivée, elle salue Jeanne et s'engouffre dans le salon où elle trouve Léo, le regard noir, qui répète en silence que c'était un bon chien, vraiment un très bon chien.

– Tu as faim Julia ? lui demande Jeanne. Il y a du pâté de sanglier et de la soupe pour le déjeuner.

– Oui merci ! répond Julia et, se tournant vers Léo : et toi Léo, tu as faim ?

Le pyrénéen grogne dans le canapé en face de la grande cheminée, qui a été transformée en poêle, ça chauffe bien mieux. Et alors que silencieux, les deux chasseurs du jour regardent la fumée qui sort des assiettes de soupe, Jeanne coupe une grosse tranche de pâté pour son mari et conclut : – C'est le prix des bonnes choses...



Anla

les
tressors
choriot

auze

tressors

tressors

- gâteauze
- gourides
- saucissons
- pain
- couteauze suisse
- trousse de secour
- tomates
- concombre
- noize
- ficelle
- ~~pain~~
- fromage
- lampes de poche

Elle vérifie pour la troisième fois...

Elles ont bien tout, tout ce qu'il faut pour partir loin, loin dans la montagne. En face, dans la montagne, le long des sapins qui sont si petits d'ici, il faut traverser les champs en fond de vallée puis prendre les sentiers dans le petit bois, encore quelques étendues de pâturage bas et la forêt, la vraie. La forêt en face du village sur les pentes de la montagne.

Elles sont chargées, il y a les vieilles tentes de la guerre, les gourdes des hommes devenus pères, le nécessaire de survie pour trois jours, des grosses lampes torches. Ça fait un gros chariot avec par-dessus les toiles des tentes, au cas où il pleuve, pour protéger la nourriture et les couvertures. Il faut se monter soi et le chariot et les petites doivent suivre, les plus grandes ont maximum treize ans. Lucette, René, Louis, Huguette, elles sont responsables du chariot. Et il y a Jean-Claude qui veut faire le grand comme toujours. Au début ça va, tout le monde est heureux, ça fait une longue procession joyeuse qui sautille au milieu des champs. Et puis d'un coup tout le monde se stoppe, on est devant la ferme du vieux Antichan. Il faut faire un choix : soit on coupe par son exploitation discrètement comme des ombres puis on court vers la haie de l'autre côté du bâtiment qui sert de maison aux vaches... Soit on longe la route encore longtemps, on sort du hameau, et là il faut pas louper le sentier qui remonte vers la forêt. À cette heure de l'année il ne doit pas y avoir grand monde dans les bâtiments et en plus on est avec Jean, son petit-fils, on devrait gagner pas mal de temps.





- Jean, le vieux Antichan c'est ton grand-père, c'est ça ? demande Lucette en tête de cortège.

Jean réfléchit un moment qui semble long, il le voit dans les yeux de ses camarades, il finit par trancher :

- Non c'est le frère de mamie donc c'est... autre moment suspendu dans l'éternité, de cette éternité de l'enfance si vite oubliée... C'est mon grand-oncle.

Lucette fait les liens de parentés dans son esprit, c'est ok, ça passe, grand-oncle c'est proche. René regarde Jean :

- C'est quoi comme genre de grand-oncle ?

Jean réfléchit à nouveau. Décidément ça commence mal cette histoire, on n'arrête pas de lui demander des trucs... lui il s'en fiche en plus, il est venu parce que son frère venait et qu'ils doivent toujours être « tous les deux » selon maman. Ça fait beaucoup de choses, alors sur son visage passe le voile de la peur, puis du stress, et il explose en un cri de larmes. Celles qui peuvent remplir une rivière où s'arrêter dans l'instant. Lucette se précipite sur lui, elle le prend dans ses bras. Ça s'arrête dans l'instant.

- Chut !!!!! Ne t'inquiète pas, c'est pas grave ! En tenant toujours Jean dans ses bras, elle se tourne vers Louis qui était parti en repérage, c'est pour ça qu'on ne lui avait pas demandé, à lui, comment il était le vieux Antichan.

- Il est comment votre grand-oncle ?

- Mon grand-oncle ? Le vieux Antichan ce n'est pas mon grand-oncle ? C'est le frère du mari de ma grand-mère...

- Ok, ok, le coupe Huguette toujours la main sur le chariot, mais on peut y aller là ?

- On peut ou pas ? s'impatiente Gisèle qui se tient toujours à côté de Lucette, beaucoup trop contente de cette aventure : elle voudrait être sûre qu'on va bien y aller.

- Il n'y a personne ! Affirme Louis.

Il prend le devant du chariot et commence à avancer prudemment et silencieusement dans l'allée qui mène à la cour. Avant celle-ci il bifurque sur la gauche pour longer le bâtiment des bêtes, il n'y en a pas à cette période de l'année, elles sont déjà montées, elles, en haut de la montagne.

- Parfait on va pouvoir y aller alors ! Ça va nous faire gagner du temps, déclare Lucette.

Personne dans cette petite troupe ne sait pourquoi il faut gagner du temps mais les adultes en parlent tout le temps de cette histoire de gagner du temps et ça a l'air super, après ils sont tout contents les parents... alors oui, gagnons du temps et passons par chez le vieux Antichan.

Louis il veut les voir là-haut, les vaches, dans les prairies des montagnes, là où les adultes passent une partie de l'été et même qu'ils redescendent avec du fromage, Louis il veut voir comment on fait ! C'est pas une question de gagner du temps, pour lui, ils sont déjà en retard, les vaches sont là-haut depuis au moins deux semaines. Huguette suit en trotinant, Jean-Claude qui se sent investi d'une mission divine avec le chariot dans les mains pousse pour garder le rythme de Louis qui tire devant, avançant d'un pas plus que déterminé. En file indienne le long des bâtiments. Vite, vite, vite sans faire de bruit. Les enfants se faufilent, mais rapidement on oublie qu'on doit être discret, qu'on est pas sûr d'avoir le droit d'être là. Et là, c'est le drame, le gros chien qui garde la maison, lénorme Patou se met à aboyer et court vers eux, les enfants hurlent et partent dans tous les sens, c'est un moment de folie, de peur, de rire, de course, de panique...

C'est un moment propice pour faire naître une héroïne, Lucette se retourne de son mètre quarante et fait « *Bouuuouououoh ououououou le chien, Bououuhouou !!* » en levant ses bras et en se faisant aussi grande que le chien, aussi grande que la montagne, aussi grande que toutes les Pyrénées. Elle a peur mais elle tient bon, elle parle au chien avec autorité, avec une grosse voix, presque la voix de madame Estainger, la boulangère qui amène du pain au village le mardi et le vendredi.

- Oust le Chien retourne à la niche ! Oust laisse nous tranquille !

Au milieu de la cohue certains ont vu, ils ont vu Lucette se dresser contre le chien.



Il vérifie pour la troisième fois...

Oui, il se passe bien quelque chose, il flotte dans l'air les bruits lointains d'un groupe d'humains, mais tout bas puis d'un coup aigus, les humains font rarement cela. C'est une journée tranquille aujourd'hui. Ça fait deux semaines que le vieux est parti. En reniflant sur le pas de la porte Asting, le chien de Monsieur et Madame Antichan, était satisfait : tout sentait comme cela doit sentir ! Les fleurs de la fin du printemps, le feu de bois, il reste un peu de l'odeur des bêtes de l'étable même si elles sont parties en haut de la montagne avec le vieux et les autres chiens, la nourriture des humains qui comme chaque jour se répand de la cuisine à la ferme en passant par la cour, si on va derrière le grand bâtiment qui sert à tous de toit l'odeur se sera quelque peu dissipée et...

Il est trop vieux pour monter avec les brebis et les vaches en haut de la montagne... il n'a pas eu le droit de suivre quand le vieux aux premières heures du jour s'est décidé. Aujourd'hui on monte. C'était il y a deux semaines et Asting s'ennuie un peu depuis. Alors il hume encore une fois l'air de la vallée, écoute l'agitation du village un peu en-dessous de leur maison, les bruissements des arbres autour de la ferme, les bavardages des oiseaux : chez les oiseaux c'est la suractivité de printemps, tous se relaient autour de leurs nids, dans les murs, sur les arbres, dans les fourrés, partout les oiseaux viennent coloniser années après années des failles de son territoire.

Des bruits pourtant traversent par moment le cadre normal du monde : il y a des bruits, il se lève, respire bien à fond son décor et écoute attentif, à chaque sniiiiiff, sniiiiif, il renifle le monde, l'information, la vérité, sa truffe ne le trompe jamais. Le vent apporte le bruit et les odeurs de quelque chose de nouveau, pas de fondamentalement nouveau mais de non quotidien. Ça sent le petit humain et les gâteaux, et ça fait du bruit comme un groupe de petits humains qui possèdent des gâteaux. Et pas que... en reniflant bien fort le vieux Asting, le chien de montagne qui a tout vu, tout vécu sur les pentes des géantes, distingue une odeur de fromage, de viande séchée. Que faire ? Les petits humains c'est pas son problème, mais quand même ils sont là et c'est son territoire ici. Et ils ont du fromage et de la viande séchée !

Alors il se lève, inspecte encore une fois l'air de la vallée pour être sûr et part en courant gentiment vers le bâtiment agricole où les enfants en file indienne se pressent dans un silence tout relatif. Asting aime bien les enfants des humains, mais les humains ne le laissent pas souvent les approcher, « *Gros chien vat'en, retourne garder les brebis, les vaches et les moutons dans les montagnes, aller pars, oust OUST* ». Ce sont les sons des humains, leurs aboiements de mères chiennes protectrices ! Les

humains sont comme des louves qui protègent leurs portées, leurs petits. En arrivant à l'angle du bâtiment Asting remarque tout de suite qu'il n'y a que des petits humains, pas d'adulte qui crie, que des enfants. Dans l'esprit du vieux chien qui s'ennuie, un instinct de l'enfance de petit chien lui remonte jusque dans les oreilles. Le voilà chiot. Jouer, jouer, jouer, jaillit une nouvelle jeunesse, jouer, jouer et des caresses, les petits des humains parfois caressent. Alors là, tous ces enfants sur son territoire, il veut jouer avec eux, le Patou de Monsieur et Madame Antichan se met à courir plus vite pour rattraper les enfants et jouer avec eux, comme avec les petites brebis qui courent partout, mais elles ont plus peur qu'elles ne veulent bien jouer avec lui. Il le sent le vieux Asting alors il les laisse, il ne joue plus avec les brebis... mais là des enfants d'humains... il sait que les enfants d'humains comme les enfants de chiens aiment jouer.

Alors il court vers eux, le vieux Asting.



C'est Marie-Claude qui repère le chien en premier. Elle n'aime pas les chiens, elle en a peur depuis toujours alors elle faisait plus attention que les autres, elle sait qu'ici il y a un gros chien, un très gros chien, plusieurs même... les autres disent que c'est sans risque, mais son œil que c'est sans risque. Et ça n'a pas loupé lénorme mastodonte plus grand qu'elle court de toute sa vitesse vers elle, elle se sent visée bien-sûr, c'est sur elle qu'il court : il va la dévorer, la manger toute crue... elle crie :

« *CHHHHIIIIIIIIEEEEEEN!* » et se recroqueville sur elle-même pour ne pas affronter la monumentale face de la bête. C'est entre deux sanglots de frayeur qu'elle entend la voix de Lucette plus fort que toutes les grosses peurs du monde.

- Ououst le Chien retourne à la niche ! Ouste laisse nous tranquille !

Marie-Claude se relève immédiatement et Lucette, grande et puissante devant elle, qui tient tête au gros molosse, quel spectacle !



Asting regarde cette petite fille qui le dépasse à peine. Il faut dire qu'il est immense le fidèle acolyte de Monsieur Antichan. Depuis huit ans déjà il garde les troupeaux, monte et descend les arpents, accompagne les humains chercher les bêtes la nuit, ou quand elles se perdent loin dans la montagne. Il la connaît par cœur, il sait tout de ses pièges de ses crevasses, il sait tout du Pic De Tourroc et des montagnes derrière vers les altitudes les plus hautes. Elle fait les mêmes sons que les autres humains, « Oust », mais sa voix ne sonne pas comme celle de madame Antichan quand elle le chasse dehors alors qu'il s'était risqué dans la maison. Non, la voix de la petite fille lui donne envie de la suivre, de courir avec elle, de faire ce qu'il n'a jamais pu faire avec les enfants des humains : jouer. Il s'assied devant elle et roule sur le dos lui montrant son ventre.



Lucette n'aime pas beaucoup les chiens et elle est tout enorgueillie de son nouveau pouvoir : elle fait peur aux gros chiens. Ce sera très utile, pense-t-elle alors que René qui la rejoint s'exclame :

- Il est pas du tout dangereux ce chien ! C'est un gros pépère, regardez !

Et il se jette sur le chien pour lui faire des caresses, ses mains s'enfoncent dans le poil blanc du Patou. René est habitué aux chiens de chasse de sa famille, et il sait quand un chien est un camarade et quand il ne l'est pas, et le chien des Antichan, lui, est de la catégorie deux : chiens inutiles à la chasse. Dans l'esprit du petit René les choses sont très bien rangées ! Plusieurs enfants s'approchent et le caressent, Asting est aux anges. Marie-Claude rejoint Lucette et la prend par la main :

- T'es vraiment la plus forte, je reste avec toi.

Lucette regarde autour l'état des troupes : la plupart des enfants sont autour du chien et les derniers qui étaient partis sur le côté et/ou devant reviennent en trottinant, pas de bobos, pas de pertes, elle regarde le chien, elle regarde les enfants, le chariot avec Louis en tête, Huguette et Jean-Claude sont déjà au niveau de la haie, ils sont presque sortis de la propriété des Antichan. Enfin de ce qu'elle pense être la propriété, la limite du jardin, mais sur huit hectares de champs et de forêt qui remontent le long de la pente tout est à Monsieur et Madame Antichan, d'ici jusqu'à la serre. Mais pas le temps de tergiverser :

- Très bien on l'adopte, il vient avec nous dans la montagne. Tout le monde a son sac ? On y va !

Il faut être un peu loin du village quand la lumière du jour baissera pour faire le campement. René et Louis savent comment faire, et Maria la fille des italiens qui travaillent dans le fond de la vallée sait couper du bois, Huguette sait faire le feu, son père l'amène souvent dans la montagne, elle a dit « moi je ferais le feu mais je ne veux pas faire à manger ». Marie-Claude et Juan savent faire bouillir de l'eau, on a tout ce qu'il faut à manger et à boire, et maintenant un Patou immense, un Asting.



Lucette regarde le gros chien qui sert d'escorte aux petits explorateurs depuis la ferme du grand-oncle de Louis et Jean. Julietta, que son frère Juan prononce Rouliettta mais que tout le monde ici appelle Juju, raconte sa vie en espagnol au vieux chien qui suit la route... il faut dire que les petits humains ne semblent pas vraiment savoir où ils vont. Asting ne comprend ni leur parcours ni leur destination, pourtant il connaît tous les chemins et toutes les destinations des humains. Il est rare qu'en suivant l'un d'entre eux il passe par un lieu inconnu. Les enfants remontent la montagne en ordre chaotique. Un petit groupe composé de trois filles et de deux garçons chante des chansons en marchant tranquillement juste derrière lui alors que plus bas en aval, papillonnant de fleur en fleur, deux jeunes gens ferment la marche. Marguerite note dans son carnet chaque espèce de fleur alors que Sylvain consciencieusement les coupe avant de les lui remettre dans un geste solennel et quelque peu exagéré de délicatesse. Tout devant, Lucette trace toujours plus haut, les enfants font des détours pour gravir la pente, au fur et à mesure de l'après-midi la file indienne si bien rangée qui longeait la grange du fermier n'est plus qu'un lointain souvenir, on a fait tant de route. Les enfants s'étalent et se répandent sur tout un pan de la colline, des petits groupes épars se dessinent, certains enfants affrontent seuls la pente de la montagne, alors que leurs pieds grimpent vers le Pic De Tourroc leur esprit escalade l'Everest. Huguette et sa petite team de garçon poussent et traînent le chariot, c'est la mission la plus importante : toute la nourriture et tout ce qu'il faut pour dormir se trouve là.





Asting reste tranquille, il sait qu'en haut de cet affleurement il y une serre. Une zone plate avec une vieille ferme pas encore tout à fait abandonnée, les portes de cette bâtie sont toujours ouvertes. Les enfants, comme les brebis ne peuvent arriver qu'ici, quel que soit leur chemin c'est le seul endroit où ils peuvent bien vouloir aller ces humains miniatures, vu qu'il n'y a que là. Après oui, il y a le chemin derrière la vieille ferme mais les humains n'aiment pas la nuit, lui non plus d'ailleurs mais il a moins peur que les humains. Il le sait, il l'a tant et tant senti que maintenant Asting sait quand les humains ont peur. Il le sait à l'odeur. Quand la petite troupe a dû traverser l'Ours, la rivière de montagne qui passe au fond de la vallée, plusieurs petits humains avaient peur.



Finalement Lucette s'arrête, elle ne sait plus par où passer, Minette sa grand-mère lui a raconté pourtant : tu prends le chemin derrière la ferme d'Antichan, le vieux chemin de montagne qu'elle prenait petite pour aller garder les brebis à la serre là-haut, les sortir de l'étable et les laisser vagabonder sur la serre. C'était dangereux quand elle avait notre âge Minette, avait raconté Lucette à Danielle, sa petite sœur, et aux autres filles qui étaient avec elle quand elle avait fomenté cette grande excursion. C'était une idée de Danielle mais comme toujours Lucette s'était appropriée l'idée, l'augmentant comme elle savait si bien le faire : « on va partir trois jours et on n'ira pas juste à la serre de Minette, non !! On ira en haut de la montagne mais il ne faudra pas le dire sinon les parents ne nous laisseront pas le faire... ». Il y avait des rôdeurs, des hommes mal intentionnés, des loups et même des ours dans les histoires de Minette. C'était l'aventure parfaite mais pour être sûres de ne pas être embêtées par des hommes mal intentionnés (c'était ce qui faisait le plus peur dans les yeux de Minette), on prendra avec nous les garçons. Ils ne le

savaient pas mais il n'était là que pour ça les garçons, pour éloigner les hommes aux intentions « peu catholiques ». Les petites savent sans vraiment de raison évidente que les hommes mal intentionnés sont bien pires que les loups ou même les ours. Pour ça en plus on a Asting maintenant ! pense Lucette.

Ça ne m'aide pas à savoir où on va... tout commence à se ressembler autour d'elle. Tous commencent à se rassembler autour d'elle, même Marguerite et Sylvain qui pourtant étaient hyper en retard sur le groupe, avec leur quête de la fleur parfaite, la feuille la plus verte, du lichen le plus doux, n'importe quoi ceux-là ! Lucette essaye de se concentrer, le chemin n'existe plus, il ne reste que des morceaux de sentiers, sur ce bout de cailloux qui défie le ciel. Les ronces et les fougères ont repris aux humains leur chemin... pour le grand bonheur de Marguerite dont le carnet qui devait durer toute l'excursion est déjà presque rempli. Les espèces endémiques ont envahi des morceaux, des passages, et toutes les pages... la route, qui jusque-là avait été entretenue par les animaux après les hommes, s'arrête où commence un énorme bosquet de Buis et de Saule des Pyrénées, les Ronces et les Orties poussent aux pieds de cette muraille végétale.



Asting regarde la petite fille, il connaît le chemin lui, il sait par où passer. Il sent la peur qui pointe le bout de son nez, alors ni une ni deux il avance par le côté du buisson, il passe sous les Saules des Pyrénées qui sont vite remplacés par des Fougères immenses. Il se glisse sous les lianes des ronciers. Son poil le protège de toutes les micros-agressions de cette haie sauvage qui se dresse entre les enfants et leur destination mystère. Il finit par émerger sous de grands hêtres et aboie puissamment pour dire aux enfants de le suivre. Il sait, son odorat, sa mémoire, le

toucher des coussinets ... par là, il sait, on peut passer. Ça sent la biche, elles sont passées par là en remontant dans leur demeure, Asting sent partout les odeurs des autres animaux, sous leurs pattes un réseau de galeries qui appartiennent sûrement à de petits rats, il sent l'odeur des renards plus bas, bientôt les enfants des renards, les renardeaux sortiront du terrier de leurs parents. Son instinct de chien, son flair, sa connaissance du terrain, il a tout ce qui manque aux petits humains pour poursuivre l'aventure. Jean, ce petit homme qu'il connaît déjà - et qui ne jure plus que par le gros chien de son grand-oncle/grand-père/adulte de la famille - le suit immédiatement, il entend les petits bruits de douleur de ce petit qui n'est malheureusement pas un petit chien au pelage épais et à la truffe qui prévient du monde autour. Une fois à côté de lui il le caresse pour surmonter les petites larmes de douleurs qui montent de ses bras éraflés et hurle une fois apaisé en quinconce avec ces jappements à lui, comme un vrai petit chiot.



- Ça passe venez, Asting a trouvé le chemin !
- Lucette qui veut rester la cheffe dit :
- Attendez-moi là deux secondes !
- Elle ne veut pas montrer qu'elle a eu un peu peur et s'engouffre dans les orties, poussant avec ses mains les branchages.
- Aie, Aie, AIE !

Elle se pique et on entend craquer la muraille végétale. René la suit de près et lui propose de couper, avec son opinel qu'il sort fièrement de sa poche, les quelques arbustes trop coriaces. Elle se retourne vers lui, plante son regard de cheffe dans les yeux de celui qu'elle considère comme son bras droit.

- Passe-moi le couteau je vais le faire !

René n'a pas le temps de comprendre ce qu'il se passe, il se retrouve témoin d'une scène qui restera gravée à jamais dans sa petite tête, même quand il dirigera la commune il se souviendra toujours de ça. Une Lucette sauvage et révoltée se battant contre une légion de ronciers et de Saules des Pyrénées, sa robe en coton épais s'agrippant aux bras de cette armée végétale. Lucette, avec sa robe tirée à bien plus de quatre épingles semble immense, voire surnaturelle, ses cheveux qui flottent au-dessus de sa tête pris dans les épines, et toujours elle avance dans les rangs d'infanterie du monde végétal. René, un instant subjugué par la patronne, sort de sa léthargie et s'active à son tour pour créer un passage, le chariot a besoin de place.



Les fourrés s'animent devant les yeux d'Asting, et soudain il voit la petite cheffe sortir de la masse végétale : le couteau à la main, le visage et les bras lacérés de petites coupures qui lui dessinent comme un damier rose pâle sur les bras et les joues, elle sourit de toutes ses dents, l'obstacle est passé, elle est passée, les autres peuvent la suivre. Derrière elle René émerge à son tour.



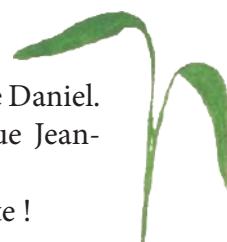
- Lucette, tu me passes le couteau comme ça j'élargis le passage pour le chariot.

Elle lui tend, elle a tracé le chemin, il peut l'agrandir pour le chariot. Les deux secondes sont vite devenues vingt minutes. Une fois tous les trésors en chariot passés, on a droit à une pause affirme Lucette. C'est toujours elle la cheffe, elle est deux fois la cheffe, elle est dompteuse de gros chiens et traceuse de chemins dans les ronces, indétrônable. On sort du chariot des gâteaux,

un demi-gâteau par personne glapit René, il faut économiser !! Les vieilles gourdes de la guerre passent de main en main, elles n'avaient jamais connu le calme et la tranquillité d'une balade en forêt.

- Ok on repart, déclare Lucette.

Elle veut aller en haut et pas prendre racine avec les grands Hêtres qui les entourent, là dans cette pente trop raide. À ces paroles familières Asting se lève, regarde le haut de la forêt, analyse en un dixième de seconde les passages possibles, hume l'air des sous-bois, les enfants font tant de bruit : aucun animal n'oseraient s'approcher de leur troupeau... il renifle l'air, écoute le ruisseau qui passe sur le haut de la serre et redescend à leur gauche. C'est le meilleur endroit où aller, les enfants auront besoin d'eau et lui aussi. Paisiblement, il entame la montée. Lucette s'est mise juste derrière lui et suit bien par où passe leur guide à quatre pattes, la pente est très raide et les plus petits commencent à se plaindre, c'est dur, c'est dangereux, on va où ? Et j'ai faim moi ! On demande de l'aide pour le chariot alors deux enfants de plus aident pour monter les trésors, c'est lourd même si on a bu de l'eau et mangé des demis-gâteaux.

- 
- Ça ne devrait pas être plus léger maintenant ? demande Daniel.
 - Non les gâteaux ça ne pèse rien tu sais, lui rétorque Jean-Claude.
 - On y est presque, assure Lucette, l'aventure ça se mérite !

Alors on arrête de se plaindre !

Et en effet après encore une grosse heure de marche, voilà la joyeuse troupe arrivée en haut de la serre. Asting est content : ils voulaient sûrement aller là ces enfants, à la vieille étable. Tous exultent, enfin, on a grimpé une montagne, devant eux une

immense Cabane. Même si Charles a plusieurs fois répété que c'était pas une GrandeCabane mais une vieille étable pour les bêtes... concluant : « c'est vous les bêtes », partant tailler un bout de bois plus loin, on décide que c'est une GrandeCabane. Pour Charles l'excursion n'a qu'un seul et unique objectif : se faire un arc et des flèches et partir chasser tout seul comme Robin des bois. Alors pas le temps de batailler avec les autres : objectif arc et flèches. Et les autres ont bien compris. Une fois défini que c'était une GrandeCabane, il faut décider ce que l'on fait : soit on continue à monter soit on reste là. Un groupe dit : c'est Lucette la cheffe, groupe composé principalement des enfants ayant peur des chiens sauf de Asting, et des copains et copines de Lucette. L'autre groupe dit : on veut jouer dehors sur les rochers et grimper aux vieux arbres autour de la GrandeCabane. Alors Lucette dit : on reste, on dort ici. Alors on pose les sacs et on peut enfin jouer. Le groupe se disperse sur la serre. Il y a plusieurs missions à faire avant le coucher du soleil. Mais on a le droit de se détendre un peu avant. Lucette décide que quand le soleil sera plus près de la montagne, plus près de disparaître, il faudra faire le campement, mais pas avant. Elle regarde le chariot que Huguette et Jean-Claude ont laissé à l'entrée de la serre, « pas question qu'on le tire plus loin », laissé dans cette position si dangereusement proche du précipice. Alors Lucette décide de le rapprocher quand même un peu ! Elle appelle René, son bras droit. À deux c'est pas facile mais le terrain est plat, à peu près, donc iels s'en sortent. Une fois le chariot et tous ses trésors en sécurité à côté de la GrandeCabane, ils s'asseyent tous les deux devant.

- T'es super costaud en vrai !
 - Bah oui ! Normal, elle fait une pause, et toi t'as l'air sérieux !
- lui répond Lucette du ton le plus neutre qu'elle connaisse.
- Quoi ? Ça veut dire quoi ça ?
 - Bah t'as l'air sérieux comme les adultes, c'est pour ça que tu es mon bras droit !

René reste de marbre, il est hyper fier mais il veut paraître adulte alors il dit :

- L'aventure c'est sérieux, j'accepte !

Lucette est d'accord avec lui, elle hoche la tête et lui tend une des gourdes, toujours dans son rôle d'adulte ultra sérieux René fait remarquer qu'il faut re-remplir les vestiges de guerre à la rivière au fond de la serre.

- Ouais ! Après il faudra faire le campement !

Mais ils restent encore un instant à savourer ces responsabilités d'adultes. Une fois les gourdes pleines d'eau pour la soirée, Lucette réunit les enfants et répartit les tâches : qui est responsable du feu, Huguette, qui des tentes autour du feu mais on peut aussi dormir dans la GrandeCabane, Charles bougonne dans son coin, c'est un abri pour les bêtes... qui de faire bouillir de l'eau pour le riz, qui de faire des tranches avec le pain et qui est responsable de la répartition des gâteaux. Le campement est presque fini, la répartition de qui dort où aussi, quand une voix interrompt un rare moment de silence.



- Il faut crier pour les parents, rappelle Daniel la sœur de Lucette.

Et sans plus attendre elle hurle de sa voix de petite fille des onomatopées de la montagne, ces cris ancestraux qui traversent l'air d'un pan à l'autre de la plaine. Le cri des bergères et des bergers d'antan, le cri de la vie qui signale qu'elle est là, comme un brame de cerf dans la nuit, mais là c'est un petit bout d'un mètre vingt qui rugit dans la montagne.

- Hooooooohé on est là ! répété trois fois. Houhouhouhou.



Asting comprend tout de suite et accompagne le brame de la jeune fille. L'écho ramène un faible cri qui vient de l'autre côté de la forêt et de l'autre côté du vent et de l'air, c'est une voix de mère qui aboie « ok » dans le silence de la nuit, « soyez saaaaaag..... » le e se perd dans un souffle qui remonte la pente évitant la serre !



- Hooooooohé on est là, on a trouvé un compagnon !

Elle ne le sait pas encore mais quand elle sera grande à l'université, au moment des manifestations et des grèves, cette voix capable de traverser les montagnes résonnera dans les amphis, appellera tous les étudiants à se révolter, à défendre les barricades, mais pour l'instant cette petite voix rassure les parents en bas de la montagne.

Emportée sous les plumes d'un milan vers le sommet de la montagne et toute la montagne sait, des plus petits vers de terre au plus grand cerf, que la montagne sera pleine d'agitation dans les jours à venir. Les renardeaux dans leur terrier rêvent de grimper à leur tour pour découvrir qui fait tout ce tintamarre. Asting se couche devant le feu, une oreille toujours en alerte sur le monde de la forêt, chacun s'endort alors que des hiboux et quelques rapaces commencent leur journée nocturne.

Lucette s'endort. Demain on grimpe en haut de la montagne.
Asting s'endort. Demain il les guidera en haut de la montagne.







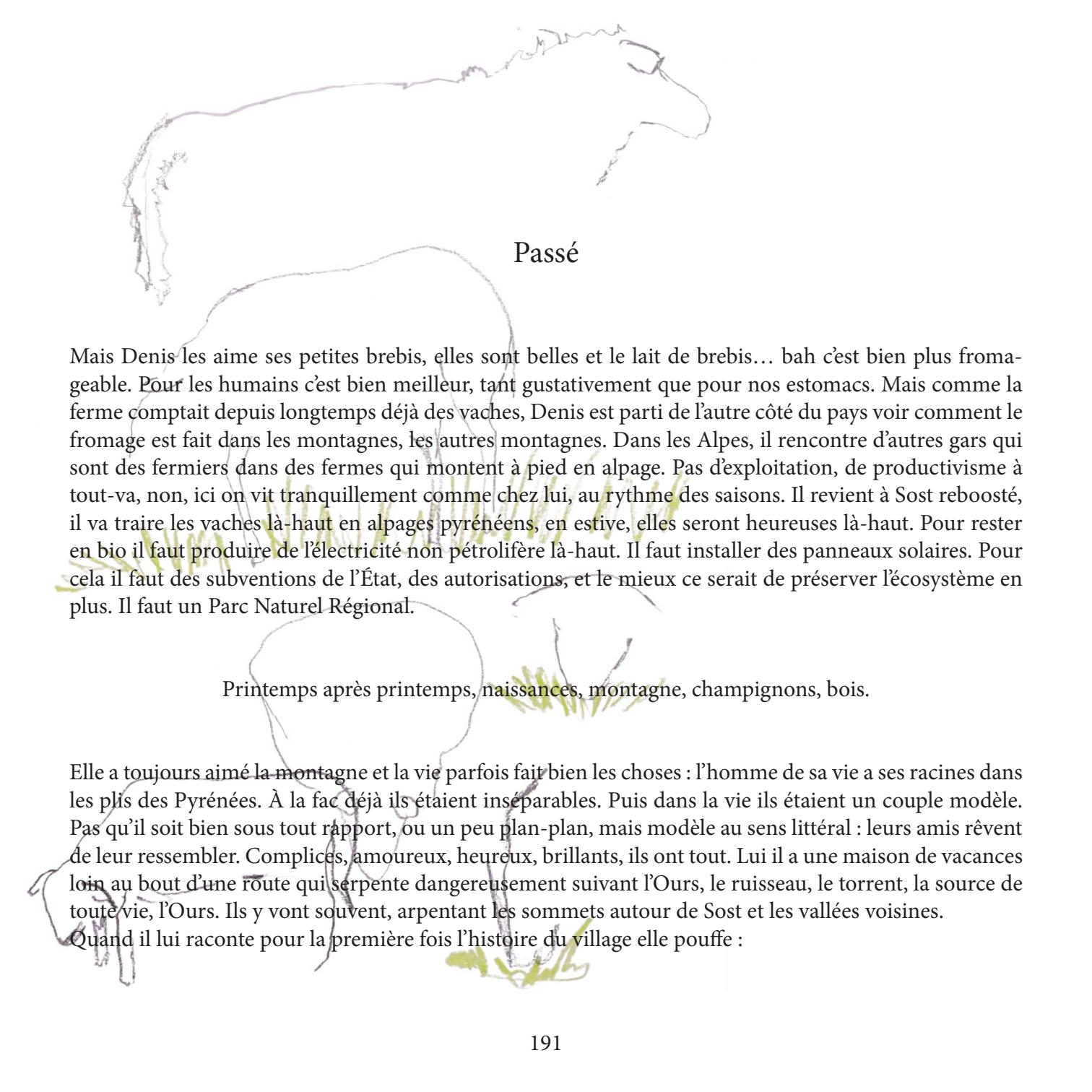
Sost

De tout temps

Depuis qu'il a repris l'exploitation de son père, il préfère dire La Fromagerie. Et son père continue de venir tous les jours slalomer entre les bêtes et les étagères de fromage. Les habitudes ont la peau plus tannée que celle des pyrénéens. D'accord, il y a les bâtiments, les espaces en forêt, les machines, les banquiers disent exploitation mais, pour la famille Sost, cela a toujours été La Fromagerie. Dans cet état d'esprit Denis fait très attention à ce qu'il y fait, pas de pesticides, de produits chimiques pour les bêtes, une nourriture sans OGM, bio et locale pour le bien-être de ses animaux.

Depuis qu'elle est maire du village, c'est important pour elle, il faut que Denis reconstruise son espace d'accueil. L'histoire du village tout entier tient sur les larges épaules de Monsieur Denis Sost. Depuis l'accident c'est plus possible de recevoir les publics «sur site» comme iels disent, mais pour la mairesse de Sost aussi, c'est La Fromagerie. Pour toute la vallée de la Barousse d'ailleurs. La Fromagerie de Sost ! Chez Denis quoi.

Avant dans la montagne on n'avait que des brebis pour le lait, et à un moment on a introduit des vaches, plus rentables. On a besoin de moins de bêtes pour faire plus de lait. Les vaches ne se perdent pas dans la montagne, ont moins de prédateurs, les vaches sont de paisibles herbivores. Les brebis s'agitent pour un rien, partent en courant se réfugier dans des ravins...



Passé

Mais Denis les aime ses petites brebis, elles sont belles et le lait de brebis... bah c'est bien plus fromageable. Pour les humains c'est bien meilleur, tant gustativement que pour nos estomacs. Mais comme la ferme comptait depuis longtemps déjà des vaches, Denis est parti de l'autre côté du pays voir comment le fromage est fait dans les montagnes, les autres montagnes. Dans les Alpes, il rencontre d'autres gars qui sont des fermiers dans des fermes qui montent à pied en alpage. Pas d'exploitation, de productivisme à tout-va, non, ici on vit tranquillement comme chez lui, au rythme des saisons. Il revient à Sost reboosté, il va traire les vaches là-haut en alpages pyrénéens, en estive, elles seront heureuses là-haut. Pour rester en bio il faut produire de l'électricité non pétrolifère là-haut. Il faut installer des panneaux solaires. Pour cela il faut des subventions de l'État, des autorisations, et le mieux ce serait de préserver l'écosystème en plus. Il faut un Parc Naturel Régional.

Printemps après printemps, naissances, montagne, champignons, bois.

Elle a toujours aimé la montagne et la vie parfois fait bien les choses : l'homme de sa vie a ses racines dans les plis des Pyrénées. À la fac déjà ils étaient inseparables. Puis dans la vie ils étaient un couple modèle. Pas qu'il soit bien sous tout rapport, ou un peu plan-plan, mais modèle au sens littéral : leurs amis rêvent de leur ressembler. Complices, amoureux, heureux, brillants, ils ont tout. Lui il a une maison de vacances loin au bout d'une route qui serpente dangereusement suivant l'Ours, le ruisseau, le torrent, la source de toute vie, l'Ours. Ils y vont souvent, arpentant les sommets autour de Sost et les vallées voisines.

Quand il lui raconte pour la première fois l'histoire du village elle pouffe :

- N'importe quoi ton histoire !

- Mais si, je te promets. La peste ravageait la région, donc une famille, les Sost, sont partis vivre plus haut au cœur des sommets. Et plus tard une autre épidémie a envoyé chez eux d'autres habitants de la région, car ils étaient protégés par leur isolement géographique, d'autres familles. Et le village leur doit son nom : le village de Sost.

- Hmm...

- Si un jour tu viens avec moi je t'amènerai chez Le père Sost et tu verras bien.

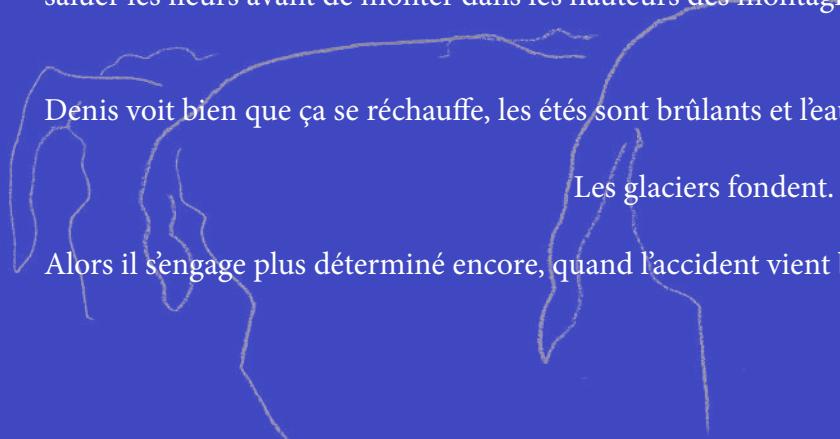
Il faut des subventions de l'État, il faut voir avec la commune, la vie n'est pas si ralentie dans la montagne. Ce sera un projet de parc naturel régional, le PNR. Il faut convaincre les maires, les acteurs des forêts. Ça, par contre, ça prend du temps ! Les chasseurs ont peur que leur droit de chasse soit remis en question alors ils disent non ; certains s'inquiètent qu'on ne puisse plus construire de nouvelles maisons, alors ils disent non. On a beau expliquer que non et non, et encore non, au contraire c'est une vraie opportunité pour les communes qui jalonnent le parc régional, rien à faire : ça prend du temps et certains disent non. Mais les élues s'investissent, certains villages disent oui, et ça avance !

Denis sait que c'est primordial de préserver notre environnement pour les bêtes, pour les humains aussi, pour respirer de l'air pur, pour que la montagne garde sa beauté et son écosystème, pour ses filles. Cela ne veut pas dire aucune intervention, au contraire, cela veut dire penser avec le vivant autour et pas contre ou juste sans lui. La fierté de Denis c'est une grande salle pour accueillir les visiteurs. Ici il reçoit des scolaires, des touristes, et on raconte l'histoire de Sost, on explique le fromage, la montagne, les pratiques, les évolutions. Ça fait vivre la ferme, ça fait vivre les Sost, ça fait vivre Sost. Et le parc Régional, eh bien c'est une identité : cela va renforcer les liens entre les habitants de ses pourtours, attirer leur attention sur leur écosystème, qu'ils pourront investir pour y créer souvenirs et pratiquer la nature tout en y conservant des activités, comme la chasse ou l'utilisation de zones pour les bêtes.

L'existence coule de vacances dans les Pyrénées à Sost, de voyages au bout du monde, d'aller-retours à Paris pour le travail en conf'call. Ils mûrissent comme on dit, ils font des enfants, vivent tous ensemble dans un appart' qui devient plus petit d'année en année, les objets et les souvenirs s'y accumulent doucement. Les parents meurent, dans la douleur on récupère et on vide la maison de Sost. On pleure mais c'est la vie, que d'autres viennent peupler la Terre. On s'en remet, et la joie à nouveau peut envahir la maison des montagnes, les enfants y partent avec « des potes » pour les vacances, les parents se font carrément virer. Dans un soupir les adultes acceptent que la jeunesse investisse de nouveaux éclats la vieille maison. D'ailleurs on y fait des travaux quand le Covid vient brutalement arrêter toute vie.

L'existence coule de saisons en printemps, on monte les bêtes, on fait du fromage, on part en vacances, les enfants grandissent, les bêtes aussi, d'année en année les Sost gardent les plus belles, de père en fils, celui qui est le plus vieux toujours crapahutant dans La Fromagerie, acquiesçant du choix de cette année, elles sont toutes belles les petites brebis, les bonnes filles de bonnes mères. Il y a des lignées, on sélectionne comme de tous temps les meilleures bêtes. Dans la Salle d'Accueil Denis reçoit les scolaires, et les groupes de visiteurs curieux de découvrir autant le fromage que l'histoire de La Fromagerie et du village.

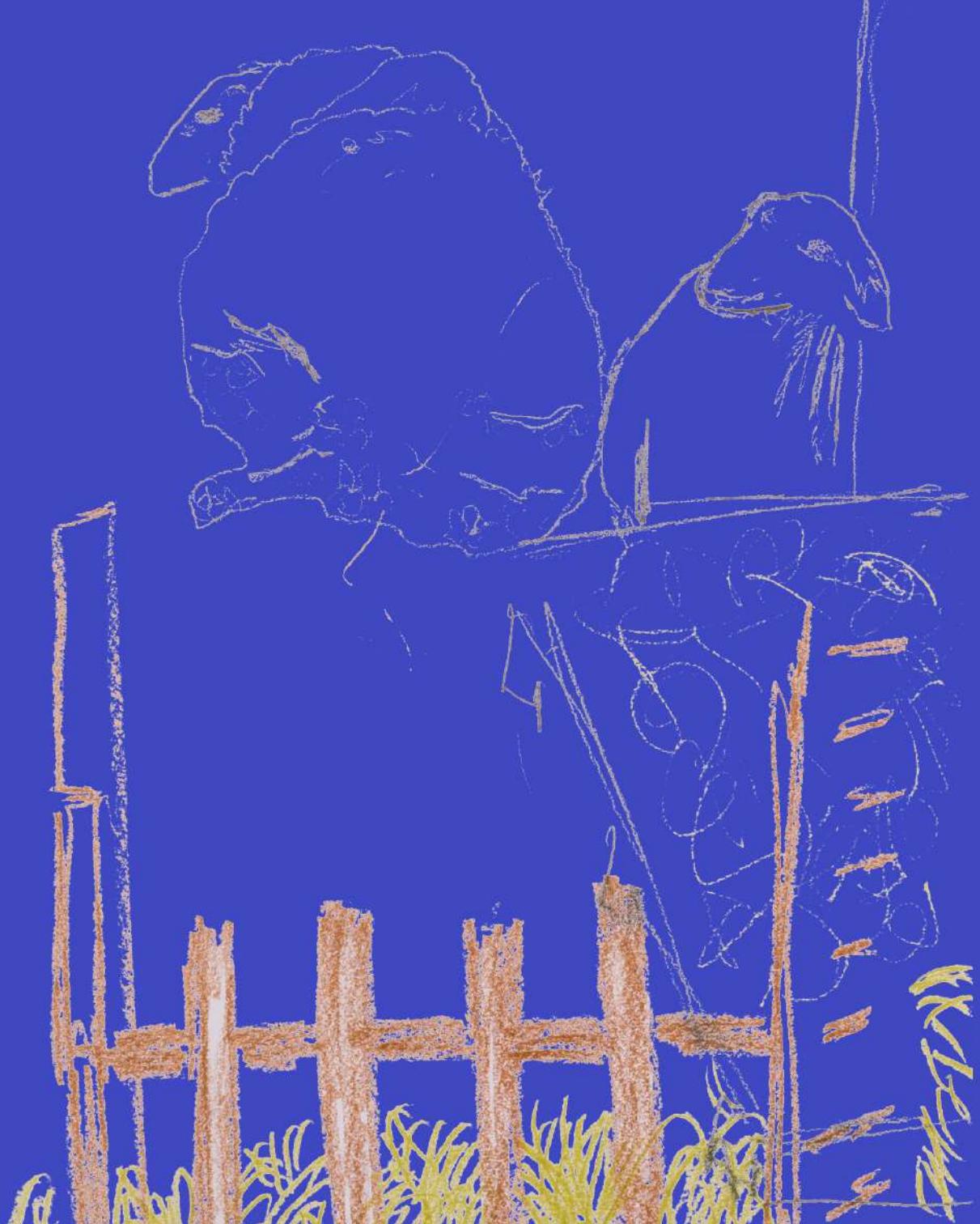
Dans l'étable les bêtes passent l'hiver collées dans leur chaleur. Au printemps elles sortent le nez pour saluer les fleurs avant de monter dans les hauteurs des montagnes pour la belle saison.



Denis voit bien que ça se réchauffe, les étés sont brûlants et l'eau des rivières diminue.

Les glaciers fondent.

Alors il s'engage plus déterminé encore, quand l'accident vient brutalement arrêter toute activité.



L'Ours coule entre les pentes de la montagne subissant comme chaque élément du monde les caprices du climat. Il y avait dans le temps ces terribles maladies qui ravageaient des populations. Il y a eu plusieurs grandes pestes, et il est difficile de dire à quel moment exactement des humains, les Sost, ont décidé de s'installer à côté d'un lac asséché, loin sur le cours de l'Ours. Le futur village de Sost. De grandes épidémies en crises, le village se peuple de ceux qui fuient vers les sommets, vers la liberté et le calme, vers ce lieu sécurisé caché haut vers l'Espagne. Le lac laissant derrière lui une terre fertile, c'est ici que l'on fait le meilleur fromage et qu'on vit au mieux dans le lit de la rivière asséchée.

Finalement la retraite ne lui va pas si bien. Elle est encore jeune, elle le sait, elle le sent, elle galope sur les sentiers et s'investit dans le conseil municipal et très vite on lui demande de se présenter parce qu'il faut faire une liste concurrente dans le village, car il n'en existe qu'une depuis des années. Alors elle leur dit oui et devient, peu de temps après son emménagement à Sost, Madame La Maire du village. Elle va régulièrement chez Denis prendre du fromage, c'est bien d'avoir une fromagerie dans le village, La Fromagerie était même sûrement là avant. C'est ce qu'elle aime aussi ici, l'histoire du coin, de comment on vivait. On faisait le fromage en altitude, on descendait le vendre ici, voir à Montréjeau, la fameuse foire aux fromages. Elle aime les sommets autour du village, les randonnées qui y dessinent des passages.

Une caravane garée à côté de la Salle d'Accueil prend feu, Denis alerté par sa fille se précipite dans la structure qui s'embrase, alors une explosion le propulse hors de l'habitacle. Il est sonné, le feu se répand, il tente de sauver des papiers mais les vitres explosent sous la chaleur du brasier. Denis se retrouve à l'hôpital intoxiqué, il est passé à côté de la mort, à deux doigts du ravin comme ses brebis. Le temps que les pompiers arrivent, la Salle d'Accueil a brûlé. Denis se lamentera pour La Fromagerie, pour les bêtes, mais se relèvera tel un roc et repart de plus belle. Il faut reconstruire ! Refaire un espace d'accueil pour les publics, continuer de faire vivre la ferme et les traditions qui l'accompagnent. C'est d'une violence inouïe de voir sa Salle d'Accueil brûler, heureusement il est le seul à avoir été blessé, enfin il y a La Fromagerie aussi, l'odeur du feu qui persiste, les bêtes ont été très stressées, la famille toute entière est sous le choc. Il faut du temps pour s'en remettre, pour nettoyer les traces laissées par l'incendie dans sa vie. Son père continue de vadrouiller sur l'exploitation, heureusement qu'il était au village quand le feu a pris une partie de ce qu'il avait préservé durant toute une vie. Et de déambulations en journées de travail, Denis se remet douce-

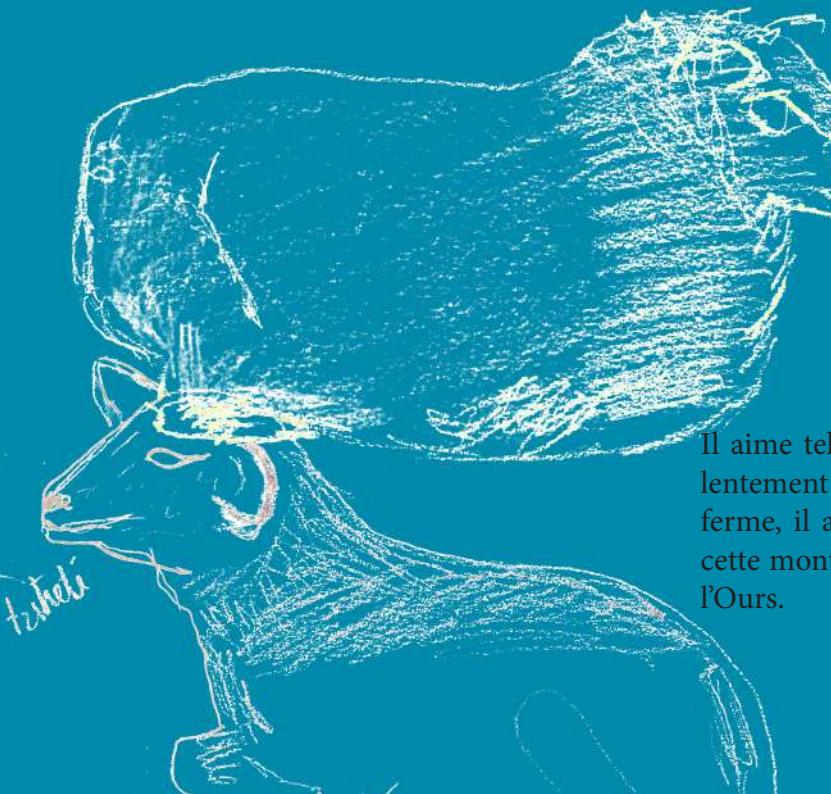
ment du choc. Il n'a vacillé qu'un instant, et s'il arrêtait tout ? Fini la ferme, fini les brebis, les vaches, les négociations pour le parc régional, l'investissement dans les projets pour le territoire... tout, il pourrait tout plaquer et partir loin...

Au village on s'inquiète pour Denis, pour ses bêtes. Le feu est un fléau qui ravage sur son passage les constructions et les esprits. Madame la Maire se désespère pour la famille au nom éponyme. La Fromagerie Sost est une légende, l'histoire du village lui doit sa grandeur, lors de la foire aux fromages à Montréjeau, s'il n'y a plus le fromage de Denis, que faire ? Et tout le lait perdu durant la période de convalescence de Monsieur Sost. Le drame s'abat sur La Fromagerie alors que oui, le Covid annihile la vie. Les travaux pour la Salle d'Accueil sont suspendus, la mairie s'arrête, la vie s'arrête. En un appel à Denis, Madame la Maire apprend qu'il doit jeter des litres de lait. Le manque à gagner est énorme, elle entend la voix de son ami qui se brise dans le téléphone.

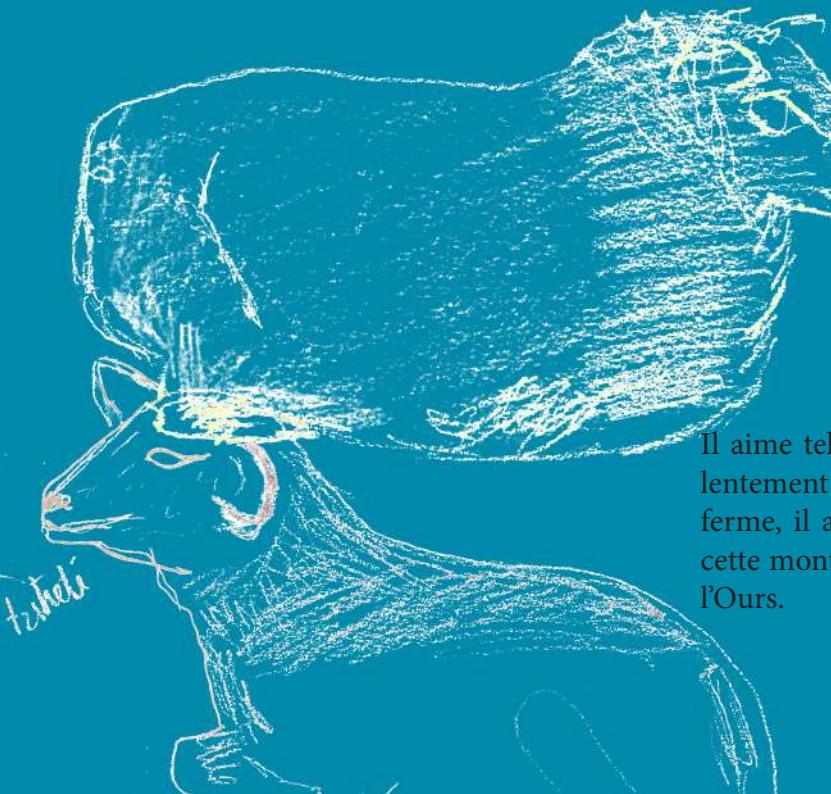
Certaines années les humains coupent tous les arbres, et y mettent les bêtes ; parfois, ils construisent des maisons, ils travaillent la terre, ils montent les bêtes là-haut, ils redescendent, ils abandonnent des hectares par-ci, par-là, les arbres repoussent, puis ils coupent de nouveau et les bêtes remontent en troupeau, et là on fait une route pour faciliter le passage de qui voudrait s'aventurer dans la montagne. Dans la montagne, les humains s'organisent, on tue les loups et les grands prédateurs, on fait des terrains, on quadrille, on explore, on construit des barrages pour l'eau, puis pour l'électricité. On traverse de part en part les sommets. Parfois ce sont des troupeaux de bêtes, parfois ce sont des humains : les peuples remontent, descendant, ils font comme les brebis et les vaches accompagnées de leurs vachers, fermières et autres humains qui, avec les autres animaux, passent l'été dans les hauteurs pour y faire du fromage. Parfois ce sont des groupes de milliers d'humains qui fuient ou qui conquièrent, parfois ce sont des êtres qui avaient disparu que l'on réintroduit. Parfois ce sont des grosses machines qui creusent des tunnels dans la montagne immuable et insensible aux mouvements des êtres sur ses pentes. Très lentement, depuis des millions d'années, elle s'érode.



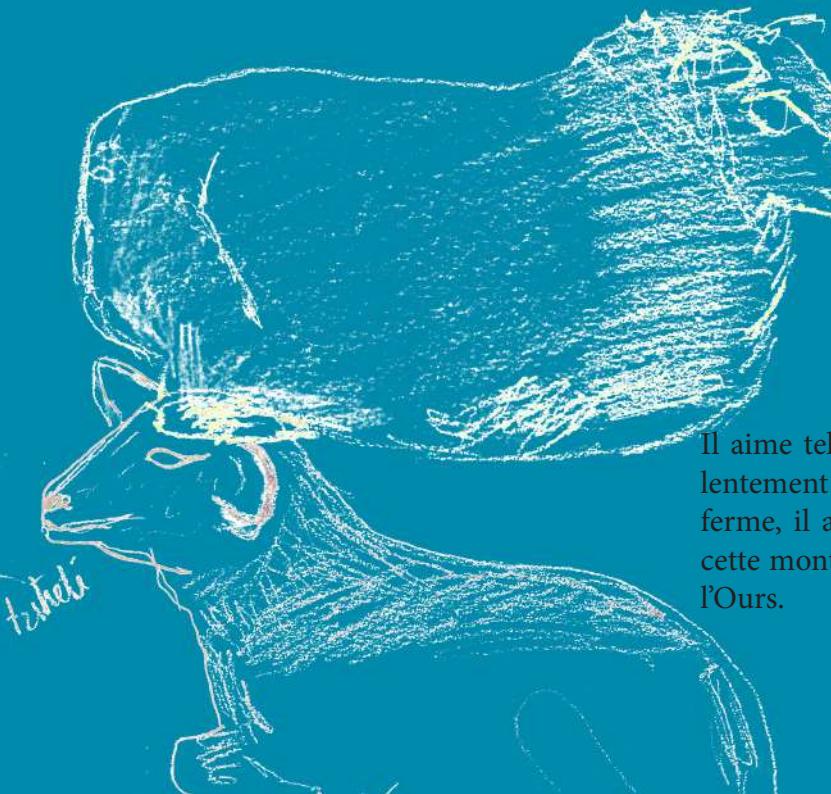
Avec l'industrialisation des villes les gens désertent à leur tour les pourtours du lac asséché, on a moins de main d'œuvre et les brebis demandent beaucoup de temps, d'énergie et d'inquiétude. Alors on décide de mélanger avec des vaches, et au fur et à mesure partout on remplace les troupeaux de brebis par des troupeaux de vaches. Mais pas à Sost. Quand naît le fromage mixte ? Ce subtil mélange de laits de vache et de brebis qui exalte les papilles ? Dans la nuit des temps et/ou au moment où les fermiers possédant deux troupeaux décident de mélanger les laits.



Elles aiment être là les brebis. Dans la grande halle qui sert d'étable, il y a partout des meules de foin et des toiles d'araignées gigantesques qui donnent à ce lieu une chaleur parfaitement inattendue. Elles sont heureuses de rester là dans le foin pendant l'hiver. Dehors il fait froid, les vaches avec leurs génisses sont d'un calme olympien, les brunes dames mâchent du foin et se prélassent avec plaisir dans la chaleur de leur demeure. Derrière, les brebis en grappe allaitent et mangent en même temps, les bébés accrochés entre leurs pattes. Elles aiment le calme de l'étable, ici la nourriture coule à flot.



Elle aime tellement cette montagne, ce village. Alors que lentement les mémoires se réparent et que la vie sur les bords de l'Ours reprend...



Il aime tellement cette montagne, sa fromagerie. Alors lentement il s'y remet encore, toujours, il repart vers sa ferme, il affrontera tous les obstacles sur les pentes de cette montagne, au cœur des Pyrénées, sur les bords de l'Ours.

Présent

– À la louche ! nous prévient Denis, à l'époque c'était à la louche ! Nous on sait que le lait de brebis étant plus fromageable, il faut pas faire moi-tié-moitié ... [\(il vous racontera la suite\)](#)

Dans une petite salle qui a été réaménagée en Salle d'Accueil, Denis me raconte comment on fait du fromage et pourquoi il y a du fromage mixte, ainsi que la période où il accueillait des visiteurs dans sa fromagerie, pour partager avec eux sa passion pour le fromage. C'est là que la Maire de Sost arrive avec sa mère.

On s'interroge avec Marion sur quel fromage acheter, alors que Denis s'excuse :

– Pardonnez-moi mesdemoiselles, je vais servir Madame parce que je sais ce qu'elle veut !

– Bonjour Denis, je voudrais du fromage, trois petites tomes comme tu m'as vendu la dernière fois.

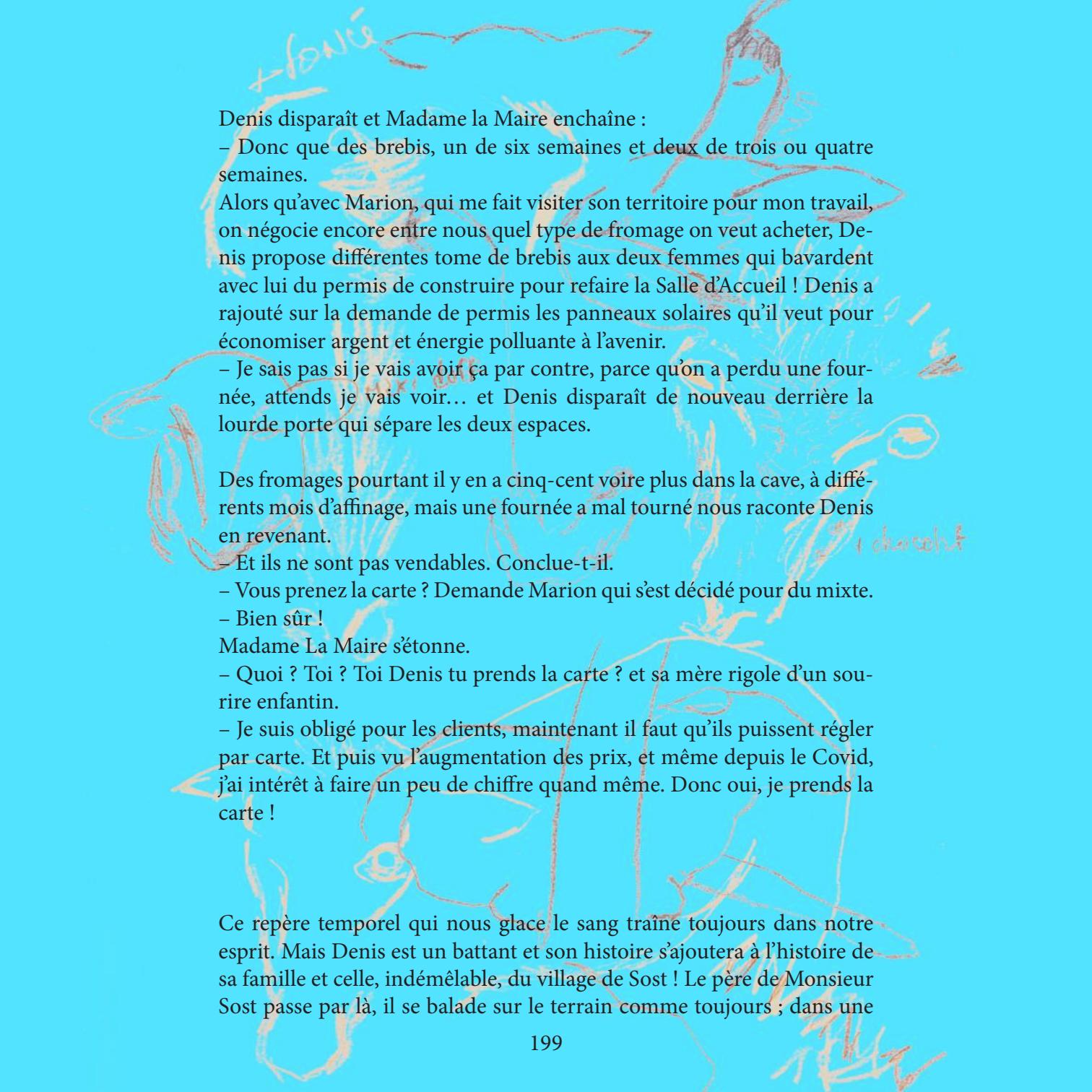
On m'a parlé de La Fromagerie de Monsieur Sost dans les premières heures de mon arrivée en Neste-Barousse.

– Denis, il me faut un de huit mois et deux de six mois... euh non n'importe quoi, pardon Denis, il me faut un de six semaines et deux d'un peu moins.

Denis fait des aller-retours entre la fromagerie à proprement parler et la salle d'accueil provisoire.

– Alors j'ai celle-là et sinon là c'est la taille intermédiaire...

– Parfait Denis, celle du milieu.



Denis disparaît et Madame la Maire enchaîne :

– Donc que des brebis, un de six semaines et deux de trois ou quatre semaines.

Alors qu'avec Marion, qui me fait visiter son territoire pour mon travail, on négocie encore entre nous quel type de fromage on veut acheter, Denis propose différentes tome de brebis aux deux femmes qui bavardent avec lui du permis de construire pour refaire la Salle d'Accueil ! Denis a rajouté sur la demande de permis les panneaux solaires qu'il veut pour économiser argent et énergie polluante à l'avenir.

– Je sais pas si je vais avoir ça par contre, parce qu'on a perdu une fournée, attends je vais voir... et Denis disparaît de nouveau derrière la lourde porte qui sépare les deux espaces.

Des fromages pourtant il y en a cinq-cent voire plus dans la cave, à différents mois d'affinage, mais une fournée a mal tourné nous raconte Denis en revenant.

– Et ils ne sont pas vendables. Conclue-t-il.

– Vous prenez la carte ? Demande Marion qui s'est décidé pour du mixte.

– Bien sûr !

Madame La Maire s'étonne.

– Quoi ? Toi ? Toi Denis tu prends la carte ? et sa mère rigole d'un sourire enfantin.

– Je suis obligé pour les clients, maintenant il faut qu'ils puissent régler par carte. Et puis vu l'augmentation des prix, et même depuis le Covid, j'ai intérêt à faire un peu de chiffre quand même. Donc oui, je prends la carte !

Ce repère temporel qui nous glace le sang traîne toujours dans notre esprit. Mais Denis est un battant et son histoire s'ajoutera à l'histoire de sa famille et celle, indémêlable, du village de Sost ! Le père de Monsieur Sost passe par là, il se balade sur le terrain comme toujours ; dans une

phrase assez courte et pleine de tendresse Denis s'inquiète pour ce vieux monsieur à l'œil vif qui, de sa canne, ratisse l'entrée de La Fromagerie, les chiens non loin de lui.

– Il a fait ça toute sa vie, tu ne peux pas l'en empêcher, déclare la Mairesse qui emporte sa mère à elle en partant.

– Bonne journée mesdemoiselles, dit-elle soutenant sa maman avec délicatesse.

C'est ainsi qu'ici on arpente la montagne, on grimpe au village, on descend vers la ferme, on monte vers la pâture et les chiens nous suivent. On galope et puis doucement et tranquillement on ralentit, mais on parcourt toujours les pentes de la montagne, même si parfois il est nécessaire d'être aidé par un bras ami qui vous suit.

Il y a du fromage de vache, de brebis, et du mixte. Le mixte est incroyable, fond dans la bouche et laisse un léger goût acide sur la langue. Le brebis est délicat et nourrissant, réconfortant. Le vache est goûtu et la texture est parfaite. On goûte le Matoun, on papote encore un peu avec Denis de la Ferme et des belles bêtes qu'il nous a montrées. Retardant le plus possible le moment où il faudra choisir quel fromage on prend. Marion a changé d'avis deux fois et je reste indécise.

Le lait des brebis est meilleur pour l'homme, pour notre santé, notre développement... des tas de raisons l'expliquent (Monsieur Sost vous racontera), mais les brebis c'est plus d'entretien, plus de soin, pour un lait plus fromageable ! Et le goût, le goût, le goût. Les brebis sélectionnent ce qu'elles mangent, contrairement aux vaches qui mangent tout. Les brebis ont le bec plus fin.

L'histoire des Sost et des Sostiens, c'est l'histoire des brebis, des gens aux becs fins.



L'histoire de ce Monsieur c'est l'histoire de cette lutte, un fromage avec du vrai goût, des bêtes heureuses qui produisent un lait de qualité avec ce qu'elles mangent de la montagne.

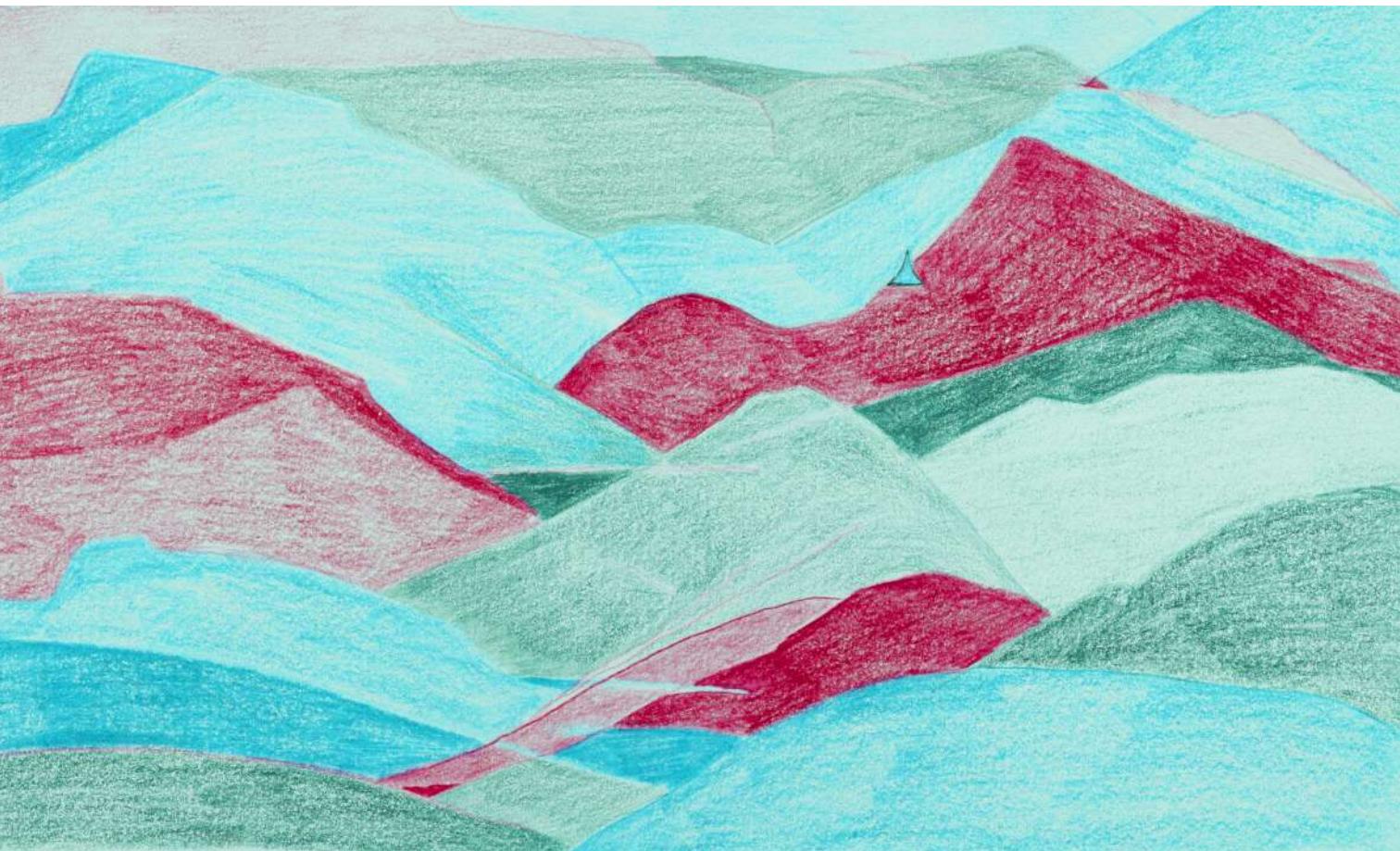
Entre deux histoires sur Sost et le fromage, il nous confie les problèmes liés à l'incendie qui a détruit l'espace accueil de sa ferme avec des tristesses dans la voix : il regrette le temps où il pouvait faire l'accueil de la clientèle. Ça fait plus d'une heure qu'il nous raconte Sa Fromagerie, sa vie, la vie du village, des histoires de montagne et de ses bêtes, et il pourrait continuer durant des heures car il y a tant à dire sur tout cela. C'est pour ça qu'il vérifie avec la maire que tout est en ordre pour reconstruire et pérenniser son activité. Ça lui manque de nous conter son métier. Il ne peut arrêter, il a ça dans les veines comme on dit. Le lait des brebis coule un peu en lui.

Dans un soupir il s'inquiète parce que l'électricité augmente, que l'eau devient rare, que s'il veut continuer à pratiquer la traite en montagne, là où ses bêtes sont les plus heureuses, il faudrait des panneaux solaires là-haut pour ne pas le faire avec de l'essence. Sans jamais nous parler d'éologie, toute son histoire est une œuvre écologique, une œuvre de lutte pour faire le meilleur fromage de la Neste-Barousse. Il en revient au Parc Régional et aux aides qui l'accompagneraient. Il n'attend que son espace d'accueil pour transmettre ; pour vous transmettre, au-delà de ses délicieux fromages, un récit de la Barousse, l'histoire de ce que l'on mange et de comment cela influence et épouse le paysage des montagnes qui nous abritent. Impatient comme un enfant, ses yeux brillent et les peurs de voir le milieu changer s'estompent. Je ne vous en dis pas plus, si vous voulez la suite de l'histoire allez voir Denis...

...et vous choisirez vous-même si vous voulez du brebis ou du mixte.



Futur



Pendant le voyage

Ne cherchez pas ici où là, des histoires d'adolescentes et d'adolescents, je n'en ai pas. J'ai les miennes, celles de mes années folles, vous avez les vôtres, celles de vos années folles. Il faut leur laisser les leurs, ces histoires de l'adolescence ne doivent être connues de personne, si ce n'est d'eux. Il est difficile de les croiser et quand on les croise iels se méfient. Je sais qu'iels ont des spots cachés dans des bâtiments abandonnés, nous partageons l'amour des ruines iels et moi. Iels accrochent des bouts de bravoure et de récits sur les murs que les adultes ont délaissés, parfois iels investissent même physiquement le lieu avec des trucs trouvés, des canapés, des chaises défoncées qui tombent en lambeaux. Iels y construisent, à la lisière entre l'enfance et l'âge adulte, un monde qui oscille entre fiction et réalité, entre imagination brute du futur en ruine que nous leur laissons et les rêveries réalistes d'un monde utopiste que seul la jeunesse peut percevoir. Iels se débattent pour comprendre où se faire une place. Mais si un mec *chelou* avec un couteau ou quelque chose de brillant à la main s'approche trop près de leur repère, ne vous inquiétez pas, iels fuient en courant et trouveront un autre espace abandonné pour continuer de grandir, cachées juste en dessous du monde des adultes.

Les histoires du futur que je peux leur raconter sont trop horribles. L'état déliquescent est en train de détruire la vie autour d'eux dans la montagne, le vivant s'effondre sur notre passage, mais on les somme de réfléchir à l'avenir, de prendre position dans ce système destructeur, d'avancer, de continuer alors que leurs camarades de jeux d'hier meurent sous le poids de ce mode de vie inégociable qu'on leur ordonne d'adopter. Notre hypocrisie est clignotante, mais que faire ? On ne peut pas dire aux autres de tout cramer, qu'iels ont raison mais que ça leur passera, que comme nous le système néolibéral les réduira au rang de consommateurs à genoux. Certaines échappent à ces tréfonds et avancent vaillamment vers le monde capitaliste des adultes déjà convaincues de la rationalité de ce système, de l'impossibilité des rêveries adolescentes de révolte et de mondes meilleurs. Qu'iels en rêvent ou qu'iels se soient résignées, l'avenir s'annonce différent, il faudra faire différemment dans les années qui vont arriver.

Il y a les habitantes des Pyrénées qui vivent de la montagne et de ses ressources, de sa beauté, qui en arpencent les façades, qui grimpent ses flancs ou qui pénètrent en son cœur par des entrées savamment camouflées. Et il y a tous nos voisins non humains, les sangliers, les insectes, les champignons, la myriade d'êtres avec qui nous partageons cette superbe maison. Une montagne c'est une co-construction, une perpétuelle invention des êtres qui la peuplent. Les forces géologiques de notre monde soulèvent hors de terre lesdites montagnes, donnant un nouveau terrain de jeu aux êtres malicieux qui conquièrent le territoire.

Rien de vierge de la main de l'homme, non, tout ici est modifié depuis des milliers d'années. Et nous ne sommes pas seules à modifier le paysage devant nos yeux, centimètre par centimètre, les racines des arbres et des champignons brisent la roche, s'ancrent dans le paysage, les crottes de chauves-souris attaquent les parois de la grotte, l'eau sort de son lit et inonde la plaine alentour, les vers de terre ont produit de l'humus et les oiseaux partout des nids sous lesquels les chats attendent patiemment. Partout les rapaces chassent les insectes et les petites souris. Les gouttes d'eau une à une déposent les sédiments qui structurent les stalagmites. Mais, s'il y a bien quelque chose de commun qui nous lie.

Toutes, oh oui, nous attendons la pluie. Les hommes, les bêtes, les plantes, les insectes, les champignons, on attend l'eau. Il fait trop beau, trop chaud pour un mois de février. Tous terrifiés, animaux, humains, humaines, insectes et oiseaux, bactéries dans le sol et arbres sur la berge, blé dans les champs et orties dans la forêt, le cerf et le chasseur, les politiques et les habitantes, les ours qui peut-être ou peut-être pas passent par là, les buses qui chassent, les chats qui rodent, les animaux sauvages et la flore des montagnes, les brebis qui la grignotent, les belles vaches brunes qui bloquent la route, les petits oiseaux qui dessinent dans le ciel des trajectoires que leur envient les deltaplanes, les fourmis dans leur maison et jeunes pousses dans le sous bois... on attend que l'eau tombe du ciel et remplisse la terre, que l'eau dévale les pentes jusqu'à la Neste.

Pour eux, les jeunes dans ce monde bientôt en ruine je n'ai qu'une liste, une liste de livres qui ont été des guides pour moi !

Attention, ne leur faites pas voir cette liste, ne leur offrez pas ces livres ! Non, non, malheureuse ! Non, non, malheureux ! Laissez-la traîner nonchalamment à un endroit par lequel passent les adolescents et les adolescentes, c'est comme quand on veut photographier un animal sauvage, il faut poser quelque part sur son passage des pièges photographiques. Laissez donc traîner le livre quelque part et si on vous demande, ne dites surtout pas que c'est à vous, ou que vous voulez le lire, non ! Ce livre-là qui traîne, on vous l'a donné, mais ça ne vous intéresse pas vraiment ! Non, vous allez le refiler dans une boîte à livre ou à quelqu'un d'autre, laisse, laisse ! Les choses qui traînent se reconnaissent et se rassemblent, ce pauvre livre abandonné qui choisit là, l'adolescent le reconnaît, l'adolescente le voit, il est comme eux qui traînent leurs êtres, dans ce monde sans le moindre sens, dont on lui répète que personne ne comprend mais qu'il lui faut faire comme tout le monde, faire semblant qu'on sait et avancer dans l'existence. Vous ne pourrez lire ce livre que quand il ressortira de la chambre de votre progéniture, s'il en sort un jour. C'est comme ça que mon père nous proposait des lectures, il laissait traîner dans un endroit stratégique du salon des livres « à destination de personne ». Vous pouvez le lire avant, mais surtout ne vous trahissez pas en demandant des nouvelles dudit livre ou en engageant la conversation autour de lui ! C'était la technique de mon père. Attendez que votre ado vous en parle.

Ursula K. Le Guin :

- *Cycle de Hain* est un cycle de science-fiction composé de treize romans pas tous traduits.

Je vous conseille :

- Le Monde de Rocannon (1966)
- La Cité des illusions (1967)
- La Main gauche de la nuit (1969)
- Les Dépossédés (1974)

Ursula K. Le Guin a aussi écrit beaucoup de livres sur la littérature et les écosystèmes, voici mes préférés :

- *The Language of the Night: Essays on Fantasy and Science Fiction*, 1979
- *Conduire sa barque : l'écriture, ses écueils, ses hauts-fonds : un guide de navigation littéraire à l'usage des auteurs du XXIe siècle*, Antigone 14, 2018 ((en) *Steering the Craft*, 1998)
- Danser au bord du monde : Mots, femmes, territoires, L'éclat, 2020 ((en) *Dancing at the Edge of the World, Thoughts on Words, Women, Places*, 1989), trad. Hélène Collon

Donna Haraway :

- Manifestes des espèces compagnes. Chiens humains et autres partenaires, avec une préface de Vinciane Despret, Paris, Flammarion, 2018.
- *Reflections on the Plantationocene: A Conversation with Donna Haraway and Anna Tsing de Gregg Mitman* · publié en juin 2019

Rachel Carson

- Printemps silencieux, préface d'Al Gore, Marseille, Wildproject, coll. « Domaine sauvage », 2009
- La Mer autour de nous, 2012, éditions Wildproject, coll. « Domaine sauvage », trad. Collin Delavaud.

Ana Tsing

- Le champignon de la fin du monde, Publié en 2015 aux États-Unis (Princeton University Presse), édité en français en 2017 à La découverte avec une préface Isabelle Stengers.
- Réflexion autour de la capitalocène avec Anna Tsing et Donna Haraway

Caroline Merchant

- The Death of Nature: Women, Ecology, and the Scientific Revolution, San Francisco, 1980 (traduction française par Margot Lauwers : La Mort de la nature : les femmes, l'éco-ologie et la Révolution scientifique, Marseille, Wildproject, 2021)

Vandana Shiva

- Monocultures de l'esprit, trad. Marin Schaffner, Marseille, Wildproject, 2022
- Making Peace With The Earth, Pluto Press, 2013
- Manifestos on the Future of Food and Seed, editor, South End Press 2007
- Restons vivantes, trad. Agnès El Kaïm, Rue de l'Echiquier, 2022

Elle sont toutes d'importantes écoféministes américaines et l'ensemble de leur production littéraire permet de penser et de comprendre notre monde depuis le point de vue non pas d'une espèce dominante comme aujourd'hui mais comme une espèce qui participe de l'écosystème comme nous nous percevrons demain. Anthropologues, scientifiques, chercheuses, professeures d'université, conférencières ces femmes ont marqués la pensée écologique en particulier dans le monde artistique et littéraire.

- ▷ Peter Wohlleben, La vie secrète des arbres, 2015. Les Arènes en 2017.
- ▷ Ernest Callenbach, Écotopia, 1975.

D'autres penseurs et penseuses plus francophones !

- ▷ Vinciane Despret, Autobiographie d'un poulpe et autres récits d'anticipation, Actes Sud, coll. « Mondes sauvages », 2019
- ▷ Mona Chollet, Réinventer l'amour, 2021, La découverte.
- ▷ Sylvain Pattieu, Forêt furieuse, Babel, 2022
- ▷ Marielle Macé, Façons de lire, manières d'être, Gallimard, 2011
- ▷ Baptiste Morizot, Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous, Arles, Actes Sud, 2020
- ▷ Qu'est-ce qu'une biorégion ? Mathias Rollot & Marin Schaffner, dessins d'Emmanuel Constant, Marseille, Wildproject, 2021.
Les veines de la Terre. Une anthologie des bassins-versants, Marseille, Wildproject, 2021
- ▷ Nathalie Quintane, Un hamster à l'école, Paris, La Fabrique éditions, 2021
Les années 10, La fabrique éditions, 2014
Tomates, P.O.L, 2010
- ▷ Fred Vargas, Debout les morts, 1995
- ▷ Olivia Rosenthal, Que font les rennes après noël ?, Babelo
- ▷ Bruno Gay, No zone, 2019
- ▷ Yves Citton, Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?, Préface de François Cusset, Paris, Éditions Amsterdam, 2007
- ▷ Nancy Peña (Dessins), Blandine Le Callet (Rédacteur), Médée, Casterman, 2021

- ▷ Julien D'Huy, *Cosmogonies. La Préhistoire des mythes*, Paris, Éditions La Dé-couverte
- ▷ Carole Martinez, *La Terre qui penche*, Poche, 2017
- ▷ Marci Burnier, *Les orageuses*, Cambourakis, 2020
- ▷ Nathalie Heinich, *États de femmes, l'identité féminine dans la fiction occiden-tale*, Gallimard, 1996



L'Amour

Je voudrais remercier la communauté de communes de Neste-Barousse, et particulièrement Monsieur Yoan Rumeau pour l'accueil la confiance et l'engagement dont iels ont fait preuve pour que je puisse mener à bien ce projet. L'équipe de la Maison du Savoir, Marion, Juliette, Laurent, et Gisèle, les équipes des offices du tourisme de la région. Les habitantes et les habitants de Neste-Barousse qui m'ont ouvert les portes de leurs maisons, de leurs bibliothèques, de leurs cafés. L'équipe des grottes de Gargas ainsi que celle de la Maison des Sources et celle du café associatif d'Anères. Ces quelques semaines passées sur les pentes de votre montagne étaient si riches, merci pour l'accueil, pour les découvertes, les randonnées, les thés, les déjeuners, les dîners. Merci aux enfants de la Neste-Barousse et à leurs professeures qui m'ont invité dans leurs classes, qui ont dessiné et inventé des histoires avec moi. Merci à l'Ehpad de Saint-Laurent de Neste pour les yeux brillants de vos pensionnaires. Un merci reconnaissant et amoureux pour Gisèle, Coco, Annick, Jean-claude, Nany, Théo, Antoine, Damien, Adrien, Nadine, Denis, Valentin, Justine, Pauline, Tanguy, Mathis, Juliette, Thierry, Mathilde, Véro, B, Luce des Pyrénées, Héloïse, Julien.

Thierry merci pour les conversations, les livres, le partage, les repas, la découverte du coin, le soutien, l'atelier grand luxe, le pain tous les matins auprès du feu ! Un bisous à Joseph, à Mathilde, à Jean-claude.

Merci à la maman de Mathis parce que j'adore Mathis et merci à Mathis de m'avoir présenté les copaines. Merci à la bande pour les soirées, le tour à Toulouse, la découverte du piment et les bons moments. Merci à Séverine pour son implication constante et sa disponibilité, pour avoir arrangé dans l'ombre ma venue mais je t'ai vue ! je sais ! <3 Merci à Alex pour la visite de Gargas qui a vraiment percuté ma vie et ma création, retourné mon moi créateur dans l'autre sens. Merci aux grottes d'avoir gardé les traces. Merci aux habitants de Nistos pour le carnaval et l'accueil dans la vallée cachée.

Merci à Nadine pour la découverte de Bramevaque, ses histoires, son accueil, sa confiance et son humour. J'espère que l'histoire te plaira à toi la sorcière bien aimée. Merci à Annick et Jean-Claude pour les thés à la bibliothèque, pour les prêts de bouquins, pour le déjeuner pour être venue me chercher parce que je suis une parisienne sans permis. Merci pour la découverte de Siradan.

Merci aux sœurs des Pyrénées, votre histoire m'a permis d'écrire les premiers mots de ce recueil, elle est si bien que je veux en faire un livre à part entière pour les enfants ! Avec votre autorisation bien sûr.

Merci à Gisèle pour les randonnées, pour les conversations, pour les conseils, pour les rencontres, pour l'acceptation, les découvertes, merci de pas trop m'en vouloir pour ta présence partout dans ce roman mais j'ai adoré la Neste avec toi ! Merci de m'avoir présenté Coco et ta famille. Merci Coco pour la découverte de la chasse, pour les bons moments. Merci à vous deux pour les repas, et les déjeuners, pour la rencontre avec les animaux.

Marion, ma belle, un merci ne suffirait pas tu es juste une humaine en OR massif, belle, intelligente, fun et brillante, tu illumines ce territoire de ta présence ton engagement pour la culture ici est si fort qu'il emporte tout le monde avec toi. J'ai rencontré une amie et c'était vraiment un bonheur tout ce temps dans ta voiture, toutes nos conversations, ton intérêt, ta compagnie, ta conduite si sûre, ton enthousiasme, ta passion, ton engouement, ta fougue, ta détermination, ton humour et ta joie de vivre. Merci d'avoir été mon agent, ma comparse, ma cheffe horaire, ma conductrice, mon amie ! <3 Tu es la meilleure.

Tourisme

Les Grottes de Gargas, ses peintures rupestres, ses concrétions majestueuses, son atmosphère unique à onze degrés et ses guides passionnés.

Le village de Bramevaque, son château et sa petite dame auprès de son église et les habitantes qui font vivre ce charmant village sur les flans de la montagne.

La communauté de communes à Sarp et tous ses employés qui pensent et travaillent pour faire de la Neste-Barousse un encore plus beau coin de terre.

Le café du village de Anères, café associatif unique en France, lieu emblématique du coin toujours ouvert aux quatre vents.

La ferme des Sost, à Sost pour manger le meilleur fromage de la région et rencontrer le propriétaire.

La maison des sources qui retrace l'eau dans la région, on y rencontre le rat trompette des Pyrénées.

Les bibliothèques d'Anla, de Siradan, de Saint-Paul, de Nistos, d'Esbarache, de Sost.

Les pentes neigeuses pour respirer pleinement faire du sport et observer les oiseaux, ou encore pour descendre le long des ravins et des Nestes, croiser une chasse ou prendre le soleil.

La Maison du Savoir, salle de spectacles, cinéma, salle gaming, programmation culturel et ateliers artistique, entre les murs de la Maison du Savoir il y a aussi une grande et belle médiathèque, tous les aspects de la ville culturelle y sont abordés, la programmation ciné est actuelle, la salle immense c'est un bonheur. Il s'y passe aussi des événements artistiques, des rencontres avec des artistes, des expositions et des projections. De plus la maison du savoir est en lien avec les écoles de la Neste-Barousse et propose une programmation jeune publique de grande qualité.

Le festival Kynopyréneus à Siradan ainsi que le festival du film muet d'Anères sont des événements hauts en couleurs.

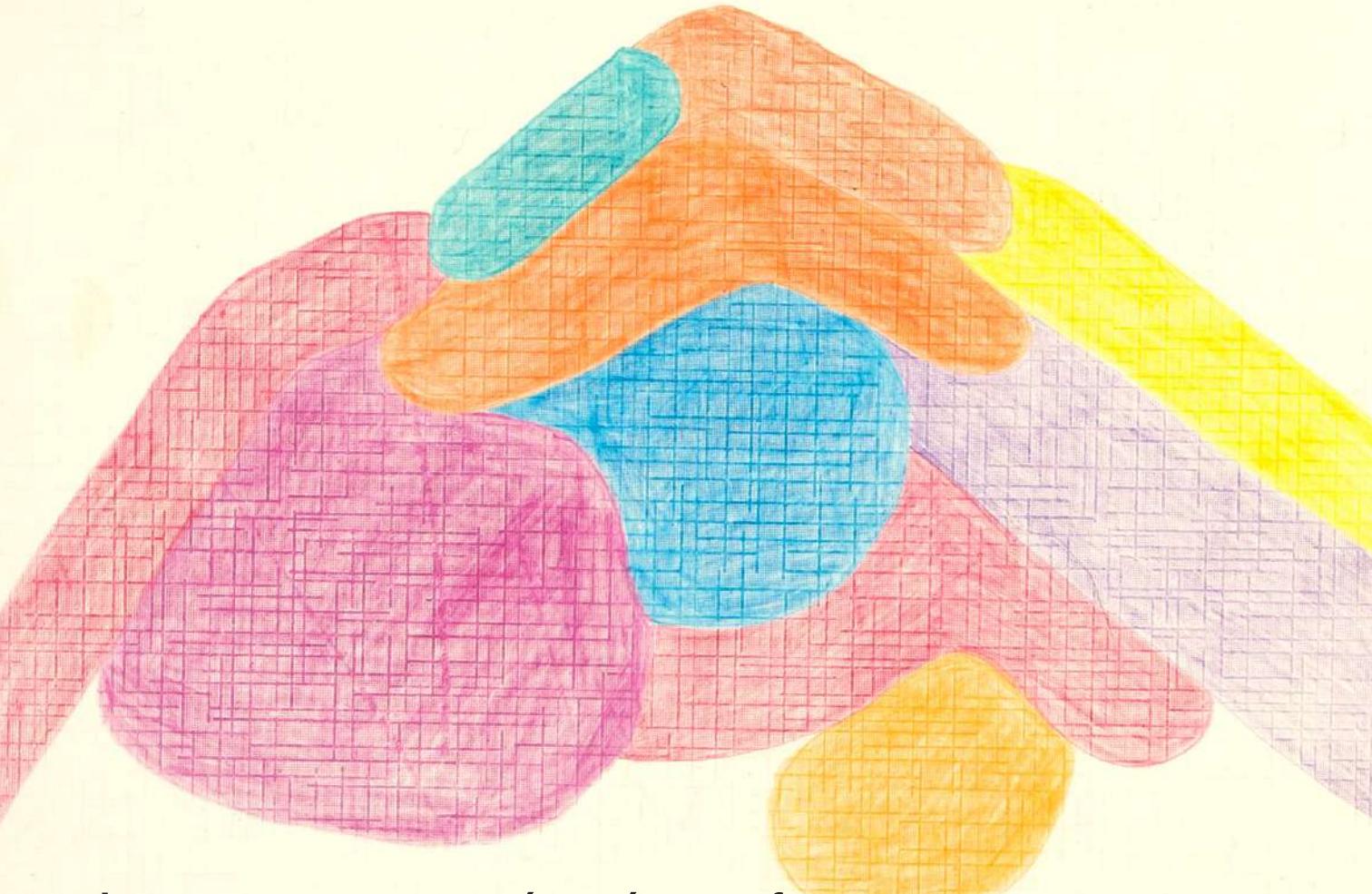
On peut retrouver en Neste-Barousse de nombreuses traditions ancestrales comme Le Brandon ou les carnavaux qui transmettent les histoires ancestrales, sans parler de la foire aux fromages et des routes qui mènent de bas en haut.

Le territoire regorge d'associations et de minis événements comme les venbrebis, serpette et chaudron, l'association du café d'Anères, les cours d'espagnol en groupe, des groupes pour courir ou faire des cueillettes sauvages en forêt.

Au bonheur de toutes et tous vous revoir.







La montagne passé, présent, futur...